This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

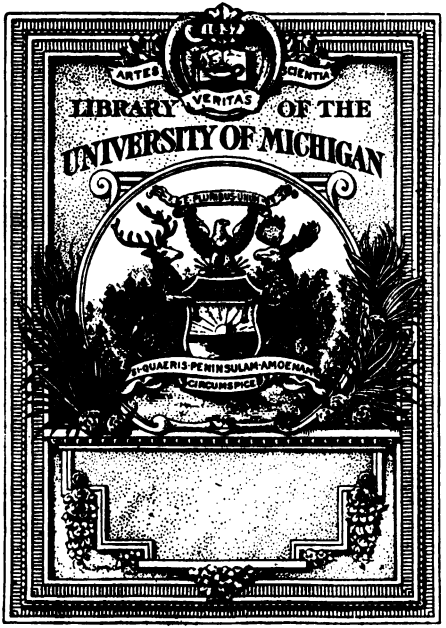
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

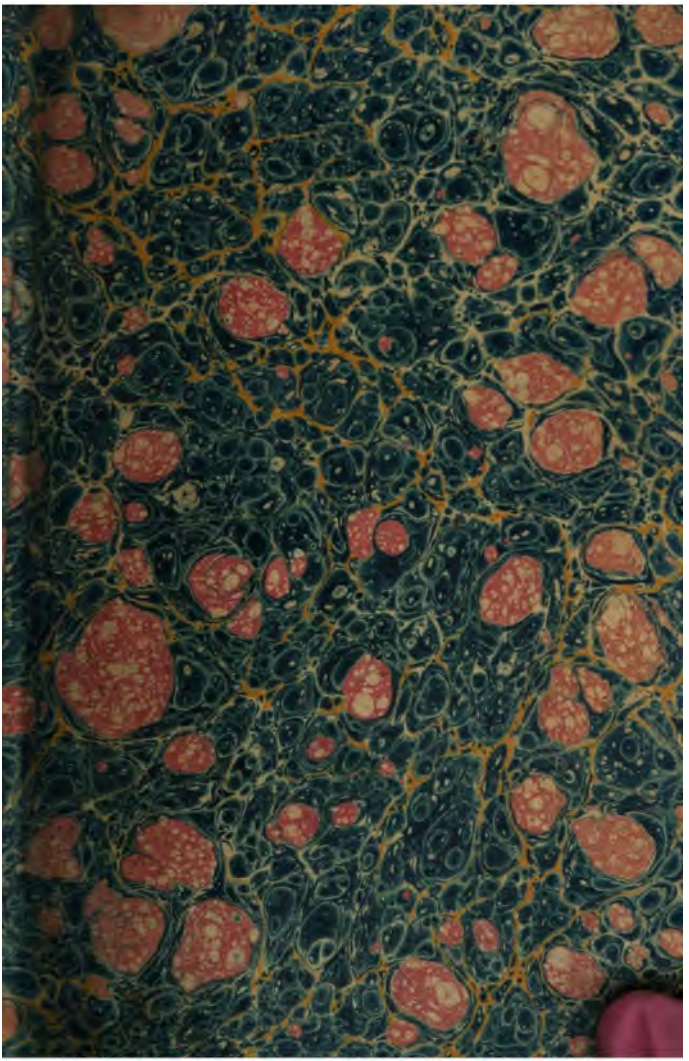
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
M608/2
E8

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

POËME EN TROIS CHANTS,

SUIVI

DE L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE.

Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne orné de l'Evangile,
Il reçoit les Sermens des époux du hameau.

Monsiau inv. *Anselin Sculp.*

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT,
SUIVI DE MÉLANGES EN PROSE.

CINQUIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

AUGMENTÉE

DE L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE,

POÈME EN TROIS CHANTS.

PAR M. MICHAUD.

AVEC QUATRE GRAVURES.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE GIGUET ET MICHAUD,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. VIII.

13 D 132 (2)

Extrait du décret *du* 19 *juillet* 1793, *concernant les Contrefacteurs et Débitants d'Éditions contrefaites.*

Art. III. Les officiers de paix, juges de paix ou commissaires de police, seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres et dessinateurs, et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des Éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle ou par écrit des auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitants d'Éditions contrefaites; et nous assurons à la personne qui nous les fera saisir, la moitié du dédommagement accordé par la loi.

Gigaet & Michaud

Imp.

BIBLIOTHÈQUE

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

Quelques littérateurs ont pensé que la poésie descriptive n'était point un genre ; cela peut être vrai, si on prend la définition à la rigueur ; cependant il a paru dans notre siècle des poëmes descriptifs et qui ne sont que descriptifs : au reste je n'élèverai pas une dispute de mots ; mes idées ne portent point sur une définition plus ou moins rigoureuse.

On a dit encore que la poésie descriptive, si elle est un genre, n'était point un genre nouveau. Je sais très bien que la poésie a toujours eu pour objet de peindre et de décrire ; mais si le genre n'est pas nouveau, il a du moins été traité d'une manière nouvelle ; la poésie descriptive chez les modernes n'est point ce qu'elle était chez les anciens ; les modernes reconnaissent sans doute ce précepte d'Horace, *ut pictura poesis*, mais leur école est différente, et c'est d'après cette différence, que j'ai cru devoir hasarder quelques observations.

M. de Châteaubriant, dans son bel ouvrage du *Génie du Christianisme*, attribue l'origine de la poésie descriptive, telle qu'elle est cultivée parmi les modernes, à la religion chrétienne, qui a renversé les autels du paganisme, et qui, en détruisant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poètes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux. Dès qu'on eut cessé de croire aux nymphes, aux driades, à Flore, à Pomone, et à toutes les divinités champêtres, les images vagues de la mythologie durent être moins fréquemment employées dans les poésies bucoliques; les poètes durent s'appliquer à peindre les objets dans les rapports qu'ils avaient avec la nature, et non point dans les rapports qu'ils pouvaient avoir avec la croyance du peuple. De là l'origine de la poésie descriptive. La conséquence paraît naturelle, elle est cependant démentie par l'expérience. On n'a pas vu les progrès du genre descriptif suivre de près ou de loin les progrès du christianisme. Les anathèmes lancés contre les dieux de la mythologie, n'ont point fait autorité pour les poètes chrétiens, même dans les siècles de la plus grande ferveur. Les poètes ont continué à employer les idées profanes du paganisme; ils ont même poussé la chose jusqu'au ridicule, en mêlant les images mythologiques aux images sacrées; et plus d'une fois les divinités fabuleuses ont été invoquées dans des poëmes consacrés à chanter les louanges du vrai dieu. A mesure que le goût s'est per-

fectionné, la poésie a renoncé à ce mélange bizarre; mais la mythologie n'en a pas été pour cela bannie du langage poétique, principalement dans les compositions qui ont pour objet les tableaux de la nature. Il n'est presque point de vers descriptifs chez les modernes, où la fable n'ait été employée avec quelque avantage. Il serait difficile de lire cent vers de suite sur la campagne, où il ne soit point question de Flore, de Pomone, des Sylvains ou des Nymphes. Il est vrai que les divinités mythologiques ne réveillent plus pour nous l'idée d'une croyance religieuse; mais leurs noms servent encore à rappeler d'une manière heureuse l'idée des choses dont la poésie nous retrace l'image. Je sais que dans notre siècle, on a reproché aux poètes l'usage qu'ils faisaient de la mythologie: ils en ont peut-être abusé; mais le mauvais goût aurait-il donc le droit de flétrir tout ce qu'il touche! Que deviendraient les beaux arts, que resterait-il à faire au génie, s'il fallait renoncer à toutes les choses dont on abuse.

Avant d'aller plus loin je dois m'arrêter ici à quelques considérations générales sur la marche de l'esprit humain, et sur les progrès et la décadence du goût, chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. Dans l'enfance des lumières chez les nations, comme dans l'enfance de la vie humaine, les hommes ont toujours un penchant pour le merveilleux. A l'âge de maturité, ce penchant pour le merveilleux se trouve dirigé et rectifié par le goût et par

la raison ; c'est alors qu'il produit les chefs-d'œuvre. Mais il arrive bientôt une époque où l'esprit humain, refroidi sur les choses qui l'avaient le plus frappé, est plus entraîné par l'envie de connaître que par le besoin d'être ému. L'exactitude des idées est préférée au charme des images ; le goût pour le merveilleux fait place à la manie de raisonner et d'analyser. A mesure que les esprits deviennent plus froids, plus méthodiques et plus raisonneurs, le champ de la poésie se trouve plus rétréci. Les sources auxquelles le génie puise ses plus sublimes conceptions, se trouvent taries par une suite de l'indifférence publique pour les choses merveilleuses ; la poésie devient plus timide ; elle perd presque toutes les beautés qui tiennent aux nobles élans de l'imagination. Tout ce qui s'élève au-dessus de la sphère commune, paraît gigantesque, et, par conséquent, de mauvais goût. Tout ce qui est héroïque, n'intéresse plus aussi vivement, parce qu'on n'admire plus rien.

Qu'arrive-t-il alors ? Comme les poètes veulent encore intéresser ; et qu'ils ne peuvent intéresser qu'en offrant des images inattendues et qui excitent l'émotion de la surprise, ils emploient dans les détails ce même merveilleux que leurs prédécesseurs avaient employé dans l'ordonnance et la conception de leurs ouvrages. Pour sacrifier à l'esprit de leur siècle ils donneront à chaque pensée, en particulier, ce qu'ils n'auront pu donner à l'ensemble et à l'invention. Les machines épiques seront

tour à fait abandonnées, et cette faculté de l'esprit qui invente et qui organise, sera réduite à se cacher dans le minutieux arrangement des phrases, semblable, si j'ose parler ainsi, à ces dieux de la fable qui furent chassés de l'Olympe, où ils présidaient à l'ordre de l'univers, et qui se réfugièrent en Egypte dans les plantes et dans les animaux.

Cette observation est démontrée par l'histoire de la littérature chez tous les peuples. Lorsque Lucain conçut l'idée de sa *Pharsale*, il s'abstint d'employer le merveilleux qu'on admire dans l'*Énéide*, non seulement parce qu'il avait pris pour sujet de son poëme des évènements et des hommes dont il était presque le contemporain, mais aussi parce que, de son temps, les fables, dont Virgile avait tiré les plus grandes beautés, faisaient une impression moins vive sur l'esprit des Romains : il ne mit point de merveilleux dans son invention ; mais il voulut étonner par la force et le gigantesque des pensées. Tout ce qui est épique dans la *Pharsale* se trouve dans les détails ; c'est moins le plan et l'ensemble du poëme qui excitent la surprise, que les images que l'auteur a su y répandre. Au reste, nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples chez les Latins. Ce qui est arrivé à Rome dans le siècle de Lucain, est arrivé en France dans le siècle dernier. Voltaire disait : *voulez-vous être sifflés sans relâche pendant trois jours de suite, et être oubliés pour l'éternité, imitez ce que nous ad-*

mirons le plus chez les anciens. Voltaire parlait des poëmes de Virgile et d'Homère. En effet, si nous admirons ces ouvrages immortels, c'est que notre imagination se reporte aux temps héroïques ; mais il est certain que les fables qui en font la plus grande beauté, ou même des fables équivalentes prises dans une religion moderne, ne réussiraient point dans notre monde philosophique. Voltaire connaissait l'esprit de son siècle, et il s'y est conformé.

Il a employé le merveilleux dans sa *Henriade* que comme accessoire. Se prêtant au goût de ses contemporains, et suivant peut-être sa propre inclination, il a eu recours à quelques êtres moraux qu'il a personnifiés ; mais rien n'est plus froid que ce genre d'invention. L'apparition des êtres moraux ne peut produire aucun effet sur l'imagination, parce que leur existence n'est liée à aucune croyance, à aucune tradition, et qu'il est impossible au lecteur de se laisser aller à aucune des illusions que le poète veut faire naître. Les êtres moraux ont d'ailleurs en eux-mêmes un caractère de monotonie qui doit se communiquer à la marche et à l'ensemble du poëme dans lequel ils sont employés. Ils ne peuvent causer aucune émotion de surprise ; le poète est obligé de parler de leurs attributs encore plus que de leurs actions ; mais, comme leurs attributs sont connus, et que l'opinion sur leurs caractères est fixée, il n'y a qu'une seule manière de les peindre, et une seule manière de les faire agir.

Voltaire avait dans son talent de quoi s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle ; il lui a fait un sacrifice, il est vrai, en renonçant aux inventions héroïques ; mais son style ne va jamais jusqu'à l'emphase ; il serait à souhaiter que sur ce point ses disciples et ses admirateurs l'eussent pris pour modèle ; mais l'envie de racheter, par la richesse des détails, le mérite de l'invention, a fait donner dans tous les excès de l'affectation et de la recherche.

Le bel esprit a partout pris la place du génie. On n'a plus fait de cas que du talent qui colore et qui enjolive ; on a négligé celui qui invente et qui dispose les différentes parties d'un ouvrage ; on est allé si loin, qu'il est très rare aujourd'hui de voir un livre qu'on puisse lire de suite. Il semble qu'on soit convenu de ne chercher partout que des beautés de détail ; et l'auteur d'un poëme croira avoir rempli sa tâche, s'il a semé dans son ouvrage quelques idées brillantes, quelques images hardies. L'auteur dramatique s'occupera moins de faire une comédie, que de faire dans cette comédie une bonne scène ; il s'occupera moins de composer une bonne scène, que de composer dans cette scène une belle tirade, ou un vers qui puisse produire de l'effet. Racine disait qu'il avait fait sa tragédie, quand il n'avait plus que les vers à faire. Aujourd'hui on fait d'abord les vers, on fait la tragédie ensuite. Il est tel auteur qui n'a fait une pièce, que pour une seule situation qui se trouvait dans sa tête ; et tel autre, qui n'entreprend

un gros livre, que pour y placer une maxime favorite, ou un chapitre qui se trouvait déjà fait. Nos écrivains ressemblent à un architecte qui bâtirait un palais exprès pour y placer une fenêtre d'un genre nouveau: le plan est vicieux, l'édifice est mal ordonné; mais qu'importe! la fenêtre est admirée. Pour rendre cette image plus juste et plus générale, on pourrait comparer notre littérature à cette architecture gothique qui n'offrait rien de grand dans son ensemble, mais qui frappait l'attention par une foule de petites difficultés vaincues, et par la surcharge des ornements de détail.

Cette espèce de répugnance à voir les choses dans leur ensemble, n'est pas étrangère à nos sciences modernes; la physique générale est presqu'abandonnée, tandis que la physique expérimentale, qui porte sur des faits isolés, est cultivée avec beaucoup de succès; si vous demandez à un de nos physiciens ce que c'est que l'univers, il vous dira qu'il a passé trente ans à examiner une chenille; si vous en interrogez un autre sur les beautés de la nature, il vous répondra qu'il ne connaît que l'azot, l'oxigène et les éléments dont l'air est composé; cet esprit de détail, ce caractère d'isolement a passé jusque dans nos mœurs, ou plutôt c'est parce qu'il était déjà dans nos mœurs, qu'il s'est introduit dans la littérature et dans les arts. En morale, comme en politique, nous ne considérons que les surfaces; étrangers au passé et à l'avenir, nous ne voyons que l'instant où nous sommes, notre attention

se promène sans cesse d'objets en objets; et si elle se fixe sur un seul, elle n'y remarque jamais qu'un point isolé. Voilà pourquoi les hommes ont eu dans notre siècle des idées si rétrécies sur la divinité, sur la vertu, sur la patrie; voilà pourquoi le goût a dégénéré dans les arts, et que la raison s'est égarée sur les choses qui intéressent le plus la félicité des peuples. En effet, pour bien juger des choses, il faut les voir dans leur ensemble; en les isolant, en ne les considérant que dans leurs détails, il est impossible d'avoir des idées justes, et surtout des idées nobles et élevées.

Qu'on me permette de me servir ici d'une comparaison, pour mieux faire sentir cette vérité. Je vois de ma fenêtre un ormeau dont les branches s'étendent dans les airs, et dont le vaste ombrage offre un abri tranquille au voyageur. Cet ormeau a vu naître trois générations; il a été pendant un siècle le témoin des danses et des plaisirs du hameau; son aspect m'inspire je ne sais quel sentiment de mélancolie et de grandeur. Mais si j'examine chaque branche en particulier, alors la première idée que j'avais s'effacera de mon esprit; si je passe ensuite de l'examen des branches à l'examen de chaque feuille, j'aurai tout à fait perdu de vue l'idée de l'ormeau, et ma pensée s'égarera dans une foule de petits détails qui me feront trouver des rapports étrangers à l'objet que j'avais d'abord admiré, et qui effaceront tout à fait à mes yeux l'image de la grandeur.

Cette manie de tout déplacer, de tout isoler, de tout voir dans les détails, a tout dénaturé à nos yeux, et nous avons perdu l'idée du beau et du merveilleux.

Tout ce qui tend à refroidir les sentimens du cœur humain, doit nuire aux arts d'imagination; l'esprit d'analyse décolore tout à nos yeux; ces grandes lumières dont notre siècle est si fier, ne conviennent point à la poésie, qui ne vit que d'erreurs et d'illusions, même en disant la vérité.

Tout le monde connaît l'Eve de Milton; lorsqu'elle se réveille pour la première fois à la vie, elle s'étonne de tout ce qui l'environne; elle s'étonne d'elle-même; elle écoute le bruit d'une source; elle croit voir dans l'onde un être semblable à elle; elle ne sait rien; elle n'a rien approfondi; elle ne connaît des objets que les impressions qu'elle en reçoit; partout son regard est ébloui, et son âme est dans l'enchantement. Telle est la poésie. Elle n'approfondit ni les effets ni les causes; elle est vivement frappée des objets qui l'entourent; elle ne voit que ce que l'imagination lui fait voir; le monde est pour elle comme une féerie continuelle; l'illusion embellit et anime tout à ses yeux; lorsqu'elle entend les échos d'une forêt elle croit entendre la forêt elle-même; lorsqu'elle raconte ses chagrins au désert, le désert a une âme pour s'attendrir avec elle, et une voix pour lui répondre. Son ignorance fait tout son charme, et ses erreurs mêmes sont les plus doux de ses attraits. Aussi n'exerce-t-elle son in-

fluence que dans les siècles où l'esprit humain ne cherche point à tout approfondir; elle n'est plus rien dans les siècles où l'on se vante de tout connaître : les esprits sont alors moins capables de l'apprécier et elle n'a plus ses vives images, parce qu'elle n'a plus ses illusions. Dans le siècle de l'imagination, c'est Eve, vêtue et parée de son innocence; dans le siècle de l'analyse, c'est encore Eve, mais c'est Eve après sa chute, c'est Eve qui a touché à l'arbre de la science, et qui a perdu sa beauté en perdant son ignorance et sa candeur.

Dans notre siècle les muses ont rougi de leur ignorance aimable et de leur simplicité ingénue, et les images de la poésie ont été jetées au creuset comme tout le reste. Non seulement les poètes ont renoncé au mérite des grandes conceptions, des inventions épiques, mais ils ont cessé d'imaginer, et surtout de sentir, deux choses sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie. Les muses ont pris le ton dogmatique du siècle; elles ont préféré des maximes froides aux fictions ingénieuses; elles ont oublié que leur première gloire est de plaire, d'intéresser, d'émouvoir; elles sont montées sur les tréteaux de la philosophie moderne; elles ont voulu aussi enseigner quelque chose aux hommes; la poésie didactique est devenue à la mode : ce genre est celui qui peut se passer le plus aisément des beautés qui naissent de l'invention et de l'ordre; il est aussi celui qui est le plus susceptible de briller par ces détails. Sans doute que la poésie didactique a son

genre de beauté et d'intérêt : Horace, Virgile, Boileau et Delille s'y sont fait une gloire immortelle ; mais on est allé beaucoup trop loin. Les poètes didactiques se sont emparés de tous les sujets, et nous avons fini par voir un poëme qui avait pour sujet et pour titre, *la Géométrie*.

Cherchant toujours à marcher par des routes nouvelles, et dédaignant les routes suivies par les anciens, les poètes se sont mis à décrire tout ce que la nature pouvait offrir à nos yeux ; la poésie descriptive qui n'est pas un genre nouveau, mais qui n'est cependant pas ce qu'elle était chez les anciens, s'est trouvée en harmonie avec notre siècle : on négligeait tous les arts, particulièrement ceux qui tiennent à l'esprit ; mais on cultivait encore avec succès ceux qui tiennent aux sens, tels que la musique et la peinture. La poésie descriptive était trop rapprochée de ces deux arts, pour n'être pas accueillie comme eux ; elle tient d'ailleurs éminemment à l'esprit de détail, qui est le caractère de notre siècle, et qui suffisait sans doute pour lui attirer de nombreux encouragements.

On s'est beaucoup élevé dans les derniers temps contre la poésie descriptive ; il me semble qu'il eût été plus sage de réprimer ses abus et d'arrêter ses écarts. Je regrette plus que personne que nos grands poètes ne se soient pas exercés dans l'Epopée ; mais pour les encourager à travailler dans ce genre, il faudrait avant tout leur rendre leurs dieux, leur olympe, leur enfer et toutes les machines merveilleuses sans lesquelles la poésie héroïque ne

peut vivre. Le génie de la poésie est comme un aigle superbe à qui on a coupé les ailes; on ne peut plus exiger qu'il prenne son essor vers les cieux; nous sommes trop savants, trop éclairés, trop sages, trop raisonnables, pour croire aux merveilles inventées par les poètes; nous ne croyons guères que ce que nous avons vu, ce que nous avons touché; la poésie n'ose plus hasarder ses mensonges, elle n'ose plus dire des choses qui ne seraient point d'accord avec le témoignage des sens, et elle a mieux aimé décrire les scènes que nous avons sous les yeux.

Je suis loin de chercher à justifier le mauvais goût de notre siècle; je déplore sincèrement la décadence de notre littérature; mais en regrettant les biens que nous avons perdus, je pense qu'il ne faut pas se priver de ceux qui nous restent. L'histoire rapporte que dans un incendie qui détruisit les temples de Corinthe; les statues des dieux furent fondues par les flammes; on recueillit les divers métaux qui avaient coulé au milieu des ruines embrasées; on en composa un métal qui fut employé habilement par les sculpteurs; nous devons imiter les Corinthiens, et chercher parmi les débris ce qui nous reste encore.

Je sais que la poésie descriptive à ses défauts, mais il serait injuste de méconnaître ses avantages; elle a souvent corrigé la sécheresse de la poésie didactique, en mêlant des descriptions riantes à des préceptes sévères et arides; elle a souvent jeté des fleurs sur ces sciences exactes, qui tendent

à dessécher l'esprit humain ; et toutes les fois que le talent de décrire n'a pas été jusqu'à l'excès, il a porté le flambeau du goût, il a conservé le feu sacré de l'imagination jusque dans le sein de cette philosophie qui semblait avoir juré la destruction des beaux arts.

J'ai dit, en commençant, que la poésie descriptive (en prenant le mot dans son acception générale) n'était point un genre nouveau ; l'art de décrire est aussi ancien que l'art des vers. Tous les poètes grecs et latins nous en ont laissé des modèles ; on pourrait même dire que Virgile a inspiré la plupart des poètes, qui parmi les modernes se sont distingués dans la poésie descriptive ; c'est lui qui a donné à Vanières l'idée du *Prædium rusticum*, qui n'est autre chose qu'une longue paraphrase des Géorgiques ; il regrette dans son quatrième livre de ne pouvoir chanter les domaines de Flore ; ces regrets poétiques nous ont valu le poëme des Jardins du père Rapin, qui s'est placé quelquefois à côté de son modèle ; Thompson et quelques autres qui sont venus ensuite, n'ont pas été aussi heureux dans leurs imitations de Virgile ; mais il est aisé de voir qu'ils ont souvent cherché à le suivre ; le poète que nous devons regarder comme le chef de la nouvelle école, a commencé par traduire *les Géorgiques*, et c'est là qu'il a formé le grand talent qu'il a montré dans ses descriptions de la nature ; nos poètes descriptifs sont en quelque sorte comme la famille de Virgile. Il faut convenir que cette famille a un peu dégénéré, qu'elle a pris

d'autres mœurs, un autre caractère, une physionomie différente, mais il faut dire aussi qu'elle ne dément pas toujours son illustre origine.

On ne doit pas d'ailleurs trop s'étonner que l'art de décrire ait éprouvé quelques modifications chez les modernes. A mesure qu'on a connu davantage la nature, les rapports des êtres mieux observés se sont multipliés sous nos yeux, et nous ont ouvert une source de sensations nouvelles; chaque détail s'est embelli et a pris pour nous un degré d'importance qu'il n'avait point auparavant. Chaque être en particulier a excité notre attention, et les merveilles qu'on y a découvertes ont pu fournir de nouvelles couleurs à la poésie.

On pourrait ajouter que la nature n'a rien d'absolu dans la variété de ses aspects et des tableaux qu'elle nous présente; nous envisageons toujours les objets selon nos passions, nos goûts et nos habitudes. Mais nos passions, nos goûts et nos habitudes ne sont pas toujours les mêmes; chaque âge, chaque peuple, chaque siècle peut avoir une manière différente de voir les mêmes choses, et lorsque la manière de voir les objets a changé, la manière de les décrire et de les peindre doit changer aussi sous quelques rapports.

Les anciens étaient beaucoup plus près que nous de la vie pastorale; ils vivaient beaucoup plus à la campagne; ils l'aimaient davantage; ils y étaient attachés par des liens plus forts et plus durables. Accoutumés aux soins de l'a-

griculture, et cherchant toujours, dans leurs plaisirs, un but d'utilité, ils n'envisageaient la nature champêtre que sous le rapport des avantages que l'homme peut en tirer. Les modernes, moins occupés de ce qui peut être utile, et surtout les poètes, qui ne paraissent guère à la campagne que comme des voyageurs ou des spectateurs oisifs, n'envisagent la nature que sous le rapport des agréments qu'elle procure. Les uns y cherchaient des plaisirs simples, des richesses réelles; les autres n'y cherchent guère que des vues pittoresques et des images qui puissent éblouir: voulez-vous mieux sentir cette différence dans la manière d'envisager les mêmes objets, lisez *les Géorgiques* de Virgile et celles de M. Delille; *l'Homme des Champs*, chez les Romains et sous le règne d'Auguste, est un agriculteur qui veut être utile aux hommes, et qui emprunte le langage de la poésie pour leur enseigner les préceptes de son art. *L'Homme des Champs*, au dix-huitième siècle, est un peintre aimable qui cherche moins à instruire qu'à amuser ses lecteurs, qui parle plutôt des plaisirs que des travaux de la campagne, qui donne peu de préceptes, et qui fait passer sous nos yeux un grand nombre de tableaux. Je ne comparerai point les deux poètes, chacun a mis dans sa composition le caractère de son propre génie; mais dans la manière d'envisager la nature, ils ont dû céder, l'un et l'autre, au goût dominant du siècle où ils ont vécu.

Il est à remarquer que la civilisation a commencé dans

les campagnes; elle a passé ensuite des champs dans les villes, et les citadins ont fini par faire prévaloir leurs goûts et leur manière de voir. A mesure que le luxe a étalé son éclat, les choses utiles ont perdu de leur prix dans l'opinion des hommes. Ils sont devenus ingrats pour l'art qui les nourrit; la plupart des occupations, des travaux champêtres sont regardés aujourd'hui comme indignes d'inspirer le génie des poètes. Un grand nombre de mots consacrés à l'agriculture sont bannis du langage poétique; il est vrai que le traducteur *des Géorgiques* en a remis quelques uns en honneur; mais il ne fallait rien moins que l'ascendant d'un grand talent pour faire accueillir une innovation si contraire à notre superbe délicatesse, et la surprise même que cette innovation a causée prouve que notre manière de voir est bien différente de celle des anciens.

Je ne puis cependant m'empêcher de convenir que les anciens avaient un grand avantage sur les modernes; en considérant la nature sous le rapport des biens réels que l'homme peut en tirer, ils avaient dans leurs descriptions un objet plus fixe et plus déterminé; les tableaux que Virgile fait de la nature sont toujours motivés; s'il décrit le printemps, c'est pour nous annoncer que les travaux champêtres vont commencer; s'il décrit les campagnes, c'est pour nous rappeler les moissons; si sa muse nous parle des prairies, elle songe aux troupeaux; le poète nous présente quelquefois des vues pittoresques, mais

ces vues pittoresques sont toujours amenées par une situation ou par quelque chose qui montre l'homme au milieu de ses descriptions ; peint-il une grotte et le frais ombrage des bois ; deux bergers sont assis sur le gazon, et se disputent le prix du chant ; peint-il le pampre touffu et les vastes forêts ; ces objets sont gravés sur une coupe, chef-d'œuvre d'Alcimédon.

Les poètes modernes qui ne cherchent qu'à nous éblouir, ont quelque chose de plus vague dans leurs descriptions. Leur muse erre sans cesse dans l'univers ; elle est tantôt sous le brûlant équateur, tantôt sous le pôle glacé ; elle vole vers le ciel, elle traverse l'Océan, elle parcourt toutes les merveilles de la nature, et elle cherche dans tous les êtres le côté qui peut frapper nos regards. Jamais aucun objet d'utilité ne la dirige dans son brillant essor.

La muse des anciens, pour me servir d'une comparaison tirée des images champêtres, ressemble à l'abeille qui ne vole que sur les fleurs dont elle peut extraire son miel ; la muse des modernes ressemble au papillon, qui éblouit par ses couleurs, qui vole des bois à la prairie, qui n'a point de but dans ses courses, et qui va partout où l'entraîne son volage caprice. Il serait difficile de ne pas reconnaître ici tous les avantages que les anciens ont sur nous ; mais sans blesser les goûts de notre siècle, sans trop s'éloigner de nos mœurs et de notre manière de voir et d'envisager la nature, il nous semble qu'on peut

donner un but plus déterminé à notre poésie descriptive.

Les poètes didactiques ont pour objet, comme on sait, d'enseigner quelque chose aux hommes; mais il ne faut pas que cette prétention les rende trop vains. Dans le siècle où nous sommes, ils ne donneront jamais quedes idées que d'autres ont beaucoup mieux développées, et le plus petit traité d'agriculture en apprendra plus que la lecture *des Géorgiques;* si les poètes doivent avoir dans leurs compositions un but d'utilité, c'est bien moins pour l'intérêt de l'art qu'ils enseignent, que pour l'intérêt de celui qu'ils cultivent. Les préceptes qu'ils donnent, ont comme un fil régulateur qui dirige leur marche, et qui fait rapporter toutes leurs idées à une idée principale; ces préceptes sont un moyen pour eux d'établir l'ordre dans leurs tableaux, et de mettre dans leurs ouvrages cette unité que la nature a mise dans les siens; ainsi, nous ne demandons pas aux poètes de nous apprendre des choses que nous savons déjà, mais nous exigeons d'eux qu'ils mettent de la régularité et de la méthode dans leurs poëmes: or, ne leur est-il pas possible de suppléer au défaut des préceptes, par des situations heureuses, et si les muses doivent avoir pour but de faire aimer plutôt que d'apprendre les choses qu'elles décrivent, si elles doivent renoncer à éclairer les hommes, ne peuvent-elles pas chercher à les intéresser et à les émouvoir Nous affectons un dédain superbe pour les détails de l'agri-

culture; mais ne pourra-t-on point nous plaire encore, en nous rappelant nos goûts, nos mœurs, nos passions, nos sentiments, et en nous montrant, si on peut parler ainsi, la nature à travers le cœur humain. Les leçons de la morale qui naissent de toutes les scènes de la création, ne seront-elles pas un but suffisant; et nos poètes s'écarteront-ils des règles du goût, lorsque sans rien enseigner, ils nous offriront toujours dans leurs tableaux l'homme, qui est le roi de l'univers, et lorsqu'à l'exemple du psalmiste ils feront chanter aux bois et aux collines les louanges du Créateur!

La meilleure manière de plaire aux hommes, c'est de leur parler d'eux; les anciens les intéressaient en leur montrant ce qui leur était utile; on peut nous plaire encore en nous montrant ce que nous aimons, et en réveillant nos sentiments les plus chers. Les poètes descriptifs ne doivent jamais perdre de vue cette idée; elle est presque toute la poétique de l'art de décrire, tel qu'il est adopté chez les modernes. Ainsi, le poète, en décrivant la nature, doit l'envisager par rapport au lecteur, ou plutôt au spectateur: ce n'est point assez de m'offrir un beau paysage, il faut encore qu'il soit en harmonie avec moi, que son aspect réveille un sentiment noble et délicat, et que mon cœur puisse s'y intéresser. Ronsard et Dubartas, dans le seizième siècle, Saint-Amand, dans le dix-septième, ont cultivé la poésie descriptive; ils nous

en ont laissé des modèles tout différents de ceux des anciens, et qui se rapprochent un peu du genre qui a été adopté parmi nous; mais leurs tableaux manquent leur effet; parce qu'ils rappelent sans cesse la nature à des idées basses et triviales; ils placent l'homme dans leurs descriptions, mais ils n'établissent que des rapports humiliants, en quelque sorte, pour l'humanité et pour la nature elle-même, en puisant les termes de leurs comparaisons dans les choses les plus communes et les plus grossières.

Dubartas, dans son poëme de *la Semaine*, où il chante la création du monde, appelle les vents *les postillons d'Éole*, et les poissons *les bourgeois de l'empire liquide*. Ronsard a été beaucoup plus loin encore que Dubartas. Il a fait un hymne sur chaque saison de l'année. Il prête sans cesse aux objets qu'il décrit les mœurs domestiques et les idées les plus familières de l'homme. Les saisons personnifiées dans ses tableaux parlent et agissent comme le feraient les femmes de la dernière classe du peuple. Dans la description de l'*été*, qui est surtout remarquable par la bizarrerie des conceptions, la nature est représentée par Ronsard comme une femme débauchée, et le soleil comme un homme à bonnes fortunes.

L'amoureuse Nature était un jour fâchée
De se voir sans rien faire auprès du Temps couchée :
. . . . . .

« Au lieu de me répondre (dit-elle), il ronfle, et je ne puis
» En tirer seulement un baiser en trois nuits.

. . . . . .

» Bref, j'ai délibéré de me donner plaisir;
» Auprès de mon mari je ne veux plus gésir;

. . . . . .

» Quant à moi, je suis franche, et déesse, j'estime
» Autant un fils bâtard, comme un fils légitime. »

A la naissance de l'hiver, Ronsard fait arriver tous les vents du nord; les *parains de l'enfant* arrivent de leurs côtés, et le ciel *enfarine les champs de neige et de grêle*. On est toujours tenté de croire que Ronsard a eu l'intention de faire une parodie; il parle très sérieusement. Mais laissons là Ronsard et Dubartas, et venons aux modernes, venons surtout à M. Delille qui a su nous donner à la fois des préceptes et des modèles dans plusieurs genres. Le quatrième chant des *Géorgiques françaises* est une poétique complète du genre descriptif. Je vais citer ici quelques uns des vers dans lesquels il conseille aux poètes d'intéresser l'homme à leurs tableaux.

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'élancer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses;

Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour embardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphyre, et craigne l'aquilon.
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore:
Formez dans ces beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Ici, l'imagination est réglée par le goût et la raison : les rapports que le poète établit entre la nature et l'homme, sont tous puisés dans les sentiments les plus nobles et les plus délicats; le spectateur aime à se voir dans ce tableau, et le sujet du tableau n'a rien à perdre dans la comparaison.

Il ne faudrait pas cependant prendre trop à la lettre les préceptes du poète, et sous prétexte d'intéresser l'homme, donner sans distinction les passions humaines à toutes les plantes et à tous les animaux. En cherchant à mettre de l'intérêt dans ses tableaux, on ne ferait qu'y répandre de la confusion; Darvin, poète anglais, dans un poëme

intitulé *les amours des plantes*, a tout animé, tout personnifié; ses images ne font aucun effet à force d'être répétées; et les rapports qu'il établit entre l'homme et la nature, sont si forcés, que la plupart de ses tableaux sont aussi ridicules que ceux de Dubartas et de Ronsard. La première règle est d'être intelligible, et en confondant ainsi toutes les idées, on finit par n'être plus entendu. Le poète Darvin nous représente d'abord la belle *Canna* (le basilier d'Inde); *on la reconnaît à sa taille majestueuse, à sa chevelure bouclée; elle élève les yeux au ciel, et prononce le vœu solennel qui l'unit à l'objet de sa tendresse.* Viennent ensuite l'aimable CALLITRICHÉ, qui *partage son amour entre deux vierges;* la belle COLINA, *aimée de deux frères bergers, portant le joli nom de Colin;* le GENISTA (le genest) *se promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte, et entouré de dix frères qui se disputent la gloire de la rendre sensible;* la froide et réservée CARCUMA (le safran des Indes) *qui se refuse aux soins tendres et constants de son époux.* Je ne finirais pas si je voulais citer tout ce qu'il y a de ridicule dans ce poëme, où toutes les plantes sont personnifiées. Ces sortes d'images ne sont que des travestissements burlesques; et l'auteur ressemble plus à un charlatan qui montre la nature dans une lanterne magique, qu'à un poète qui veut nous intéresser à ses tableaux.

Il est un autre excès dans lequel sont tombés la plupart des poètes qui se sont livrés au genre descriptif. Sous le prétexte d'être exacts, ils ont voulu tout décrire; leur Apollon ne peut rien voir qu'avec un microscope, et les nuances les plus imperceptibles ne leur ont point échappé; ils n'ont pas vu que la multiplicité des détails doit nuire à l'effet qu'ils veulent produire, et que l'intérêt ne saurait naître d'une foule de petits objets rassemblés, qui ne font que fatiguer la vue et l'attention. Les poètes allemands sont presque tous tombés dans ce défaut; Thompson n'en est point exempt. La plupart de leurs tableaux champêtres soint moins des poëmes que des herbiers, ou des nomenclatures d'histoire naturelle; ils semblent ne travailler que pour des botanistes, et le moindre de leurs torts est de ne pas parler la langue du plus grand nombre, la langue dans laquelle, comme l'a dit un homme de goût, tout ce qui a un caractère de beauté doit être exprimé:

N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amants minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnéus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux.
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

On ne saurait trop répéter ce précepte : le naturaliste peut tout décrire, mais le poète doit choisir les objets de ses tableaux. Les sciences qui ont pour but d'éclairer les hommes, peuvent tout embrasser ; mais la poésie, dont le but principal est d'émouvoir, doit se restreindre aux objets qui peuvent frapper l'imagination.

Les poëmes descriptifs sont en poésie, ce que le paysage est dans la peinture ; et comme l'art du paysage, celui de décrire, tient moins au talent qui invente et qui dispose les grandes parties d'un tableau, qu'au talent qui observe et qui compare les nuances des objets et les divers accidents de la nature ; il en résulte qu'on ne peut réussir dans ce genre qu'après avoir beaucoup observé ; la plupart des poètes descriptifs peignent la nature qu'ils ont vue dans les livres, et leurs descriptions manquent trop souvent de vérité. Le moyen le plus sûr d'être vrai dans ses images, c'est de voir ce qu'on veut peindre ; on peint toujours plus fidèlement ce qu'on a sous les yeux. Mais ce n'est pas assez d'être exacts dans vos peintures ; il faut que la nature soit vivante sous vos pinceaux et revêtue des formes morales qui nous la font aimer ; je ne vous demande pas la description fidèle, la statistique scrupuleusement rimée des montagnes, des fleuves, des forêts ; je les connais comme vous, mais je veux savoir ce que ces tableaux vous ont inspiré, ce qu'ils ont dit à votre cœur et à votre imagination, et pour me répondre, il faut que vous les

ayez vus ; vos observations ne manqueront pas d'animer vos descriptions et de vous fournir des couleurs nouvelles ; chacun a sa manière de voir et de considérer un objet ; celui qui rendra compte des impressions qu'il a ressenties, à la vue de la nature, ne peut manquer d'avoir un coloris original.

Mais, il me semble que j'ai déjà beaucoup trop parlé de la poésie descriptive ; on m'accusera de faire une poétique tout exprès pour mon ouvrage, et je sens qu'il n'en vaut pas la peine. Je l'avais d'abord composé pour mes amis ; je n'avais point été entraîné par l'envie de décrire, mais par le besoin d'exprimer des sentiments qui m'étaient chers ; je rendais une situation dans laquelle je me trouvais ; la nature m'avait consolé dans mon exil, je lui adressais mes chants ; je célébrais les bienfaits de l'amitié qui partageait mes chagrins. Je serais désolé qu'on ne trouvât pas dans mon poëme autre chose que des descriptions.

La reconnaissance a guidé ma plume, et j'ai voulu faire connaître des vertus dont la renommée ne parle point. Un des plus grands malheurs qu'ait causés la révolution, c'est d'avoir forcé la vertu à se dérober à tous les regards ; il existait encore des cœurs généreux et des âmes sensibles, mais les pleurs de l'humanité coulaient dans le silence ; les hommes ont caché leurs actes de générosité, comme ils ont caché leurs trésors ; ainsi l'exemple a été

perdu, l'exemple qui est une morale vivante, et qui produit toujours plus d'impression sur le peuple que la morale qu'on trouve dans les livres; le crime seul a osé se montrer; la bienfaisance désintéressée, la bonté courageuse sont restées inconnues et oubliées. J'ai cherché, pour ce qui me regarde, à réparer cet oubli, en rappelant les procédés délicats et généreux dont j'ai été l'objet; et c'est sous ce rapport, bien plus que sous le rapport du goût en littérature, que je voudrais être pris pour modèle.

Un critique m'a accusé de parler trop de moi, mais je crois qu'on peut parler de ses malheurs sans amour-propre, et sans que l'envie y prenne garde. Il est d'ailleurs beaucoup d'hommes qui se sont trouvés dans la même situation que moi, et l'histoire de mes proscriptions est malheureusement celle de tout le monde. On me reprochera peut-être d'avoir rappelé le souvenir de la révolution dans les tableaux de la campagne; mais dites-moi dans quel lieu de la terre, dans quelle situation de la vie on peut jamais échapper aux souvenirs de la révolution?

Virgile, dans la plus touchante de ses Eglogues, a peint les horreurs de la guerre civile, et quoique M. de Marmontel l'ait trouvé mauvais, il me semble que l'exemple du poète latin est une assez grande autorité pour me servir d'excuse.

Ce petit ouvrage, auquel on donnera le titre de poëme ou d'élégie, a été fait à la campagne: il a été composé il y a plus de dix ans; je n'y fais allusion à personne; je rappèle des époques désastreuses, comme l'histoire sans doute les rappellera. Je retrace des souvenirs; mais il n'est point dans mon intention, encore moins dans ma puissance, de réveiller des passions éteintes. Je suis bien pénétré de cette triste vérité, que notre malheureuse révolution est l'ouvrage de ceux qui l'ont défendue, et de ceux qui ont voulu la combattre. Il ne serait peut-être que trop vrai de dire que nous nous sommes tous trompés; il est temps enfin de juger les hommes sur leurs actions et non point sur leurs idées politiques; de les juger d'après leur caractère, qui ne change point, et non sur leurs opinions qui changent sans cesse. Celui qui a commis un crime sous les bannières d'un parti, est sans doute inexcusable; mais celui qui n'a eu d'autre tort que de ne pas voir la vérité dans un moment où tout le monde se trompait, doit trouver grâce pour son erreur, lorsqu'il pardonnera aux autres le tort qu'il a eu lui-même.

J'ai beaucoup corrigé mon poëme dans les précédentes éditions; j'ai profité des critiques qu'on a faites, et j'ai cherché à mériter les encouragements qu'on m'a donnés. J'aurais mieux fait peut-être, si ma santé n'eût pas été altérée par les malheurs que j'ai éprouvés. Au reste, je

réclame toute l'indulgence de mes lecteurs, et je les prie de se rappeler qu'Homère a dit quelque part que Jupiter ôte la moitié de leur esprit à ceux qui sont malheureux.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

Vue générale du printemps. — La tranquillité et le bonheur du sage dans les hameaux. — Comparaison de la paix et de la prospérité des champs avec la terreur et la misère qui règnent dans les villes. — La religion dans les campagnes. — Les vertus et les malheurs de ses ministres. — La situation et les consolations du proscrit dans les champs. — Vue des montagnes ; vue du matin. — Les heures comptées par le réveil des fleurs. — Histoire d'Estelle et de Némorin.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.

CHANT PREMIER.

Qu'un autre des héros célèbre les exploits,
Qu'il chante la puissance et les bienfaits des rois ;
Ami de leur pouvoir bien plus que de leur gloire,
Qu'il encense à la fois Plutus et la victoire :
Je redoute la pompe et l'éclat des grandeurs.
Élevé dans l'exil et nourri dans les pleurs,
Tandis que la discorde ensanglante la terre,
Je redis mes chagrins à l'écho solitaire.
Je te revois enfin, aimable et doux printemps!
Je chante tes bienfaits, inspire mes accents ;
Pare-moi de tes fleurs nouvellement écloses ;
Prête à mes doux pensers la fraîcheur de tes roses,

Et qu'à ta voix la paix, l'espoir consolateur,
Ainsi que dans les champs renaissent dans mon cœur.
Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degré de la terre ont éloigné leurs ombres;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal;
Avril a réveillé l'Aurore paresseuse;
Et les enfants du nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La sève emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule, ami de l'onde, et la ronce épineuse,

Croisent au bord des eaux leurs feuillages naissants;
Le serpolet fleurit sur les monts odorants;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère;
Le pavôt dans les champs lève sa tête altière;
L'épi, cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable Espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.
Dans un humble tissu, long-temps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger;
Zéphyr, pour animer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'Aurore;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse;

Et du fond des bosquets un hymne universel
S'élève dans les airs, et monte jusqu'au ciel.
L'amour donne la vie à ces beaux paysages ;
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages,
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère ;
D'autres au tronc mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour.
Les passereaux ardents, dès le lever du jour
Font retentir les toits de la grange bruyante ;
Le pinçon remplit l'air de sa voix éclatante ;
La colombe attendrit les échos des forêts ;
Le merle cherche l'ombre et les taillis épais ;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite ;
Et des chênes des bois l'ombrage hospitalier
Reçoit le noir corbeau, le sauvage ramier.
Heureux qui, retiré sous un abri champêtre,
Loin du choc des partis qu'il ne veut point connaître,

Errant dans ces bosquets, caché sous leurs berceaux,
Ne perd jamais l'aspect de ces riants tableaux!
Tandis que loin de lui la discorde en furie
Change à son gré la terre à la crainte asservie,
Il voit toujours ses champs, au retour des saisons,
Riches des mêmes fleurs et des mêmes moissons.
Le peuple qui l'entoure, étranger à la guerre,
Ne connaît que le fer qui féconde la terre.
Courbé sur ses sillons, il bénit les destins,
Et travaille en silence au bonheur des humains.
Ainsi dans les vallons la fertile rosée,
Sans bruit descend du ciel sur la terre embrasée,
Et sans être aperçue y fait naître les fleurs.
Fidèle à ses foyers, il conserve ses mœurs;
Il n'entendit jamais ces profanes maximes,
Ces préceptes nouveaux, pères de nouveaux crimes;
Il n'a jamais connu ce théâtre orageux,
Où des partis bruyants le choc tumultueux,
Où la licence, espoir des règnes despotiques,
Donne l'affreux signal des tempêtes publiques;

Il n'a point vu Paris et ses honteux travers.
O coupable cité! toi qui forgeas nos fers,
Des rois, des nations, des dieux même chérie,
Hélas! tu fus long-temps l'orgueil de la patrie!
L'olivier de la paix, le laurier des beaux arts,
Croissaient auprès des lis dans tes heureux remparts.
Cet empire, à la fois assis sur les deux mondes,
T'apportait les tributs de la terre et des ondes;
Tu reçus dans ton sein un monarque adoré;
Réponds-moi: qu'as-tu fait de ce dépôt sacré?
Ton fleuve voit partout sur ses rives tremblantes
Du trône et des autels les ruines sanglantes;
Tes remparts sont souillés des plus noirs des forfaits;
La misère et le deuil assiègent tes palais.
Victime comme nous d'un horrible système,
Tu causas tous nos maux, tu les souffres toi-même.
Le luxe, les beaux arts, sources de ta splendeur,
Ont fui ton peuple en proie à l'aveugle terreur;
L'ignorance a flétri les lauriers du génie;
Le commerce exilé cherche une autre patrie;

L'état n'a plus ses lois, ni le peuple ses mœurs ;
Les plus doux sentiments sont éteints dans les cœurs ;
Les grâces, les vertus ont perdu leur empire,
La beauté sa candeur, et l'amour son sourire ;
La jeunesse est flétrie au sortir du berceau.
Vainement la vieillesse, aux portes du tombeau,
Montre ses cheveux blancs ; et l'échafaud impie
Dévore le printemps et l'hiver de la vie.
Au milieu des partis qui s'égorgent entr'eux,
Les empires, jouets d'un destin malheureux,
S'ébranlent, entraînés sur le torrent des âges ;
Et le monde, couvert de leurs vastes naufrages,
Échappe au joug des rois follement divisés,
Sur les débris fumants de vingt sceptres brisés.
Le sage, ami des champs, contemple du rivage
Ces immenses débris dispersés par l'orage ;
Et, toujours calme, au sein des peuples agités,
Jouit en paix des biens que Virgile a chantés.
Pour lui, le doux printemps revient toujours le même,
Il est toujours aimé de ses voisins qu'il aime ;

Tous ses plaisirs d'hier seront ceux d'aujourd'hui ;
L'univers est changé, rien n'est changé pour lui.
Il ne veut point donner ni recevoir des chaînes ;
Jamais l'éclat des cours, ni leurs promesses vaines,
N'ont subjugué son cœur, n'ont profané ses vœux.
Caché sous l'humble toit qu'habitaient ses aïeux,
Comme eux content des biens qu'il reçut en partage,
La mollesse n'a point asservi son courage.
Il est persécuté ; mais l'aspect des bourreaux
Peut troubler ses foyers sans troubler son repos ;
Tel un chêne, entouré des éclats du tonnerre,
Citoyen du désert, fils aîné de la terre,
Croît en paix sur les bords des torrents orageux.
Dans cet âge de fer, ami des malheureux,
Si le sort les conduit sous son toit solitaire,
Il leur ouvre à la fois son cœur et sa chaumière.
Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets
Dérobent aux méchants les heureux qu'il a faits ;
Le pâle fugitif y cache ses alarmes,
Et, loin des factions, loin du fracas des armes,

Pleure en paix sur les maux de l'état ébranlé.
D'un monde corrompu Dieu lui-même exilé,
Sans temples, sans autels, près des mortels qu'il aime
A caché dans les champs sa majesté suprême;
Son nom n'est invoqué qu'à l'ombre des forêts,
Et l'écho du désert chante seul ses bienfaits.
Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,
Au dieu dont il chérit la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir au lieu d'encens,
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printemps :
L'écho redit aux bois leur timide prière.
Hélas! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Ces monuments sacrés, si chers à nos aïeux?
Le fidèle pasteur, chassé du sanctuaire,
A fui loin du hameau dont il était le père.
Sur la vertu l'enfer a versé tous ses maux,
Et Fénélon lui-même a trouvé des bourreaux.
Ce pasteur bienfaisant, aux fêtes solennelles,
Vient visiter encor ces retraites fidèles;

Il paraît, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Les plus grands souvenirs ont peuplé ce désert,
Et l'apôtre d'un Dieu devient un dieu lui-même.
Sans se montrer armé du terrible anathème,
Il rend l'espoir au juste et la crainte au méchant :
La victime pardonne, et le pauvre est content.
Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne, orné de l'évangile,
Il reçoit les serments des époux du hameau ;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste ;
Et sans regrets il voit le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.
Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son dieu qui l'appelle ;
Il va chercher ailleurs des cœurs à soulager,
Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois : ô nuit silencieuse !
Prête ton ombre amie à sa course pieuse !

S'il doit souffrir encore, ô Dieu ! sois son appui ;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
Et vous, faux sectateurs de la philosophie,
Épargnez ses vertus, et respectez sa vie.
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts ;
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que vous faites répandre :
Aux chagrins du présent il ferme l'avenir,
Il nous apprend à vivre, et nous aide à mourir.
J'ai connu les hameaux, et ma voix ignorée
N'y prêcha point d'un dieu la parole sacrée ;
Sans consoler les champs, sans leur porter la paix,
De l'hospitalité j'y connus les bienfaits.
Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,
Proscrit par les tyrans, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.
Oh ! si ma voix, du ciel implorant la justice,
A fait pâlir le crime et fait rougir le vice,

Et si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Non, de mes longs efforts le prix n'est point perdu;
Loin du bruit des cités, et sous un ciel tranquille,
La vertu m'a reçu dans son dernier asile.
Puissé-je, ô mes amis! heureux hôtes des champs,
Partager vos travaux, adopter vos penchants;
Et, fixé pour jamais sur ces rives lointaines,
Goûter tous vos plaisirs, sentir toutes vos peines!
Tel un arbre apporté des climats étrangers,
S'élève auprès de l'arbre, enfant de nos vergers,
Et, de son nouvel hôte embrassant le feuillage,
Porte avec lui des fleurs, brave avec lui l'orage.

Je ne regrette point dans ces vallons riants,
Les plaisirs des cités et leurs cirques bruyants;
Mon cœur n'est plus touché des grâces de Thalie;
Au joug des oppresseurs Melpomène asservie,
En vain étale encor ses tragiques douleurs,
Pour les maux qu'ils ont faits je veux garder mes pleurs.

Là, mes livres chéris, amis toujours fidèles,
M'offriront des tableaux tout près de leurs modèles;

Un Virgile à la main, sous ces bosquets assis,
Sous ces bosquets connus d'une autre Amaryllis,
Des essaims bourdonnant dans cet enclos rustique,
Souvent je relirai l'histoire poétique.
Loin du champ paternel qu'ont cultivé ses mains,
De Mélibée (a) errant je suivrai les destins.
Son fidèle troupeau, son humble toit de chaume,
Son jardin, ses vergers, son champêtre royaume,
Ont payé d'un soldat les barbares exploits.
Berger trop imprudent! Hélas! combien de fois
Le tonnerre éclatant dans la forêt prochaine,
La corneille chantant dans le creux d'un vieux chêne,
Prophétisa le sort qui l'accable aujourd'hui!
Pour moi, dans mon exil moins à plaindre que lui,
Je n'irai point, fuyant le ciel de ma patrie,
Traîner des jours obscurs dans la froide Scythie;
Ou chercher en tremblant un asile ignoré
Chez l'orgueilleux Breton, du monde séparé.
Par les flots en courroux jeté sur ce rivage,
Une terre connue a reçu mon naufrage;

De la tendre amitié j'entends encor la voix ;
Et, lorsqu'interrompant le silence des bois,
Les échos rediront les accents de ma lyre,
Au sein d'un doux repos, comme l'heureux Tityre,
Je pourrai dire encore en chantant mes plaisirs :
C'est un dieu qui m'a fait ces tranquilles loisirs.

Oh ! si je pouvais voir un jour dans ma retraite
Du poète romain l'élégant interprète !
C'est lui qui m'inspira le goût si pur des champs ;
Aux spectacles que j'aime il consacra ses chants ;
Mariant son génie à celui de Virgile,
Il s'éleva, semblable à la vigne fertile
Qui s'unit à l'ormeau, devenu son appui,
Suit les mêmes penchants et s'élève avec lui.
Il a fui loin de nous, et sa muse exilée
Erre sur d'autres bords, plaintive et désolée.
A l'Europe effrayée elle dit nos malheurs,
Et les crimes du peuple et ses longues erreurs.
Le jaloux étranger qui l'écoute et l'admire,
Applaudit à ses chants, les répète et soupire.

Jeté bien loin de lui je ne l'entendrai plus.
Et vous, dont j'admirais les talents, les vertus,
Près de vous, aux leçons de l'antique sagesse
Je perds l'heureux espoir de former ma jeunesse;
Fontanes! dont la voix consola les tombeaux; (3
Saint-Lambert! qui chantas les vertus des hameaux;
Morellet! dont la plume éloquente et hardie
Plaida pour le malheur devant la tyrannie;
Suard! qui réunis, émule d'Adisson,
Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison;
Laharpe! qui du goût expliquas les oracles; (4
Sicard! dont les leçons sont presque des miracles;
Jussieu, Laplace! et toi, vertueux Daubenton!
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon: (3
Je ne vous verrai plus. Plein d'un tendre délire,
J'osenai quelquefois vous chanter sur ma lyre.
Toi surtout, tu seras le sujet de mes chants,
Sensible Bernardin! dont les tableaux touchants
Montrent partout d'un Dieu la bonté paternelle;
Plein de ton souvenir, à tes leçons fidèle,

Oubliant les palais et les jardins des rois,
J'offrirai mon encens à la Flore des bois.
Je bénirai le dieu qui créa la nature,
Qui couronna ces monts de leur riche verdure,
Qui préside aux saisons et commande aux autans.
A sa voix, quand l'hiver a ravagé nos champs,
Le plus faible des vents dissipe les orages;
Le souffle du Zéphir anime les bocages;
L'or de la primevère a percé les gazons,
Et les arbres en fleurs blanchissent les vallons.
J'oserai quelquefois, dans ces forêts antiques,
Sous l'ombrage inspirant des chênes prophétiques,
Percer la nuit profonde où, sous un voile épais,
La nature jalouse a caché ses secrets.
Je verrai sur ces monts la cascade orageuse
Tombant avec fracas sur la roche écumeuse,
Et ses flots divisés et poussés par les vents,
Remontant en vapeur aux sources des torrents.
J'irai, je descendrai sous ces voûtes profondes,
Où les fleuves cachant le trésor de leurs ondes,

Dorment ensevelis sous des rocs ténébreux;
D'abord faibles ruisseaux, bientôt torrents fougueux,
Ils s'ouvrent dans la plaine une immense carrière,
Et des états rivaux vont marquer la barrière.
J'affronterai la nuit de ces noirs souterrains,
Où le dieu qui préside au bonheur des humains,
Loin du séjour de l'homme et de sa main avide,
Cacha l'or corrupteur et le fer homicide.
Assis sur ces rochers, je verrai sans effroi
La foudre et la tempête éclater près de moi;
J'entends déjà les vents, précurseurs des orages,
Dans les airs embrasés ils poussent les nuages;
De tout son poids le ciel, qui semble s'écrouler,
Presse les flancs des monts tout prêts à s'ébranler;
Le jour a fui; partout où je porte ma vue,
Les éclairs menaçants, qui déchirent la nue,
Me montrent les horreurs d'une profonde nuit;
La grêle dans les airs siffle et tombe à grand bruit;
Les tourbillons errants se choquent, se confondent;
Les cieux grondent, les bois, les vallons leur répondent,

Et des monts foudroyés les rochers en éclats
Au sein des lacs profonds roulent avec fracas.
L'orage au loin s'étend, et du haut des montagnes,
Comme une vaste mer, va couvrir les campagnes.
Pour ses vergers en fleurs, pour ses jeunes moissons,
A travers la tempête, au bruit des aquilons,
Le laboureur tremblant, du sein de sa chaumière,
Fait monter vers le ciel l'innocente prière.
Mortels, rassurez-vous : un cercle radieux,
Pour consoler vos maux, va briller dans les cieux;
L'astre heureux des saisons est prêt à reparaître;
De la nuit du cahos le printemps va renaître;
Et dans les champs rendus à leur fécondité,
Tout jusqu'aux moindres fleurs reprendra sa beauté.
Sous un ciel inconstant quand tout se renouvelle,
Aux lois du créateur la nature fidelle
N'interrompt point son cours; un fléau passager
Peut troubler l'univers sans jamais le changer.
Lorsque dans les cités l'ignorance barbare,
Le hideux despotisme et sa fureur avare

Ont des âges fameux dévoré la splendeur,
Bravant les aquilons et leur vaine fureur,
Ces lieux ont conservé leur éclat et leur gloire,
Et des siècles éteints ont gardé la mémoire.
Ces rochers, où des vents vient mourir le courroux;
Ces vastes monuments, vainqueurs du temps jaloux;
Ces forêts qui jadis ont vu sous leur ombrage
Les faisceaux des romains, les armes de Carthage,
Ces monts où l'Océan a marqué son chemin,
Et semé les débris qu'il roulait dans son sein,
A travers la tempête et la foudre qui gronde,
Déroulent à mes yeux les annales du monde.
Quelquefois arrêté dans le fond d'un vallon,
Abaissant mes regards jusqu'à l'humble buisson,
Des insectes divers les peuplades nombreuses,
M'offriront le tableau des cités orageuses;
Là, sur un vil gazon l'insecte a sa fierté,
Ce peuple a son orgueil, ces rois leur majesté;
On y connaît la joie, on y verse des larmes,
La paix a ses bienfaits, la guerre a ses alarmes:

Il est là des tyrans, des ministres cruels,
Et des Solons d'un jour qu'on proclame immortels.
Tandis que des partis l'ambition superbe
Usurpe un grain de sable, et dispute un brin d'herbe,
Le voyageur distrait renverse sous ses pas
Vingt empires fameux qu'il ne soupçonnait pas.
A l'heure où l'horizon lentement se colore
Des rayons du soleil qu'on ne voit point encore,
Quand le coq matinal éveille les hameaux,
Sur les rives du fleuve, au penchant des côteaux,
Dans ces bois, par degrés reprenant leur verdure,
A son brillant réveil je verrai la nature.
Le printemps te salue, ô Dieu ! qui chaque jour
Ordonnes au soleil de hâter son retour !
L'univers est rempli de ta flamme invisible,
La terre est animée, et la plante est sensible.
L'hymen, par ses liens, par ses charmes secrets,
Unit les fleurs des champs, les chênes des forêts.
Tout fermente, tout vit : ces arbres que la fable
Environna long-temps de son prestige aimable,

Se souviennent encor qu'au siècle fabuleux
Ils furent des époux, des amants malheureux :
Thisbé dans les bosquets cherche toujours Pyrame,
Adonis pour Vénus a conservé sa flamme ;
Clytie au dieu du jour adresse encor des vœux ;
Et, tandis que l'Auster, dans son cours orageux,
Va porter aux ormeaux des régions lointaines
Les germes qu'il reçut des ormeaux de nos plaines,
Le volage zéphyr, doux messager des fleurs,
Emporte de l'amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante. (5
La pervenche fleurie, aux légers papillons,
Abandonne l'espoir de ses doux rejetons ;
Le narcisse éveillé par l'aube matinale
Livre au courant des eaux sa race virginale ;
La légère vapeur qui borde le ruisseau
Dans ses humides flancs porte un printemps nouveau ;
Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée. (6

Sur l'aiguille mobile, interprète du temps,
Les hôtes des cités mesurent leurs instants;
L'airain qui retentit autour de leurs demeures,
Vient seul les avertir de la fuite des heures;
Sur les monts, dans les bois, à la voûte des cieux,
Le temps trace au hameau son cours silencieux,
Tous ses pas sont marqués sur le sol des prairies;
Et dans les champs voisins les fleurs épanouies,
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide et l'ouvrant tour à tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,
Et compté du printemps les heures fortunées.

Mais, hélas! au moment où s'éveillent les fleurs,
Flore en deuil trop souvent a vu couler des pleurs.
Estelle et Némorin, les échos de la Loire
Diront long-temps encor votre touchante histoire!
L'exemple du hameau, l'amour de ses parents,
Estelle seize fois avait vu le printemps,
Et, sous les yeux charmés d'une mère chérie,
Croissait parmi les fleurs qui couvraient la prairie.

Le jeune Némorin touchait à l'âge heureux
Où l'amour dans nos cœurs verse ses premiers feux.
A peine il voyait fuir les beaux jours de l'enfance :
Les ormeaux fraternels plantés à sa naissance,
De leur jeune feuillage ombrageant les coteaux,
Avaient vu dix-neuf fois reverdir leurs rameaux.
Nourris au même toit, une flamme inconnue
Se glissa par degré dans leur âme ingénue;
Aussi pur que le jour, simple comme leurs cœurs,
Leur amour commença dans la saison des fleurs :
Chaque printemps voyait s'accroître leur tendresse,
Leurs transports innocents et leur touchante ivresse;
La Loire sur ses bords les voyait chaque jour;
Leurs noms, dans les bosquets, dans les bois d'alentour
Étaient partout gravés sur les tiges nouvelles;
Hélas ! et leur amour devait croître avec elles.
Sur la sincérité de leurs tendres penchants
Souvent ils consultaient les simples fleurs des champs;
Et, de leurs sentiments aimable et doux emblême,
Chaque fleur à son tour répondait : *je vous aime.*

Ainsi Flore rendait des oracles d'amour.
Les mortels vertueux dont ils tenaient le jour
Voyaient dans leurs enfants revivre leur jeunesse,
Et, secondant leurs vœux, partageant leur ivresse,
Souriaient à l'hymen qui devait les unir :
Hélas ! ils ignoraient le cruel avenir !
Tout à coup la terreur d'échafauds entourée
Asservit à ses lois la patrie éplorée,
Et menace à la fois et la terre et les cieux.
L'autel ne défend plus ses ministres pieux,
Les rois dans leur palais ont connu les alarmes,
Et le toit des pasteurs a vu couler des larmes ;
Sous le chaume indigent le pâtre a ses bourreaux.
L'espoir de sa famille et l'amour des hameaux,
Némorin est proscrit ; ses grâces, son jeune âge
Des plus vils oppresseurs n'ont pu fléchir la rage.
Estelle le pressait d'échapper à leurs coups,
Et l'implorait en vain ; il bravait leur courroux :
« Il faut donc, disait-il, quitter tout ce que j'aime ;
» Ah ! sans toi je crains plus l'exil que la mort même ;

» Oui, j'aime mieux mourir que vivre loin de toi. »
« — Puisque je te suis chère, ah ! vis encor pour moi,
» Disait Estelle en pleurs; dans la forêt prochaine
» Hâte-toi d'échapper à leur rage inhumaine;
» Pars, fuis; ces bois naguère ont vu notre bonheur,
» Ils te rappelleront des jours chers à ton cœur;
» Chaque matin, à l'heure où les fleurs des prairies
» Verront s'épanouir leurs tiges endormies,
» Je serai près de toi, j'irai sécher tes pleurs,
» Tu me verras encore au moment où les fleurs
» Annoncent aux forêts la fin de la journée,
» Et s'endorment le soir sur leur tige inclinée. »
Elle dit, et des pleurs s'échappent de ses yeux.
De ses bourreaux, armés et du fer et des feux,
Némorin a bravé la rage meurtrière;
Mais de sa chère Estelle il entend la prière;
Soudain il obéit, et dans les bois voisins
Va cacher son amour, sa vie et ses chagrins.
Estelle chaque jour vient essuyer ses larmes :
Elle vient de son cœur dissiper les alarmes,

Elle vient; et des bois la sauvage épaisseur
Perd son aspect lugubre et sa muette horreur.
Flore pour Némorin a repris sa parure;
La présence d'Estelle embellit la nature;
Lorsqu'il ne la voit plus, il espère la voir;
Tout s'embellit encor de cet heureux espoir.
Chaque jour il l'attend; et, plein de son Estelle,
Il tient les yeux fixés vers le sentier fidèle
Qui la rendra bientôt à ses vœux inquiets;
Il répète son nom à l'écho des forêts;
Il suit ses pas empreints sur la mousse légère:
Il se plaît à revoir la grotte solitaire,
Ces lieux, témoins discrets de leurs embrassements,
Témoins de leurs adieux, de leurs derniers serments.
Il observe les fleurs qui parent le rivage;
Le soir dans leur sommeil il cherche un doux présage;
Il leur demande Estelle; au retour du soleil,
Dans l'espoir, dans la crainte il attend leur réveil.
Un jour, ô jour fatal! les fleurs se réveillèrent,
Leurs calices brillants bientôt se refermèrent.

Sans qu'Estelle parût.... Malheureux Némorin !
Quels étaient tes pensers, et quel fut ton chagrin !
Il se trouble, il gémit, il court au-devant d'elle :
« O bois ! s'écriait-il, qu'avez-vous fait d'Estelle ? »
Et des bois d'alentour les échos gémissants
Répondaient seuls, hélas ! à ses tristes accents.

Des bataillons armés inondent ces rivages ;
Et, sur leurs pas sanglants, promenant les ravages,
La guerre étend partout son vaste embrasement.
Estelle, qui cherchait son malheureux amant,
Estelle a succombé sous leur glaive homicide :
Sans respect pour les dieux, pour son sexe timide,
Sans pitié, de sa vie ils ont tranché le cours.
Sur l'Apennin désert, telle, en proie aux vautours,
Appelant son ramier d'une voix gémissante,
Expire loin de lui la colombe innocente.
Amant infortuné ! quel tableau plein d'horreur
Va s'offrir à tes yeux, va déchirer ton cœur !
Des lambeaux teints de sang sont semés sur sa route ;
Son cœur souffre déjà tous les maux qu'il redoute.

Aux bords de la forêt il s'avance en tremblant,
Et bientôt, ô douleur! il voit un corps sanglant;
Il presse entre ses bras son Estelle expirante;
Il l'appelle, et, glacé d'horreur et d'épouvante,
Dans ses yeux, dans son sein qu'a percé le poignard,
Cherche un dernier soupir, cherche un dernier regard.
Estelle n'entend point son amant qui l'appelle:
Ses beaux yeux sont éteints dans la nuit éternelle;
Son cœur ne sent plus rien: espoir, amour, bonheur,
Tout s'est évanoui comme un songe trompeur.
Némorin, succombant à son sort déplorable,
Accuse de ses maux le ciel impitoyable;
Il appelle la mort; et, de l'ombre des bois,
Les échos attendris répondent à sa voix.
Mais tandis qu'à ses cris la nature est émue,
Des farouches soldats la horde est accourue.
La beauté, le malheur, pour eux rien n'est sacré;
L'innocence plaintive et l'amour éploré,
Les cris que la forêt au loin a fait entendre,
Le sang qu'ils ont versé, le sang qu'ils vont répandre,

Rien n'a touché leurs cœurs. Par le nombre accablé,
Le jeune amant expire à leur rage immolé ;
Il meurt, à sa douleur, à son amour fidelle,
Et son dernier soupir est encor pour Estelle.
Hélas ! le même jour voit trancher leurs destins :
Ainsi, quand l'aquilon souffle sur nos jardins,
La rose, jeune enfant de la dernière aurore,
Se flétrit, tombe et meurt ; le lis qui vient d'éclore,
Sur sa tige ébranlée expire avant le temps,
Et le sol est couvert des débris du printemps.
Quand la nuit, sur les bois étendant ses ténèbres,
Eut déployé le deuil de ses voiles funèbres,
Et de son crêpe noir enveloppé les cieux,
Entonnant de la mort l'hymne religieux,
Un ministre sacré vint, d'une main tremblante,
Confier au cercueil leur dépouille sanglante ;
Dans le même tombeau tous deux sont descendus.
Hélas ! pour eux les fleurs ne s'éveilleront plus !
Ils ne reverront plus la riante prairie,
L'ormeau qui les couvrait de son ombre chérie,

Ni le toit paternel! De leurs tendres parents
Qui pourra désormais consoler les vieux ans?
Les arbres des forêts, dont ils aimaient l'ombrage,
Sur leur cendre insensible inclinent leur feuillage,
Les vallons sont muets, les zéphyrs sont sans voix,
Aucun bruit n'interrompt le silence des bois,
Les jours sont moins riants, et les nuits sont plus sombres,
Le brouillard du matin épaississant ses ombres
Semble un vaste linceul sur la plaine étendu;
Et lorsque le printemps à la terre rendu,
De la Loire et du Cher vient embellir les rives,
On entend dans les champs des romances plaintives;
L'écho répète au loin ces accents douloureux:
« Plaignez de deux amants le destin malheureux.
» Leur mort couvrit de deuil les bois et les prairies;
» De leur sang innocent les fleurs furent rougies;
» Et Flore, en s'éveillant au souffle du zéphyr,
» Reçut leurs derniers vœux et leur dernier soupir. »

FIN DU PREMIER CHANT.

ARGUMENT

DU DEUXIÈME CHANT.

Vue morale de la campagne. — Tableau des malheurs des champs. — Consolations que la Providence a mises à la portée des habitants des campagnes. — Description des tombeaux des champs. — Dangers de la gloire et des grandeurs. — Portrait de Rousseau ; ses malheurs qui le poursuivent jusque dans la tombe. — Les tombeaux de St-Denis. — Le proscrit condamné à mort ; sa retraite dans le Jura. — Comparaison du calme de la nature avec le trouble qui renaît dans les villes au retour du jour. — Portrait de l'amitié. — Description de l'asile modeste où le proscrit a reçu l'hospitalité. Invocation à la nature contre ceux qui la décomposent. — Simplicité d'un bon hermite.

Ch. II.

Un roc couvert de mousse avoit formé l'autel
Où le pieux Alvare invoquoit l'éternel.

Mirys inv. *Bogony sc.*

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT DEUXIÈME.

O spectacles des champs, si chers à ma pensée!
Dans les cœurs vertueux votre image est tracée;
Mais chez un peuple en proie aux fureurs des méchants,
Tous les cœurs sont fermés à vos tableaux touchant
Ainsi l'azur des cieux et les fleurs du rivage,
Au cristal d'une eau pure impriment leur image;
Mais l'émail du printemps, le tendre azur des cieux,
Ne sont point réfléchis sur les flots orageux.
D'un vain philosophisme invoquant l'imposture,
Insensé! j'avais cru connaître la nature:
Le savoir orgueilleux cherche à l'approfondir;
Mais il suffit d'avoir un cœur pour la sentir.

Le sage dans les champs vit toujours avec elle;
Et, fidèle à ses lois, à son culte fidèle,
Voit toutes ses beautés, et sent tous ses bienfaits.
La nature modeste, et simple en ses attraits,
Ressemble à la bergère, à la vierge craintive
Qui dévoile son cœur et sa grâce naïve
Au berger qui la suit dans les bois, dans les champs,
Qui sut long-temps lui plaire et sut l'aimer long-temps.
Si jamais dans les champs la fortune ennemie
Par de nouveaux malheurs venait troubler ma vie,
On ne m'entendrait point accuser les destins;
Des mortels bienfaisants consolent mes chagrins;
Ils ont séché mes pleurs. O fortune trompeuse!
Je ne regrette point ta faveur dangereuse:
Hors les biens toujours vrais que donne l'amitié,
Le sort m'a tout ravi, mais j'ai tout oublié.
Hélas! sur cette terre, au crime abandonnée,
Quel mortel oserait plaindre sa destinée,
Quand l'hôte des hameaux, quand le pâtre indigent
A connu le malheur sous le chaume innocent!

Combien de fois d'avril les perfides gelées
Ont plongé dans le deuil ces précoces vallées!
Combien de fois le choc des éléments rivaux
Troubla du haut des monts ce beau ciel des hameaux!
La foudre, la tempête et la grêle bruyante
Ont souvent ravagé cette plaine riante.
Sous un ciel enflammé, souvent ces clairs ruisseaux
Suspendirent leur cours; les fleurs, les arbrisseaux
Attendaient vainement le tribut de leurs ondes;
Et le flambeau du jour, sur leurs rives fécondes,
Détruisant ses bienfaits, embrasa les moissons,
Et les germes éclos au feu de ses rayons.
Souvent dans ces vallons, dans ces vertes prairies,
Un mal contagieux, fléau des bergeries,
Sous les yeux des pasteurs dévora les troupeaux.
L'écho qui retentit sur ces riants coteaux,
Et qui redit au loin les chansons des bergères,
A répété les sons des trompettes guerrières;
Séjour des doux plaisirs, de l'innocente paix,
Ces champs, ces bois ont vu la guerre et ses forfaits;

Et des lacs d'alentour la nymphe épouvantée
A vu dans ses roseaux son urne ensanglantée.
Ce fort, de nos aïeux asile protecteur,
S'écroula sous les coups d'un farouche vainqueur.
L'hirondelle revint, et sur ce mont stérile
Elle chercha la tour qui lui servait d'asile;
Ses hôtes n'étaient plus, et le fidèle oiseau
Voltigeait sous ces ifs autour de leur tombeau.
Souvent dans cette enceinte, au milieu des ténèbres,
Sont apparus, dit-on, des fantômes funèbres;
Des bergers les ont vus : souvent l'écho des bois
Répète dans la nuit leurs lamentables voix.
A travers ces buissons, sous leur touffe épineuse
La couleuvre a caché sa famille hideuse,
La mousse des déserts couvre ces vieux débris;
Et le sage pensif, sur la colline assis,
De la guerre et des ans déplore les outrages.
Mais le temps qui partout promène ses ravages,
Dans son cours éternel ramenant les saisons,
Fait renaître les fleurs et l'espoir des moissons.

Bientôt la paix sourit autour de la chaumière;
Et Phœbus, dans les flots de sa vive lumière,
Sur les monts, dans les champs par lui fertilisés,
Verse l'oubli des maux que la guerre a causés.
En vain Mars a long-temps fait gronder son tonnerre:
Deux printemps ont suffi pour consoler la terre.
Ainsi, de l'univers l'ordre toujours constant,
Des débris du chaos sans cesse renaissant,
Montre partout du ciel la sagesse suprême;
C'est un cercle infini qui roule sur lui-même;
Et de l'éternité rapprochant les instants,
Il entraîne avec lui les êtres et les temps.
La mort sème partout les germes de la vie;
La fleur tombe et renaît sur la terre embellie;
Et l'enfant réveillé dans un monde nouveau,
Sur la tombe des morts voit placer son berceau.
Sous ces débris couverts d'une mousse légère,
Sous cet antique ormeau, dont l'abri solitaire
Répand sur l'horizon un deuil religieux,
Reposent du hameau les rustiques aïeux:

Bravant les vains mépris de la foule insensée,
Jamais l'ambition ne troubla leur pensée.
Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entouré,
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré,
Un héros dont le bras eût fixé la victoire,
Qui n'a point su combattre, et qui mourut sans gloire;
Un César, un Cromwel, du hameau dédaigné,
Qui respecta les lois, et qui n'a point régné.
Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
La plus belle des fleurs rougit sans être vue;
Et l'or, roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains.
On ne les vit jamais profaner leur génie,
En flattant les tyrans, fléaux de la patrie;
Leur amour n'était dû qu'aux mortels vertueux;
Leur respect au malheur, et leur encens aux dieux.
La terre si long-temps à leurs efforts docile,
Les reçut dans son sein qu'ils ont rendu fertile.
Ce ciel qui les vit naître et qui les vit mourir,
Leur sourit dans la tombe; et l'amoureux zéphyr

Qui portait dans leur sens la fraîcheur éthérée,
Fait pencher doucement sur leur urne sacrée
Les rameaux des cyprès et la tige des fleurs.
Heureux qui dédaigna la gloire et les grandeurs!
Ainsi que la vertu la gloire a ses victimes;
Le temple des honneurs est entouré d'abîmes;
Et la postérité, qu'appellent tous nos vœux,
Ne retient que les noms d'illustres malheureux.
Qui n'a pas plaint l'auteur d'Émile et de Julie,
Ce Rousseau malheureux par son propre génie?
Suivant d'un faux esprit l'instinct capricieux,
Triste ennemi des arts, et célèbre par eux,
Fuyant, cherchant l'éclat qu'il redoute et qu'il aime,
Vain jouet des humains, du sort et de lui-même;
De la publique envie objet infortuné,
Il n'a pas un asile, et meurt abandonné.
A peine chez les morts il venait de descendre,
Qu'à son île chérie on arrache sa cendre;
Son froid cercueil souillé d'un odieux encens,
Reçoit du Panthéon les honneurs flétrissants;

Et sur l'échafaud même, invoquant sa mémoire,
Les bourreaux l'ont forcé de rougir de sa gloire.
Infortuné! la gloire éternise ses maux,
Et la tombe immobile est pour lui sans repos.
Plus heureux ces mortels ignorés du vulgaire,
Qui, sans être aperçus, ont passé sur la terre;
Leurs paisibles cercueils, respectés des méchants,
N'éprouveront au moins que l'outrage des ans.
Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique (*)
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil;
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,
Souriait sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçait les annales.
Hélas! que reste-t-il de tous ces monuments
Consacrés par les arts, et respectés des ans?
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits:
Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe[2] où la vertu repose!
Sa poussière ignorée est le jouet des vents;
Un peuple aveugle insulte à ses mânes errants;
Et, quand Janvier ouvrant les portes de l'année,
Ramène de sa mort la fatale journée,
Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains
Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.
Détourne, ô dieu! les maux que ce jour nous apprête:
Le supplice a son culte, et le meurtre a sa fête!
Mais sans pitié le ciel a vu couler nos pleurs;
Tous les rangs sont livrés au fer des oppresseurs.
Le meurtre accroît encor leurs fureurs meurtrières;
Les palais dans leur chute entraînent les chaumières,
Et la foudre a frappé jusqu'au faible roseau.
Hélas! j'ouvris les yeux sous ce règne nouveau!

A la patrie, aux lois, à la vertu fidèle,
Jeune encor j'éprouvai leur rage criminelle. (3)
J'ai vu, dans la douleur, fuir ces instants si courts,
Où le cœur n'est ouvert qu'au charme des amours!
A peine citoyen j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connaître la vie.
Du meilleur de nos rois j'avais plaint les malheurs;
Et devant mes bourreaux, accusé par mes pleurs,
En vain d'un dieu vengeur j'implorai la justice;
Je voyais devant moi s'apprêter mon supplice;
Sans pouvoir l'éviter, de moment en moment
Je voyais le trépas s'avancer lentement.
Tous ceux qui m'étaient chers, tous ceux dont la sagesse
Éclaira ma raison et guida ma jeunesse,
A mon âme attendrie étaient toujours présents,
Et j'étais entouré de mes amis absents.
Des fers de ma prison ma pensée affranchie
Remontait vers le ciel, ma dernière patrie.
A tout ce que j'aimai j'adressais mes adieux:
O rivages de l'Ain, vallons aimés des cieux,

O bois! dont mon enfance avait cherché l'ombrage,
Vous mêliez à mon deuil votre riante image;
Et mes derniers regards, en ces affreux instants,
Se détournaient vers vous et cherchaient le printemps.
Mais, ô bonté du ciel! l'amitié magnanime (4)
Au fer inexorable arrache sa victime.
Je fuis; et du Jura les antres ignorés
M'offrent contre la mort leurs asiles sacrés.
Errant sur ces rochers, noir séjour des orages,
Je retrouvai la paix dans leurs grottes sauvages,
La paix que ma patrie, hélas! ne connaît plus.
Sur ces vastes sommets, l'un sur l'autre étendus,
L'homme au niveau des cieux élève son génie;
Et comme l'horizon sent son âme agrandie,
Placé plus près du ciel je devenais meilleur;
L'espoir de la vengeance expirait dans mon cœur;
Et, portant mes pensers vers ces cités bruyantes,
Vers ces cités de sang et de débris fumantes,
Des vainqueurs, des vaincus je plaignais les fureurs;
Et ce n'est pas sur moi que je versais des pleurs.

Quelquefois aux rayons de l'aube matinale,
Quand du char du soleil la pompe triomphale
Dorait d'un feu naissant les rochers d'alentour,
Je disais : « O soleil ! astre éclatant du jour,
» Roi des mondes semés dans ta vaste carrière,
» Aux combats inhumains tu prêtes ta lumière !
» Hélas ! et la vertu que le crime poursuit,
» Demande son salut aux ombres de la nuit.
» De tes feux les plus purs la montagne étincelle ;
» Les cieux brillent en paix de ta splendeur nouvelle ;
» Les bois harmonieux t'annoncent aux vallons,
» Et le désert sourit à tes premiers rayons.
» Pourquoi donc, ô soleil ! ta clarté renaissante
» Porte-t-elle aux cités le trouble et l'épouvante ?
» Ton absence avait mis une trève à leurs maux ;
» Mais l'aurore déjà rappelle les bourreaux ;
» Et, ramenant encor les terreurs de la veille,
» Le jour vient réveiller le crime qui sommeille.
» J'entends partout le bruit des tambours menaçants ;
» Je vois se relever les échafauds sanglants.

» La tendre épouse, hélas! qui gémit d'être mère,
» Arrose de ses pleurs sa couche solitaire;
» Et ses fils, son époux, qu'elle demande en vain,
» De ce jour qui nous luit ne verront pas la fin. »

La guerre, tous ses maux, présents à ma pensée,
Semblaient peser alors sur mon âme oppressée,
Et l'aride rocher se mouillait de mes pleurs.
Mais le soleil, des monts franchissant les hauteurs,
Dans le ciel du printemps dissipant les orages,
M'offrait un dieu caché dans l'azur des nuages.
D'un noir chagrin mon cœur languissait accablé;
Je regardais le ciel, et j'étais consolé.

Aujourd'hui retiré sur ces bords solitaires,
A l'abri des soupçons, des fureurs populaires,
J'ai vu les mœurs des champs, et mon cœur peut encor,
Dans ce siècle de fer rêver au siècle d'or.
Chaque jour l'amitié vient essuyer mes larmes;
L'amitié, que ce nom dans l'exil a de charmes!
Il est si doux d'aimer! Mais on aime bien mieux
Alors qu'on est proscrit et qu'on est malheureux!

Semblable aux jeunes fleurs que féconde la pluie;
Dans les pleurs l'amitié croît et se fortifie.
Plus j'éprouve de maux, plus j'aime tendrement;
Chacun de mes chagrins me donne un sentiment.
Au sort de mes amis j'ai dévoué ma vie;
La même opinion, le même espoir nous lie;
Je souffre tous leurs maux, ils souffrent tous les miens.
Tendre et douce amitié! dans tes heureux liens
Quel homme peut du sort redouter l'inconstance!
Le malheur n'atteint point les cœurs en ta présence:
Les malheureux sont ceux qui n'ont jamais aimé.
C'est par toi qu'en mon cœur l'espoir est ranimé;
J'en jure par tes lois et par tes douces chaînes,
Le ciel qui t'envoya pour consoler nos peines,
Appaisant les partis, l'un par l'autre irrités,
Rendra la paix au juste et le calme aux cités.
Les crimes des tyrans et leur audace impie
D'un dieu juste ont lassé la clémence infinie;
Et leur pouvoir, aux yeux de l'univers trompé,
En vain étale encor son éclat usurpé;

Il tombera, semblable à la vile poussière,
A la feuille flétrie, à la fange grossière,
Qui, lorsque la tempête ébranlait l'univers,
Un moment ont paru sur le trône des airs;
Leur assemblage impur plane au-dessus des nues,
Parcourt les régions que l'aigle a parcourues;
Et sur l'aile des vents, porté jusques aux cieux,
Gronde avec la tempête et tonne avec les dieux;
Mais quand les vents calmés rendent la paix au monde,
La poussière retombe avec la fange immonde:
Ainsi disparaîtra la splendeur des méchants.
Et moi, loin des cités, dans le repos des champs,
Le front voilé, des dieux j'attendrai la justice,
Comme une jeune fleur, dont l'humide calice
Du soleil qui s'éloigne espérant le retour,
Se referme, et languit dans l'attente du jour.
Dieu! tu le sais, malgré la fortune cruelle
Au parti malheureux mon cœur resta fidèle.
Du pouvoir, des grandeurs, l'espoir ambitieux
N'a jamais profané mon courage et mes vœux,

Et je n'aspire point au temple de mémoire.
Ah! puissé-je ignorer les honneurs et la gloire,
Et cultiver en paix les arts et l'amitié,
D'un monde que j'oublie heureux d'être oublié!
O toi qui m'as reçu, simple et douce retraite,
Tu n'obtiendras jamais l'encens d'un grand poète!
Ton jardin est modeste, et son enclos heureux
Soutiendrait mal l'éclat d'un vers riche et pompeux.
De son étroite enceinte, à Morel inconnue,
Le froid compas n'a point dessiné l'avenue;
Londres qui, par ses goûts follement adoptés,
Asservit nos jardins ainsi que nos cités,
N'a point fait dans ce lieu triompher son génie;
L'art ne s'y montre point, la mode en est bannie.
On n'y voit point ces rocs à grands frais élevés,
Ni ces vieux monuments récemment achevés,
Ni ces ponts traversant un fleuve, où l'œil à peine
Découvre un filet d'eau qui se perd dans la plaine.
D'un temple on n'y voit point les orgueilleux débris,
Ni ces pompeux ormeaux en voûtes arrondis,

Ni ces plants étrangers, ces arbres sans patrie,
Ravis à l'Amérique, exilés de l'Asie.
Plus riche et moins brillant, j'y vois l'abricotier
De ses fruits jaunissants couvrir l'humble espalier;
La framboise pourprée et la rouge groseille,
La pêche au frais duvet, à la robe vermeille,
La prune diaprée, y brillent tour à tour
Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.
A l'ombre du cacis, chargé d'un fruit d'ébène,
La fraise laisse voir sa rougeur incertaine.
Plus loin, le cerisier montre aux yeux éblouis
Ses fruits mûrs suspendus en groupes de rubis,
Tandis que près de là, parmi l'herbe touffue,
Le fertile arbre-nain se dérobe à la vue;
Semblable à ce mortel bienfaisant et discret,
Qui ne se laisse voir que par le bien qu'il fait,
Modeste favori de Pomone et de Flore,
On voit déjà ses fruits, quand on le cherche encore.
Là, s'élève au milieu de sa nombreuse cour,
La reine des vergers, l'honneur de ce séjour;

La calville pendant au flexible branchage,
Mêle un pourpre douteux au vert de son feuillage.
Ici, l'api vermeil, et ses nombreuses sœurs
Montrent en rougissant leurs groupes séducteurs.
Plus loin, l'arbre où mûrit la poire succulente,
S'inclinant sous le poids de sa branche pendante,
Vient inviter la main et fixer les regards.

Tout autour j'aperçois, sur vingt couches épars,
La pâle chicorée et la verte laitue;
La citrouille au flanc large, à la feuille étendue;
L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,
Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné;(5)
Le melon qui mûrit sous un abri de verre,
Et la patate, espoir du peuple en sa misère;
L'oseille au vert foncé, le cardon épineux,
Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux.

Objet toujours nouveau d'une utile culture,
Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet, si fier de ses mille couleurs;

Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin;
Le lis tout éclatant des feux purs du matin;
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur moins célébrée a pour moi plus de charmes.
L'aurore te forma de ses plus douces larmes;
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil, (6)
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Dans les bois d'alentour, sous leurs vastes ombrages,
Je n'ai point vu des dieux les pompeuses images,
L'ingénieux ciseau, sur le marbre ou l'airain,
N'y grava point les traits d'un Faune ou d'un Sylvain;

Flore, Pomone, et toi, trop volage Zéphire,
Vous êtes sans autels, au sein de votre empire !
Mais l'hôte fortuné de ces aimables lieux,
A des trésors plus vrais, des dieux moins fabuleux.
Là, j'ai trouvé d'Éden la paisible innocence,
Les mœurs et les vertus du monde en son enfance ;
Le repos, la gaîté, l'heureux oubli des maux,
Et l'aimable santé, fille des doux travaux.
Là, satisfait des biens que donne la nature,
Sous un tranquille abri, près d'une source pure,
Dédaignant les cités et leur luxe imposteur,
Les champs et l'amitié suffiront à mon cœur.
Dans les plaines du ciel l'aigle vit de carnage,
Il plane sur la foudre ; et l'abeille plus sage,
Sur l'émail d'une fleur, sur l'aile des zéphirs,
Trouve à la fois son miel, sa gloire et ses plaisirs.
Nature ! âme du monde, en tous lieux répandue,
Providence des champs, aux cités méconnue,
Veille sur mon asile, accepte mon encens,
Et préside à mes goûts ainsi qu'à mes accents !

Tu créas l'amitié, tu lui prêtas tes charmes;
Pour nous rendre meilleurs tu nous donnas les larmes.
Dès mes plus jeunes ans si j'ai suivi ta loi,
Conserve-moi long-temps un cœur digne de toi;
Montre-moi ta splendeur, et découvre à ma vue
Tes mystères cachés et ta grâce inconnue:
Mais si mon cœur renonce à chérir tes bienfaits,
Rends-moi mon ignorance, et garde tes secrets.
Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose!
Pour lui Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'Aurore jamais n'a répandu de pleurs.
Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace;
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un dieu.
Vain savant, il n'a lu dans son erreur profonde
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde!
L'homme n'a que des sens; l'âme n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.

Les talents, les beaux arts, qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs, sont pour lui sans attraits;
Il ne les a point vus au fond de ses creusets.
Il n'a jamais connu, dans son indifférence,
Les pleurs de l'amitié, ceux de la bienfaisance:
Trop malheureux, hélas! dans sa stupide erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur.
Quand le printemps revient, et lorsqu'à sa présence
Tout renaît à la joie et s'ouvre à l'espérance,
Dans son ennui mortel il reste enseveli.
Il dit dans son orgueil: *j'ai tout approfondi*:
Ainsi l'oiseau des nuits, de ses regards funèbres,
S'applaudit de percer les voiles des ténèbres.
Mais lorsque les oiseaux, dans les bois d'alentour,
De l'astre du matin célèbrent le retour,
Lui, caché tristement dans sa retraite obscure,
Ne voit point le soleil, et maudit la nature.
Le sage a moins d'orgueil: d'un œil religieux
Il revoit les saisons, il contemple les cieux,

Et dans son cœur soumis, au nom d'un vain système,
Il n'interroge point la sagesse suprême.
Il chérit les humains, déplore leurs travers;
Témoin de leurs fureurs, dans cet âge pervers,
Sous l'aile de son dieu, c'est pour eux qu'il l'implore,
Et souvent il les fuit pour les aimer encore.
Tel, dit-on, se montra cet hermite pieux
qui, conduit par le ciel, vint habiter ces lieux;
Hélas! il avait vu les mœurs d'un siècle impie,
Le sophisme menteur que l'erreur déifie,
L'altier raisonnement armé contre les cieux;
L'oubli des vieilles lois, le mépris des aïeux,
Le cynisme effronté, la révolte impunie,
Et la religion de tous les cœurs bannie.
Ce spectacle odieux alarma sa vertu;
Loin d'un monde insensé qu'il avait trop connu,
Et sous ces pins touffus fondant son hermitage,
Il n'eut plus d'autre abri qu'une grotte sauvage.
Là des rocs menaçants élevaient vers les cieux
Leur cime inaccessible et leur front sourcilleux;

Au-dessous un torrent, né du sein de l'orage,
Précipitait son cours, triste et fidèle image
De ce monde bruyant qu'Alvar avait quitté.
De ce sommet désert, par lui seul habité,
Tranquille, il contemplait les passions des hommes,
Et les vaines grandeurs de la terre où nous sommes;
Ainsi quand loin du port, sur un bord inconnu,
La tempête a jeté le pilote éperdu,
Si d'une terre heureuse il touche le rivage,
Il regarde la mer et bénit son naufrage.
Là, ses jours s'écoulaient en d'utiles travaux;
A l'entour de sa grotte élevant leurs rameaux,
De jeunes ceps, produit d'une heureuse culture,
Étalèrent bientôt leurs fruits et leur verdure;
Un sol ingrat connut les trésors des saisons;
Le stérile rocher vit jaunir les moissons;
Et parmi les frimas, loin des jardins de Flore,
Le désert s'étonna de voir des fleurs éclore.
Un roc, couvert de mousse, avait formé l'autel
Où le pieux Alvar invoquait l'Éternel;

Là, chaque jour, à l'heure où l'aube matineuse
Réveillait du désert la voix harmonieuse,
Il mêlait sa prière aux hymnes des vallons ;
Le soir, quand le soleil se penchait vers les monts,
Il chantait l'Éternel, et les forêts antiques
Sous leurs dômes sacrés répétaient ses cantiques.
Seul, au milieu des bois, oublié des humains,
Il demandait au ciel d'alléger leurs destins,
De bannir des cités la discorde et la guerre,
De verser en tout temps ses bienfaits sur la terre ;
Et, chargé d'acquitter la dette des ingrats,
Rendait grâce des biens qu'il ne recevait pas.

Bientôt la renommée, au peuple des campagnes
Annonça qu'un saint homme habitait ces montagnes ;
Une foule pieuse accourut pour le voir,
Admira sa sagesse et son profond savoir,
Et de sa vie austère, humble et laborieuse,
Vint redire aux hameaux l'histoire merveilleuse.
Le mortel vertueux qui l'avait entendu
En sentait mieux encor le prix de la vertu ;

Et celui qui, rebelle aux lois de la sagesse,
Des folles passions avait connu l'ivresse,
Allait lui confier le trouble de son cœur,
Écoutait ses discours, et revenait meilleur.
Souvent des malheureux il aida la misère,
Et le pauvre, en quittant sa grotte hospitalière,
Nourri par ses bienfaits, souvent dut s'étonner
Qu'il ne possédât rien et pût encor donner.
Une cloche sonore, aux jours de la tempête,
Quelquefois ramenait en son humble retraite
Le voyageur errant sur ces monts égaré.
Le soir, à l'étranger par ses soins rassuré,
Il redisait le monde et sa gloire orageuse,
Du savoir des humains la vanité trompeuse,
Leurs longs égarements et leurs honteux travers.
A son hôte attentif, du dieu de l'univers
Souvent il redisait la sagesse éternelle,
Le pouvoir infini, la bonté paternelle.
Lorsqu'il montrait son dieu pardonnant aux erreurs,
L'étranger l'écoutait les yeux mouillés de pleurs,

Aux cantiques d'Alvar il mêlait sa prière,
Et disait dans son cœur, ouvert à la lumière :
Dieu seul est bon, Dieu seul connaît la vérité,
Sans lui tout est mensonge et tout est vanité.

Un jour, un jour l'aurore, à ces déserts fidelle,
Fit resplendir les monts de sa clarté nouvelle ;
Alvar ne parut point ; hélas ! l'écho des bois
Dans les vallons muets n'entendit point sa voix.
Le voyageur, errant dans les forêts sauvages,
Près des abîmes sourds, au signal des orages,
N'entendit plus l'airain retentir dans les airs ;
Un silence profond régna dans ces déserts ;
Leur hôte bienfaisant avait quitté la vie ;
Semblable aux doux parfums qu'une terre fleurie
Exhale vers les cieux au déclin d'un beau jour ;
Son âme était montée au céleste séjour.

Les ceps dont il orna son heureux hermitage,
Sur sa grotte déserte étendent leur ombrage ;
Le deuil de son trépas attriste les forêts ;
De ses travaux féconds, de ses nombreux bienfaits,

Sur un rocher voisin l'histoire est retracée ;
Une modeste croix sur sa tombe placée
Annonce au voyageur qu'un hermite pieux
A vécu sur ces monts et repose en ces lieux.
Son nom sera toujours ignoré de la gloire ;
Mais les hameaux en deuil bénissent sa mémoire ;
Son simple monument est couronné de fleurs,
Et le pauvre attendri l'arrose de ses pleurs.

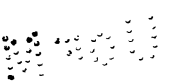
FIN DU SECOND CHANT.

ARGUMENT

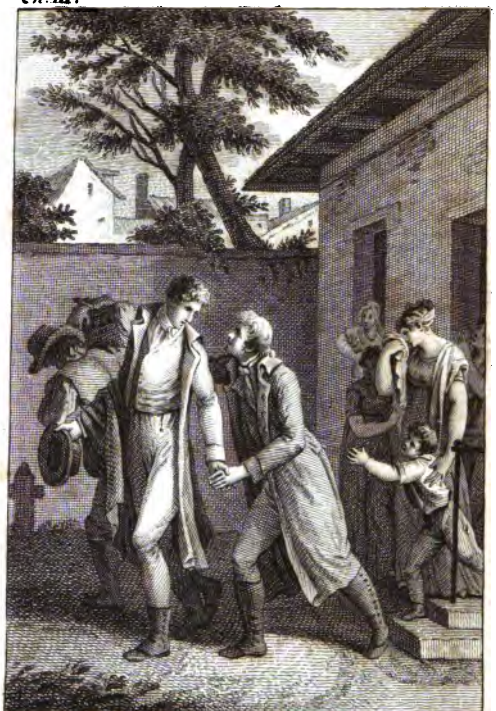
DU TROISIÈME CHANT.

Invocation au soleil. — Description de la fin du printemps. — Les regrets du proscrit rappelé à la ville. — Retour et situation d'un émigré qui revient sous le toit de ses pères. — Vue du soir; vue de la nuit. — Adieu aux habitants des champs. — Tableau des horreurs de la ville dans les jours de la terreur. — Invocation du proscrit au tombeau, qui est devenu son seul asile.

Mfg.



Ch. III.



Recevez mes adieux, vous dont la main amie
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie.

Myris inv. *P. Triere sc.*

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT TROISIÈME.

Quel talent, quel génie (1), a dans ses nobles veilles
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles !
Quel art imitera les concerts des oiseaux,
Le murmure des vents et le doux bruit des eaux !
Quel art pourra jamais, à la vue éblouie,
Montrer la jeune Aurore éveillant la prairie,
Et du haut de son char, peint de riches couleurs,
Dans le sein du zéphir laissant tomber ses pleurs.
Soleil ! toi dont l'éclat verse partout la vie ;
Sous le nom d'Apollon tu créas l'harmonie ;
Par tes chants, par tes feux, tu charmas l'univers,
Et le dieu des saisons devint le dieu des vers.

Et l'oiseau qui naquit avec les fleurs nouvelles,
N'ose plus essayer ni sa voix ni ses ailes :
Il craint l'astre brûlant, qui sous l'humble rameau
D'un doux éclat naguère éclairait son berceau.
Sous mes pas, des fourmis la cohorte empressée
Poursuit de ses travaux la tâche commencée ;
Et, parmi les gazons roulant d'énormes grains,
Pour l'hiver paresseux remplit ses magasins.
Près de là, le frelon et la cigale oisive
D'un vain bourdonnement font retentir la rive :
La couleuvre, fuyant son antre ténébreux,
Fixe l'astre du jour, se ranime à ses feux,
Glisse parmi les fleurs, sur l'arène brûlante
Marque les longs replis de sa forme ondoyante,
S'enfle, siffle, s'élance, et sur soi se dressant,
A travers les buissons lève un front menaçant.
Dans les jardins flétris je ne vois plus la rose ;
Sur sa tige la fleur meurt avant d'être éclose ;
Mais bientôt la nature, à nos yeux enchantés
Montre d'autres bienfaits, offre d'autres beautés.

La cerise rougit aux rameaux suspendue,
Et semble une autre fleur qui vient charmer la vue;
Du printemps qui s'enfuit conservant les couleurs,
Partout les fruits naissants ont pris l'éclat des fleurs,
Et Vertumne est paré des doux attraits de Flore.
Sur ces monts dont l'aspect est si cher à l'aurore,
Chaque jour, ô Bacchus! tu reçois du soleil
Ce feu vivifiant, et cet éclat vermeil
Qui doit dans les banquets éveiller la folie,
Lorsque ton jus divin, doux charme de la vie,
Portera dans les cœurs, à la ronde versé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.
Heureux qui, du printemps admirant la verdure,
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité!
Tout concourt à sa joie, à sa félicité:
Chacune des saisons qui composent l'année
Offre un nouveau spectacle à sa vue étonnée;
Pour lui, de quelque point que souffle le zéphir,
Il apporte un bienfait, il fait naître un plaisir.

Il contemple au printemps l'éclat des fleurs naissantes;
Il suit dans leurs progrès les moissons jaunissantes;
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs;
Et, quand l'affreux hiver déchaîne ses fureurs,
Son cœur jouit encor, sous son toit solitaire,
Des beaux jours qu'il regrette et de ceux qu'il espère.
Hélas! un sort si doux eût rempli tous mes vœux;
Mais ces champs fortunés, ces champs aimés des cieux
Ne me reverront plus, quand la fertile automne
Viendra les enrichir des trésors de Pomone;
Quand Bacchus de ses dons, mûris sur les coteaux,
Du joyeux vigneron paîra les longs travaux,
Il ne me verra point, entonnant ses louanges,
Accompagner le char des bruyantes vendanges;
Et mêler mes accents aux chansons des hameaux.
Le temps qui semble, hélas! se fixer sur nos maux,
Emportant dans son cours nos plaisirs, nos années,
Fuit, et presse le vol des heures fortunées.
Les beaux jours du printemps ont passé comme un jour;
Et ces beaux jours pour moi sont perdus sans retour.

Adieu, vallons charmants! la fortune cruelle,
Loin de ces bords chéris aux cités me rappelle.
Ce sénat, qui long-temps régna par ses forfaits,
Vient me persécuter jusque par ses bienfaits.
Oui, barbares, je hais jusqu'à votre justice;
Votre loi qui m'absout commence mon supplice.
Dans les champs, loin de vous, je vivais consolé;
Mais, en me rappelant, vous m'avez exilé.
Ce n'est plus pour mes yeux que les fleurs vont éclore;
Je n'assisterai plus au lever de l'aurore;
Et l'astre des beaux jours, à la ville étranger,
Ne jettera sur moi qu'un regard passager.
De ces vallons riants l'image retracée
Demeurera long-temps dans ma triste pensée;
Et mon cœur, las du bruit, ami du doux repos,
Reviendra quelquefois errer sur ces coteaux.
Ainsi, lorsqu'un mortel a vu les rives sombres,
S'échappant, nous dit-on, du noir séjour des ombres,
Vers le déclin du jour ses mânes attendris
Vont soupirer encore aux lieux qu'il a chéris.

Dans quelques mois, hélas! l'implacable Borée
Fera tomber la fleur pâle et décolorée;
Et des beaux jours d'été le déclin pluvieux
Viendra d'un crêpe noir voiler l'éclat des cieux.
L'hiver ramènera la triste rêverie;
Et la feuille arrachée à sa tige flétrie,
Dans les bois, sur les monts, portée au gré des vents,
M'offrira le tableau de mes destins errants.
O fleuve! dont ma muse a célébré les rives,
Redis alors mes chants dans tes grottes plaintives;
Étends sur les vallons ton humide vapeur,
Et que les champs en deuil parlent de ma douleur.
Comme la fleur qui tombe à peine épanouie,
J'ai vu, j'ai vu passer le printemps de ma vie;
Je fus heureux un jour, et ce jour fortuné
A d'éternels chagrins me laisse abandonné.
Dieux! prenez mes plaisirs, mais laissez-moi mes larmes;
Laissez aux malheureux ces regrets pleins de charmes,
Ces souvenirs des cœurs profondément émus,
Qui nous rendent présents les biens qui ne sont plus!

Mais, que vois-je, au penchant de ces vertes collines
Je foule sous mes pas de récentes ruines;
Ces créneaux orgueilleux dans la poudre couchés,
Au sol qu'ils ombrageaient ces ormeaux arrachés,
La splendeur des hameaux en débris dispersée,
Viennent d'un nouveau deuil affliger ma pensée.
Hélas! des factions le bras ensanglanté
S'est étendu partout et n'a rien respecté,
Un mortel dont Bellone admira le courage
Coulait en paix ses jours sur cet heureux rivage,
Habitant le château qu'habitaient ses aïeux,
Comme eux fuyant les rois, et les servant comme eux.
Descendu sans orgueil du char de la victoire,
Dans le calme des champs il oubliait sa gloire.
Fidèle à ses foyers, père de ses vassaux,
Sa présence souvent anima leurs travaux;
Il veillait sur leurs mœurs et partageait leurs peines.
Lorsqu'un fléau cruel vint désoler ces plaines;
Quand l'hiver tout à coup, revenu sur ses pas,
Couvrit les bleds en fleurs de ses mortels frimas.

Sous un ciel embrasé quand la grêle orageuse
Détruisit du printemps l'espérance trompeuse,
Contre un fermier en proie au fléau destructeur,
Il n'exerça jamais une avare rigueur ;
Du peuple agriculteur il plaignait la misère ;
Il allait consoler le pauvre en sa chaumière,
Et toujours sa bonté réparait par ses dons
L'injustice du sort et les torts des saisons.
Mais bientôt des partis la fureur meurtrière
Aux plus noirs attentats vient ouvrir la carrière.
Dans ces jours malheureux, sa bonté, sa vertu,
Des complots des méchants ne l'ont point défendu.
Au milieu des fureurs d'un peuple parricide,
Il a vu la Discorde et la guerre homicide
Invoquant des tourments et des crimes nouveaux,
Secouer sur ces bords leurs horribles flambeaux.
Le fer des assassins a menacé sa vie ;
Et, dans l'embrasement d'un coupable incendie,
Il a vu s'écrouler ces tours, ces chapiteaux,
Et ces toits si connus du pauvre des hameaux !

Entouré de brigands, il échappe à leur rage;
Loin du toit paternel qu'a souillé le carnage,
Il fuit, et du sénat les décrets inhumains
Le poursuivent encor chez les peuples lointains,
Et l'aveugle terreur, de meurtre dégoûtante,
L'inscrit au rang des morts sur sa liste sanglante.
Telle est de ses travaux, de ses soins généreux,
L'ingrate récompense et le fruit malheureux!
Souvent à l'infortune il ouvrit sa retraite,
Et n'a pas une pierre où reposer sa tête;
Dans son exil, les rois qu'a servis sa valeur,
Les rois n'ont pas osé recueillir son malheur.

Il reporte ses vœux aux lieux qui l'ont vu naître;
Français malgré le sort, en ce moment, peut-être,
L'infortuné, bravant la fureur des tyrans,
Dans les bois d'alentour traîne ses pas errants;
Il parcourt ces hameaux, il revoit ces chaumières
Où son nom fut béni dans des jours plus prospères;
Il revoit sous les lois d'un nouveau possesseur
Ces beaux lieux autrefois témoins de son bonheur;

Les bois qu'il a plantés n'ornent plus ce rivage ;
Cette antique forêt qui, de son vaste ombrage,
Protégea si long-temps le toit de ses aïeux ;
Ces chênes qui touchaient à la voûte des cieux,
Comme lui sont tombés ; ces vallons, ces prairies
Dont l'aspect si souvent charma ses rêveries,
A ses yeux ont perdu leur grâce, leur beauté,
Et ne disent plus rien à son cœur attristé.
Dans des temps plus heureux, lorsqu'après un voyage
Il revenait, les cœurs volaient sur son passage ;
Et ses enfants joyeux célébraient son retour.
Hélas ! il n'entend plus leurs doux concerts d'amour :
Sur ces débris muets, vainement il appelle
Ses serviteurs chéris, son épouse fidelle ;
Il appelle ses fils, aucun d'eux ne l'entend,
Dans le hameau désert personne ne l'attend ;
Dans ses propres foyers, étranger, solitaire,
Il n'est donc plus pour lui d'asile sur la terre ;
Malheureux, à l'espoir ne ferme pas ton cœur,
Que la vertu du moins console ton malheur.

Les hôtes de ces champs ont essuyé mes larmes;
Va, cours à leur bonté confier tes alarmes;
Et pour être accueilli de ces cœurs généreux,
Parle au nom du malheur toujours sacré pour eux.
Ah! de leurs sentiments devenu l'interprête,
Puissé-je, sous leur toit, dans leur humble retraite,
Souffrir encor mes maux et consoler les tiens!
Mais bientôt m'arrachant aux plus tendres liens,
Hélas! le sort jaloux m'éloigne de ces plaines,
Pour verser d'autres pleurs, pour souffrir d'autres peines.
Avant que le soleil ait achevé son tour,
Déplorant mon destin, j'aurai fui sans retour,
Ce chaume hospitalier, cette rive chérie,
Cette terre d'exil qui devint ma patrie.
Déjà l'astre du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille; et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée:
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.

Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages !
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages ;
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les hymnes des bois.

De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encor aux fleurs qu'il a fait naître.
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur ;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie,
A travers les forêts montre un vaste incendie.

Sous ces ombrages frais, du chantre du printemps,
L'éclat touchant du soir ranime les accents,
Je l'écoute : sa voix est plus douce et plus tendre,
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux ;
L'insecte, que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille ; et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.

La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printannière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée,
Redemande aux échos sa compagne égarée.

Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques,
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille, et retombe en globes radieux.
Tantôt elle s'élève en riches colonnades;
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux,
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.

Mais à ce luxe vain, oh ! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère ;
Ces nuages légers, l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés !
L'imagination leur prête mille formes ;
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste olympe ; et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là, je vois des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues ;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire !
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue ;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs ;
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.

Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
Oh ! qui pourra jamais voir, sans être attendri,
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce couchant radieux que la pourpre colore,
Précurseur de la nuit et frère de l'aurore,
Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur !
Mais déjà la lumière à la terre est ravie,
Image du bonheur, des plaisirs de la vie,
Dont on sent mieux le prix quand on les a perdus.
Dans les bois agités, les oiseaux éperdus,
Tremblent que le soleil, désertant ces rivages,
N'ait pour jamais quitté leurs paisibles bocages,
Et de leurs chants plaintifs font gémir les forêts.
L'oiseau des nuits, sorti de ses antres muets,

Vient par ses cris aigus saluer les ténèbres.
Le ver luisant, semblable à ces lampes funèbres
Dont la pâle clarté luit au fond des tombeaux,
Fait briller dans la nuit la mousse des coteaux.
Des vapeurs de l'été la lueur phosphorique,
Me rappelle des morts l'ombre mélancolique;
Et le front des sapins, balancé par les vents,
Semble peupler les airs de fantômes errants.

O toi! dont la clarté si chère au paysage,
Adoucit de la nuit le front triste et sauvage;
Qui, parmi les cyprès dont se couvrent les cieux,
Brilles comme l'espoir au cœur des malheureux,
Si quelque fugitif s'égarait dans la plaine,
Viens prêter ta lumière à sa marche incertaine!
Au détour du vallon, au sein de la forêt,
Fais briller un rayon de ton flambeau discret!
O lune! viens charmer mes tristes rêveries,
Viens consoler ces champs, ces bois et ces prairies!
Demain encor le jour viendra les visiter;
Et moi, c'est pour jamais que je vais les quitter.

Recevez mes adieux, vous, dont la main amie
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie :
Que vos cœurs soient heureux des heureux qu'ils ont faits,
Et que le dieu des champs vous rende vos bienfaits ;
Qu'il vous laisse ignorer, sous votre toit tranquille,
Le chagrin qu'on éprouve à quitter votre asile ;
Ah ! jouissez long-temps, dans cet heureux séjour,
Du ciel qui vous sourit dans ses regards d'amour,
Que l'automne, étalant son éclat, ses richesses,
Du printemps envers vous acquitte les promesses ;
Que Flore, dans vos champs conservant ses couleurs,
Pour les jours des frimas vous garde quelques fleurs ;
Et que l'été surtout écarte ses orages
Des trésors dont Cérès a couvert vos rivages.
Sous vos bosquets riants, sous leurs ombrages frais,
Retenez l'amitié, l'innocence et la paix ;
Loin de l'œil des méchants, des clameurs du vulgaire,
Aimez, vivez heureux ; et que le sort prospère
De vos plus doux penchants resserrant les liens,
Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens.

Dans un monde où l'intrigue, en triomphe portée,
Au gré du vice heureux, sur le trône est montée,
Mon cœur emportera vos vertueux penchants :
L'image de la paix qui console vos champs
Me suivra sur ces bords ravagés par la guerre,
Heureux d'avoir trouvé l'amitié sur la terre !
Je ne reverrai plus ces tranquilles berceaux,
Ces ormes, vieux témoins des danses des hameaux,
Là, le front couronné de roses printannières,
Ma muse était sans art ainsi que vos bergères ;
En chantant vos vertus, je chantais mon bonheur,
Et mes vers sans effort s'échappaient de mon cœur.
Adieu, concerts touchants, adieu, tendre délire,
De mes tremblantes mains je sens tomber ma lyre.
Le cœur encore ému du spectacle des champs,
Comment pourrai-je, helas ! retracer dans mes chants
Le fracas des cités, le choc bruyant des armes,
La nature outragée et la patrie en larmes ?
Des partis triomphants qui peindra les fureurs,
Le silence des lois et le mépris des mœurs,

Le pouvoir sans appui, la vertu sans défense,
Le crime sans remords, les maux sans espérance,
Hélas! et le présent que rien ne peut fléchir,
Sur des débris sanglants menaçant l'avenir?
Le trône est remplacé par l'autel des furies;
J'entendrai leurs clameurs, leurs menaces impies;
Je verrai les enfants, les serviteurs des rois,
Et les fils des proscrits dépouillés par les lois,
Déserter en pleurant leur antique héritage;
Je verrai ces palais, tout fumants de carnage,
Ces palais étonnés de leurs hôtes nouveaux, (13
Des trônes renversés étalant les lambeaux,
Montrer aux citoyens, que l'infortune accable,
Leur éclat odieux et leur luxe coupable;
Je verrai de Plutus ces nouveaux favoris,
Le matin indigents et le soir enrichis,
Ces Verrès déhontés, à d'infâmes maîtresses
Offrant le prix honteux de dix ans de bassesses;
Et ces tyrans d'un jour, esclaves révoltés,
Tantôt persécuteurs, tantôt persécutés,

Proscrits pour leurs talents, couronnés pour leurs crimes,
Complices des forfaits dont ils sont les victimes,
Grands au sein de l'orage et brisés dans son cours,
Se relevant sans cesse et retombant toujours.
L'état est avec eux entraîné dans l'abîme;
Et bientôt du pouvoir le sceptre illégitime
Tombe de chute en chute aux derniers des humains.
Le glaive de Thémis arme les assassins;
Les beaux arts, le pouvoir, le doux nom de patrie,
Tout ce qui protégeait et charmait notre vie
Seconde des bourreaux les jalouses fureurs;
La tendre humanité fuit en cachant ses pleurs;
Oui, c'en est fait, le crime est le dieu de la terre,
Et les cieux outragés ont perdu leur tonnerre :
L'espoir de leurs bienfaits ne charme plus nos maux.
L'horrible impiété, du haut des échafauds,
Poursuivant chez les morts la vertu qui succombe,
Des pensers du néant vient assiéger la tombe,
Et la tombe elle-même a ses persécuteurs.
Je verrai des Français, infâmes délateurs,

Immoler l'amitié pour prix d'un vil salaire,
Faire un crime aux enfants d'avoir pleuré leur père,
Dénoncer la pitié trop prompte à s'attendrir,
Dans le sein maternel épier un soupir,
Traîner dans les cachots la vieillesse, l'enfance,
Accuser leurs discours et même leur silence,
Souffler partout la haine et remplir les cités
Du vain bruit des complots qu'eux-même ont inventés.
Je verrai la beauté, toujours vive et légère,
Oubliant le trépas d'un époux ou d'un frère,
Folâtrer sous le deuil et sourire aux bourreaux;
Je verrai l'égoïsme assis sur des tombeaux,
Insensible témoin de ces scènes tragiques,
Dormir en paix au bruit des discordes publiques;
Et la pâle avarice, un barême à la main,
Trafiquant sans pitié des pleurs du genre humain,
Et cherchant un peu d'or sur les débris du monde:
Alors, ô mes amis! dans ma douleur profonde,
Fuyant ce noir séjour, ces tableaux pleins d'horreurs,
Je tournerai vers vous des yeux mouillés de pleurs;

J'invoquerai des bois les ténébreux ombrages,
Et le calme profond de leurs antres sauvages.
Heureux, si près de vous, dans le repos des champs,
Je retrouve un asile ignoré des méchants,
Et si l'ormeau, planté devant l'humble chaumière,
Prête encore à mon deuil son ombre hospitalière!
Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorants
N'ont que trop secondé la rage des tyrans!
Je succombe, et je sens dans mon âme affaiblie
S'éteindre par degré le flambeau de la vie.
Le ciel est apaisé; je mourrai sans regret;
La tombe est un asile et la mort un bienfait.
Amis de la vertu, vous qui souffrez pour elle,
Sur la terre il n'est point de douleur éternelle;
Consolez-vous, souffrez encor quelques instants.
Hélas! tout doit périr, tout succombe; et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères,
Et jusqu'au souvenir et des biens et des maux.
Mais la vertu, planant au-dessus des tombeaux,

Semblable à l'arc-en-ciel qui brille après l'orage
Seule résiste au temps et survit au naufrage.
Un nouvel horizon déjà s'ouvre à nos yeux,
Et l'éternel printemps nous sourit dans les cieux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1) PAGE 49, VERS 16.

Sous ce toit ignoré, qu'a respecté la guerre,
Proscrit par les tyrans, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.

A la suite de ces vers se trouvait un tableau des proscriptions du 18 fructidor; mais, d'après les justes observations qui m'ont été faites, je l'ai supprimé dans le Poëme. Je crois pouvoir le rappeler dans les notes.

O jours de fructidor! à quel affreux génie,
Hélas! laissâtes-vous la patrie asservie?
Sous l'ardent équateur, l'Océan étonné
Voit du peuple français le sénat enchaîné;
Et la terreur au loin invoquant les abîmes,
A la mer dévorante a livré ses victimes.
La Guiane reçoit au fond de ses déserts
Ce héros que l'intrigue a fait charger de fers;

Et la patrie en deuil, sous la zone brûlante,
Suit, d'un œil inquiet, sa destinée errante :
Loin des bords si souvent témoins de ses exploits,
Loin des murs que son bras défendit tant de fois,
Au fond des cœurs français proscrivant sa mémoire ;
Nos tyrans ont voulu l'exiler de sa gloire.
Du sauvage Indien il vit couler les pleurs ;
Et son nom toujours grand, toujours cher à nos cœurs ;
Triompha des bourreaux, du sort et de l'envie.
De nos grands orateurs je n'eus point le génie,
Dans les champs de l'honneur je n'ai point combattu ;
Mais si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Et si ma voix, des dieux implorant la justice,
A fait pâlir le crime, et fait rougir le vice ;
Si j'ai suivi de loin ces martyrs généreux ;
Si j'ai chéri leurs lois ; j'ai dû souffrir comme eux.
Le démon des partis, parmi leurs noms célèbres,
Avait gravé mon nom sur ses tables funèbres ;
Mais, trompant des bourreaux l'implacable fureur ;
J'ai caché dans les champs ma vie et ma douleur.

2) PAGE 51, VERS 6.

Loin du champ paternel qu'ont cultivé ses mains,
De Mélibée errant je suivrai les destins.

La première églogue de Virgile renferme des images trop touchantes et trop conformes à la situation où nous

nous sommes trouvés, pour que je ne cherchasse pas à la rappeler ici; tous les Français proscrits n'ont-ils pas eu le sort de Mélibée! ils ont tous perdu leurs vergers, leurs jardins, leurs richesses, leur repos; comme Mélibée, ils avaient été souvent avertis de leur sort, non point par le chant du corbeau, et par le bruit du tonnerre, mais par les cris de la révolte et les menaces de l'impiété. Je n'ai fait qu'indiquer les idées de Virgile, et je suis bien loin d'avoir rendu ses beautés comme je les sens. C'est à M. de Langeac qu'il appartenait de traduire les églogues du poète latin : Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici sa traduction du beau morceau *Fortunate senex.*

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,
Le champ de tes aïeux, restera ton partage!
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher.
Que t'importe à l'entour ce long mur de rocher,
Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
Tes agneaux, à ta voix prompts à s'y rassembler,
A des troupeaux impurs n'iront point se mêler!
Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,
Entre des flots connus et les dieux des fontaines,
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur!
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,
Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;
Là, d'un roc alongé tes bûcherons couverts,
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs;

Et, sous l'antique ormeau, tes palombes heureuses
Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

3) PAGE 53, VERS 5.

Fontanes! dont la voix consola les tombeaux.

Tout le monde connaît la *Journée des Morts*, par M. de Fontanes.

4) PAGE 53, VERS 11.

Laharpe! qui du goût expliquas les oracles;
Sicard! dont les leçons sont presque des miracles;
Jussieu, Laplace! et toi, vertueux Daubenton!
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon....

J'aurais pu citer ici un plus grand nombre d'écrivains et de savants, qui ont tous illustré le siècle dernier, et dont la plupart sont encore l'honneur du siècle présent. Nous disons toujours que nous n'avons plus d'hommes distingués dans les lettres et dans des sciences; on ne compte les grands hommes que lorsqu'ils sont morts, et nous ne remarquons que le vide qu'ils font en mourant. Il y a long-temps que Voltaire a dit que nous ressemblions à ces avares qui disent toujours que les temps sont durs, et qui ne parlent de leurs richesses que lorsqu'ils viennent à les perdre.

J'ai cité parmi nos écrivains célèbres, M. Bernardin de Saint-Pierre. Si le *Génie du Christianisme* eût

été publié alors, j'aurais profité de cette occasion pour exprimer les sentiments que m'a inspirés la lecture de cet ouvrage, et je n'aurais pas manqué de parler de l'énergie, de la force et de l'inimitable coloris qu'on admire dans les compositions de M. de Château-Briant. Il m'eût été bien doux également, de rappeler dans mes vers, avec les éloges qu'ils méritent, quelques uns de nos aimables poètes qui m'honorent aujourd'hui de leur amitié : M. de Saint-Victor, auteur du poëme de *l'Espérance*, du *Voyage du Poète*, et M. Berchoux, auteur de la *Gastronomie*, du poëme de *la Danse* et de l'*Épitre aux Grecs et aux Romains*.

5) PAGE 59, VERS 12.

Et, tandis que l'Auster dans son cours orageux
Va porter aux ormeaux des régions lointaines
Les germes qu'il reçut des ormeaux de nos plaines,
Le volage zéphyr, doux messager des fleurs,
Emporte de l'amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.

Ces découvertes de la botanique sont ingénieuses, et sont susceptibles d'être enrichies des images de la poésie. On peut cependant reprocher à quelques poètes modernes d'avoir été trop loin dans leurs fictions. Qu'on me permette de rappeler ce que j'ai dit ailleurs du poète Darwin.

« Les journaux anglais, en annonçant la mort de Darwin, lui assignent une place distinguée parmi les poètes de leur nation; ils citent surtout comme un chef-d'œuvre son poëme qui a pour titre : *les Amours des Plantes*. Le titre de cet ouvrage a piqué ma curiosité, et je me suis empressé de le lire, persuadé qu'il méritait tous les éloges qu'on lui a donnés. J'ai été complètement trompé, et je me crois, en conscience, obligé d'en avertir le public.

» Le système sexuel de Linnée a servi de base à ce poëme. Ce système, développé dans nos écoles, était susceptible d'être embelli par des fictions brillantes; l'idée en est très-poétique; et les anciens, sans connaître la nature comme nous, semblaient déjà avoir pressenti cette découverte ingénieuse; mais ils avaient su s'arrêter aux limites fixées par le goût et la raison. Daphné changée en laurier, Clytie en tournesol, Thisbé en mûrier, présentent une fixion très heureuse : ces fictions ne passent point les bornes de la vraisemblance poétique; et elles ont de plus l'avantage de donner aux tableaux de la nature des couleurs plus touchantes et plus animées. A l'aspect d'une plante que l'imagination des poètes représente comme ayant été autrefois un amant, une sœur, un frère malheureux, nous sommes plus portés à lui prêter les sentiments qui nous animent, et nous nous y intéressons davantage. Cette méthode était trop sage pour le poète Darwin, qui a dédaigné

les exemples des anciens, et qui a voulu nous donner une nature de sa création. Ovide, qu'il appelle avec raison le plus grand magicien de la cour d'Auguste, avait métamorphosé les hommes en plantes; le poète anglais métamorphose, au contraire, les plantes en hommes. D'après les anciens, l'âme de Daphné, de Clytie, de Pyrame, dormait, pour ainsi dire, ensevelie dans un arbre ou dans une fleur. Darwin fait sortir ces illustres morts de leurs poétiques cercueils; il les ranime, il les ressuscite tous; il peuple les champs et les bois de leurs ombres: Dans son poëme, les filles de Zéphire ne sont plus que des revenants et ses tableaux sont une véritable *Fantasmagorie*.

» Non seulement il donne des sentiments aux plantes, mais il leur donne un visage et des formes humaines; il leur prête toutes les passions et tous les usages des peuples civilisés; il donne aux fleurs les caprices et les ridicules de nos petites maîtresses; il donne partout un masque aux arbres des forêts; il met partout du rouge à la nature; ce qui fait entièrement perdre de vue le spectacle des champs et des bois; ce qui fait croire à chaque page que le poète a voulu peindre les hommes, et qu'il a pris ses personnages à Tivoli ou dans un bal de l'Opéra. Nous allons citer au hasard quelques exemples de ses métamorphoses. Le poète Darwin veut-il parler de la rose? « La *pensive Alcée*, dit-il, *est conduite* » *suivie de vains désirs : semblable à la malheu-*

» *reuse Héloïse, elle aime et gémit.* » On ne sait pas trop ce que cette belle phrase veut dire; mais on apprend dans les notes que les fleurs doubles, qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées par les botanistes, comme des productions monstrueuses. Dans ces sortes de fleurs, toutes les étamines sont changées en pétales, et elles sont stériles; telle est la *pensive Alcée*, autrement dite *la belle rose trémière*. Cette note ne nous explique pas bien clairement pourquoi la rose ressemble à Héloïse; le poète aurait dû au moins nous dire quel est l'Abeilard de ce joli monstre végétal.

Passons à une autre : « La tête nonchalamment » appuyée sur son bras, Papavera repose dans une » mélancolique apathie; les songes fugitifs et les visions » scintillantes de l'imagination se montrent sous mille » formes, passent légèrement au dessus de sa tête, » avec le brillant et la rapidité des éclairs : fixés par » enchantement sur la pelouse veloutée qui l'entoure, » des jeunes gens sensibles et des beautés touchantes, » soupirent avec douceur, fléchissent humblement les » genoux, et la regardent d'un œil suppliant. » Vous me demandez, mon cher lecteur, quel est ce *Papavera*, qui se présente avec tant d'éclat, et qui semble être quelque sorcier ou quelque fée de l'empire végétal? Je vais vous satisfaire, mais donnez-moi le temps de recourir aux notes; car on ne comprend rien au poëme, qu'en lisant les commentaires. Ce poète

Darwin ressemble presque aux ventriloques; on le voit, on est auprès d'eux dans un salon; et, lorsqu'on veut les entendre, on est obligé de prêter l'oreille à la porte ou à la cheminée ; or, j'apprends dans les notes que le *Papavera* entouré *de jeunes gens sensibles* et de *beautés touchantes*, est tout bonnement le pavot des jardins.

« Deux sœurs aimables, les belles Avena, conduisent » leurs troupeaux dans les plaines qui bordent la « *Tweed*. Elles se promènent d'un pied léger le long » de la rive sinueuse; et, mêlant leur voix argentine » au son du chalumeau champêtre, elles éveillent les » échos par des chants qu'amour inspire, et dont la » mélodie est analogue à leurs chastes désirs. » Je vais chercher le sens à cet amphigouri dans les notes, et là je lis que les graminées telles que l'avoine, ont pour tiges des chalumeaux entrecoupés par des nœuds, et que leurs feuilles sont un excellent fourrage. J'ai été d'abord étonné de voir cet appareil poétique déployé pour l'avoine, qui peut être, il est vrai, un excellent fourrage, mais qui avait été jusqu'ici oubliée, même par les poètes allemands, qui ont coutume de parler de tout dans leurs descriptions. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu que Darwin emboucha aussi la trompette pour le chardon, pour la belle *Dipsaca*, qui se retire d'un *pas languissant* dans le fond des vallées, et qui implore la rosée

d'une voix affaiblie. Quatre jeunes Sylvains, touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans *des vases de cristal*; *heureuse et pénetrée de reconnaissance*, en recevant ce trésor *de leurs mains*, elle mouille avec grâce, *ses lèvres de corail*, dans la liqueur bienfaisante, qui ranime sa force et ses attraits.

» Le lecteur n'aura pas sans doute manqué d'observer ici que Darwin met l'avoine et le chardon beaucoup au dessus de la rose, dont il ne dit qu'un mot. On sait que ce poète était en Angleterre un partisan enragé de l'égalité; il est très possible qu'il eût l'intention de détrôner la reine des jardins, et de faire une révolution dans l'empire végétal. Le chardon, dans le poëme de Darwin, a pris la place de la rose, du lis, du laurier, comme nous avons vu parmi nous, à certaines époques, le vice et l'ignorance usurper la place de la vertu et du talent. En faveur de la nouveauté, on passerait peut-être au poète cette petite révolution, si on pouvait comprendre au moins quelques passages de son livre; mais tout y est inintelligible pour les lecteurs vulgaires, et même pour les botanistes. Je n'ai cité que quelques exemples, et j'aurais pu en citer mille.

» *Les Amours des Plantes* me rappellent le calendrier de Fabre-d'Églantine, où l'on avait mis des légumes à la place des saints. Tel homme qui s'appelait *Pierre* ou *Joseph*, prenait le nom du *chou* ou du

navet. Darwin a mis dans son poëme les hommes à la place des légumes.

» *Les Amours des Plantes* ont eu trois éditions en Angleterre ; j'en suis effrayé pour le goût et même pour la raison ; il est à craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Vous verrez qu'on finira par trouver dans les plantes les *Caractères* de *Théophraste* et de *la Bruyère* : les fleurs auront leurs *Avares*, leurs *Misantropes*, leur *Philinte*, leurs *Femmes savantes*, leurs *Précieuses ridicules* ; déjà elles se passionnent, elles se parlent, elles finiront par s'écrire ; et nous verrons des romans en forme de lettres, où nous aurons à nous attendrir sur les malheurs de la *pervenche* ou de la *marjolaine*. Les arbres des forêts deviendront des personnages importants ; les bois auront leurs Athénées et leurs sociétés savantes ; la poésie nous y présentera des mathématiciens, des idéologues, et qui pis est, des philosophes. Je ne sais quel fou a dit, dans le siècle dernier, que chaque animal avait à son tour le sceptre de la nature ; le dix-neuvième siècle ira beaucoup plus loin, il associera les plantes à l'empire de l'homme :

Chaque espèce, à son tour, a régné sur la terre,
Et le règne des choux est à la fin venu.

» Ces réflexions peuvent faire rire, mais elles ont cependant un côté sérieux. J'ai remarqué qu'on avait

beaucoup de penchant à adopter les systèmes les plus bizarres ; et plus d'un philosophe qui refuse une âme au roi de la nature, paraît fort disposé à en donner une aux animaux et aux êtres les plus matériels. L'idée du sexe des plantes n'est pas nouvelle ; on n'en a jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et l'on peut en deviner la raison. Beaucoup de gens s'extasient sans cesse sur les sentiments qui unissent les plantes ; ils en parlent très-sérieusement, et non point comme les peintres et les poètes. Où veulent-ils nous conduire ? A nous faire croire que la matière pense, qu'elle sent, et que l'homme qui pense et qui sent, n'est aussi que matière. Ils ne croient point à la poésie, quand elle chante les louanges de Dieu ; mais ils sont toujours prêts à croire aux fictions les plus absurdes, quand elles viennent à l'appui de leur système plus absurde encore.

» Le poëme des *Amours des plantes* a donné lieu à un autre poëme, qui a pour titre : *Les Amours des Anges*. Ce dernier poëme est une parodie fort plaisante de celui de Darwin, qui paraît être lui-même une parodie. *Les Amours des Plantes* ont été traduites en français ; le traducteur paraît être un homme de goût, si on en juge par son discours préliminaire, et par la pureté de son style : je regrette qu'il n'ait pas mieux employé son talent. »

6) PAGE 59, VERS 20.

Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.

Ovide fait métamorphoser des gouttes d'eau en fleurs.

Et in terram guttæ cecidere calentes;
Vernat humus; floresque et mollia pabula surgunt.

7) PAGE 60, VERS 11.

Et, dans les champs voisins, les fleurs épanouies
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide, et l'ouvrant tour à tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,
Et compté du printemps les heures fortunées.

Je dois la note qu'on va lire à un de nos botanistes les plus distingués, M. Dupetit-Thouars.

Lorsqu'on voit d'un côté quelques personnes seulement se livrer à l'étude de la botanique, et la suivre avec tant d'ardeur qu'aucun sacrifice ne leur coûte, de l'autre, que le plus grand nombre semble affecter de l'indifférence et même du mépris pour cette science, on serait tenté de croire que deux opinions si différentes proviendraient d'une organisation différente; cependant les uns et les autres ont à peu près la même façon de voir et de sentir, et sont également disposés à admirer les phé-

nomènes de la nature ; mais les premiers les recherchent et vont au devant, au lieu qu'il faut les présenter aux seconds. Cependant beaucoup de noms donnés, par les habitants de la campagne, à certaines plantes, attestent que depuis très long-temps ils ont remarqué leurs singularités.

C'est ainsi que la Perce-Neige, la Rose de Noël, l'Alléluia, le Coucou, doivent ces noms au temps où ils paraissent; ceux de Belle-de-Nuit et de Belle-de-Jour, font voir pareillement que depuis long-temps on a remarqué que l'une s'épanouissait pendant le jour et l'autre pendant la nuit. Quoique plus scientifique, le nom d'Éphémère est assez connu ; on sait, assez généralement, que c'est une fleur de couleur violette, qui ne dure qu'un jour et même l'espace de quelques heures. Il n'est personne, de quelque classe qu'il soit, qui, entrant pour la première fois dans un jardin d'amateur recherché, ne demande à voir la Sensitive, et ne fasse l'épreuve de la vivacité de ses mouvements. Il y a quelques années que l'on se portait en foule au jardin des plantes, pour voir, à dix heures du soir, le Cierge grandiflore développer ses larges fleurs, la mode y contribuait aussi beaucoup, car elle étend aussi son empire sur l'histoire naturelle.

Il suit de là que les noms vulgaires ne sont point à dédaigner; si on les passait ainsi tous en revue on verrait facilement qu'ils tiennent à des observations cu-

rieuses ; souvent même ils expriment des sentiments moraux. Une des plus charmantes miniatures du règne végétal, qui est commune le long de nos fossés, la Scorpione des marais, se nomme, dans quelques provinces, *Tant plus je vous vois, tant plus je vous aime* ; on peut reconnaître dans plusieurs autres noms de fleurs les traces d'un système plus étendu encore pratiqué dans l'Orient. Celui d'un langage expressif, formé par les objets physiques : c'est par son moyen qu'avec un simple bouquet, fait suivant certaines règles, on peut communiquer au loin sa pensée.

Pour en revenir aux phénomènes de la nature, il est donc certain que les savants ont souvent été devancés dans leur observation par ceux même qu'ils confondent dans la classe du vulgaire.

Souvent même il suffisait que ces faits fissent ainsi partie de la croyance du peuple, pour qu'on s'en méfiât et qu'on les rangeât parmi les préjugés qui ne valent pas la peine d'être examinés ; il a fallu que le hasard vînt les présenter de nouveau à quelqu'initié.

C'est ainsi que le célèbre Linné, voulant pendant la nuit vérifier un fait particulier, parcourut à ce dessein le jardin d'Upsal, une lanterne à la main ; il fut frappé de l'aspect particulier que lui présentèrent les plantes. Il avait peine à reconnaître celles qui lui étaient les plus familières, car il vit, à son grand étonnement, que presque tous les végétaux prenaient pendant la nuit une

attitude particulière: les uns repliaient leurs feuilles, les autres les abaissaient ou les relevaient; les tiges même s'inclinaient d'une manière remarquable. Guidé par son génie, il saisit toutes les modifications de ce phénomène: il crut y reconnoître l'analogue du repos que les animaux sont obligés de prendre pendant la nuit; le regardant comme le Sommeil des plantes, il le décrivit sous ce nom dans une de ces dissertations aussi ingénieuses que profondes qui forment les *Amœnitates*. Quelque temps après, dans une autre dissertation de cet intéressant recueil, sous le nom de *Calendrier de Flore*, ce savant naturaliste établit le rapport qui existe entre le cours ordinaire de la végétation et celui des saisons. La précision méthodique et l'imagination poétique, deux qualités si rarement alliées ensemble, se réunissent dans cet opuscule; car d'un côté, l'auteur semble entourer le cercle rapide de l'année d'une guirlande de fleurs, tandis qu'il présente des observations solides qui peuvent avoir une application directe dans la pratique de l'agriculture.

Ce fut dans le même esprit que peu de temps après cet ingénieux naturaliste fit paraître *l'Horloge de Flore*. L'épanouissement des fleurs de certaines plantes lui parut avoir lieu tous les jours à des heures précises, en sorte qu'elles pouvaient aussi bien désigner l'époque de la journée que les cadrans des horloges; il donna une liste suivie qui complétait ainsi tout le tour du cadran; il porta encore plus loin cette idée; voyant que la Belle-de-

Nuit ne s'ouvrait qu'au moment où les autres se fermaient; il crut pouvoir conjecturer que cela provenait de ce que cette fleur étant originaire du Pérou, elle était fidèle à sa première impulsion, et s'épanouissait précisément au moment où elle le fait sous son climat primitif, en sorte qu'elle pouvait indiquer avec assez de précision les différences de longitude: Linné ne mit pas plus d'importance et de suite à cette dernière idée qu'elle n'en méritait, en se contentant de l'indiquer. Il reconnut encore des fleurs dont l'épanouissement s'accordait avec les variations de l'atmosphère; il les regarda comme propres à suppléer les baromètres et les hygromètres: il les nomma Météoriques.

De toutes ces découvertes, celle qui a le plus frappé, c'est l'Horloge de Flore; aussi tous les auteurs qui ont écrit depuis ce temps sur la botanique, en ont fait mention: tous lui ont consacré quelques pages; mais presque tous se sont contentés de copier Linné: très peu se sont occupés de vérifier ces observations ou de les continuer; en sorte qu'on a donné pour Paris le même cadran qu'à Upsal, sans se mettre en peine si la différence du climat n'influait pas sur sa régularité.

Les fleurs de la famille des lactacées, où se trouvent des plantes très connues, telles que la Chicorée et la Laitue qui lui donne son nom, ont paru les plus propres à cet usage. La Chicorée est une des plus remarquables.

Lorsqu'aux premiers rayons du jour vous traversez une

prairie, elle vous semble aussi brillante que dans la journée : c'est un éclat emprunté. Vous y admirez les gouttes colorées de la rosée, mais la plupart des fleurs ne sont point encore éveillées. Si vous distinguez parmi elles quelques tiges de Chicorée sauvage, elle ne vous frappe que par son peu d'agrément ; ses tiges sont des bâtons roides hérissés de poils ; repassez deux heures après : des fleurs rayonnantes du bleu le plus tendre attirent votre attention : il semble que ce soit une plante toute nouvelle qui a poussé dans ce court espace ; quelques heures après elle a disparu : vous ne voyez plus que la sécheresse et l'aridité ; plus de trace de ce bleu si tendre. Toutes les plantes de cette famille seraient aussi remarquables, aussi ce sont elles qui composent la majeure partie du cadran de Linné. Elles ont deux époques à peu près fixes : celle de leur épanouissement et celle de leur clôture ; mais elles se distinguent des autres par ce que l'on croirait le plus commun : c'est que ce sont les mêmes fleurs qui s'épanouissent de nouveau, au lieu que dans le plus grand nombre des autres, dès que le moment de la clôture est arrivé, tout est fini pour elles : elles sont flétries pour toujours. Les Mauves sur-tout sont très-remarquables par là, parce que leurs fleurs grandes et brillantes sont faciles à observer ; aussi l'une d'elles a été remarquée par un savant sur l'île d'Amboire-Rumphe et dans nos colonies ; elle est du genre qu'on nomme *Sida*, qui est devenu très-nombreux par les observations récentes.

A l'île de France, ces plantes m'avaient fourni un cadran complet qui m'a souvent été utile.

Dans nos pays ce sont donc les Cichoracées qui sont les plus propres à remplir ce but; cependant il n'y a guère de plantes qui ne puissent les suppléer; les plus communes même comme les gramens ou chiendents. La jolie fleur du Mouron rouge obéit aussi à cette régularité.

Une douzaine de pots placés sur une fenêtre, au milieu de la ville, et contenant les plantes les plus communes de la campagne, pourraient donner lieu à des observations très curieuses et qui deviendraient importantes pour la science.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

1) PAGE 78, VERS 9.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil.

PENDANT les jours de la terreur, les membres des comités révolutionnaires ont fait leurs visites domiciliaires jusque dans les tombeaux de Saint-Denis. La plupart des monuments qui avaient été élevés par la piété, et qui faisaient l'admiration des étrangers, ont été détruits.

Un de nos poètes a eu le courage de dénoncer en beaux vers ces attentats dans un temps voisin de celui où ils ont été commis.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfait! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglants, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monuments funèbres,

Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Duguesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées!
(Lenouvel, poëme des *Sépultures*.)

Les vénérables restes de Turenne furent trouvés dans le même état qu'ils avaient été ensevelis. La mémoire de ce grand homme en imposa aux énergumènes; ils se contentèrent de l'arracher à son tombeau, et de l'exposer entre quatre planches, dans un caveau où tout le monde alla le voir.

Chacun voulait avoir une partie de ses précieuses dépouilles; le fameux Camille-Desmoulins lui coupa le petit doigt de la main droite. Ainsi, les malheureux restes de Turenne furent également victimes de l'admiration et de la fureur de ces hommes pour qui rien n'était sacré. Turenne fut transporté en 1795 au jardin des Plantes, d'où il a été transféré au musée de la rue des Augustins, et de là dans l'église des Invalides.

Tous les rois de France, tous les princes et les princesses ensevelis à Saint-Denis, furent aussi exhumés; leurs dépouilles furent entassées pêle-mêle dans une cour voisine de l'église: ce spectacle étrange avait attiré la foule du peuple. La fière contenance d'Henri IV, qui

avait conservé toute sa barbe, et ses traits adorés des Français, parut faire une vive impression sur la plupart des spectateurs. Mais le fanatisme destructeur l'emporta bientôt sur l'enthousiasme qu'inspirait cette espèce de résurrection d'un des plus grands rois de France. Je ne puis mieux caractériser cet attentat qu'en citant les vers de madame de Vannoz:

J'ai vu les scélérats, tremblants à son aspect,
Frémir et s'arrêter, remplis d'un saint respect;
Mais bientôt rappelant leur audace première,
Par l'outrage et l'insulte aggravant leur fureur,
Ses ossements traînés, souillés par la poussière....
O des trônes mortels maître et dispensateur!
Des monarques parfaits si ta main est avare,
Si les jours fortunés que leur règne produit,
Semblent de courts éclairs dans la profonde nuit,
Devais-tu de tels rois à ce peuple barbare?
C'est donc là ce Henri, fameux par sa bonté,
Qui mourrit [illegible] main son peuple révolté,
Et qui, forcé de vaincre, en pleurant sa victoire,
Sut par tant de bienfaits expier tant de gloire;
C'est lui: deux fois puni pour un règne si beau,
Vivant on l'assassine, on l'outrage au tombeau.

Henri IV fut placé debout sur une pierre, et livré ainsi aux insultes d'une multitude furieuse. Une femme s'avança vers lui; et, lui reprochant le crime irrémissible d'avoir été roi, lui donna un soufflet et le fit tomber par terre. Soit que les militaires aient dans le caractère plus de générosité, soit qu'ils ne considérassent

Henri IV que comme un grand capitaine, ils ne partagèrent point en cette occasion la fureur de la populace; un soldat se précipita sur le cadavre du vainqueur de la Ligue; et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa une mèche de sa barbe, en s'écriant: *Et moi aussi je suis soldat français! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache.* Il appliqua à ses lèvres la barbe d'Henri IV, et il ajouta: *Maintenant je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire.*

On ne pourrait s'empêcher d'être étonné des sentiments opposés qui se manifestaient ainsi à l'aspect des rois exhumés, si le peuple n'avait pas offert l'exemple de ces contrastes à toutes les époques de la révolution. Il m'a toujours semblé voir deux hommes dans chacun des Français; l'homme élevé sous la monarchie, avec toutes les illusions qui combattaient encore pour elle, et l'homme de la révolution, avec toutes les craintes, toutes les fureurs, et toutes les idées exagérées qui tenaient aux circonstances violentes où nous nous sommes trouvés. On a vu plus d'une fois des hommes assassiner, et pleurer leurs victimes. Combien de fois la fureur et le respect pour l'autorité qu'ils voulaient détruire, se sont combattus dans l'ame des factieux! Ce peuple, qui entourait l'échafaud, et qui applaudissait aux assassinats, a laissé échapper des larmes sur le sort des proscrits. On connaît ce mot d'une femme du peuple, qui venait

d'apprendre la mort de M. de Malesherbes: *Ce M. de Malesherbes*, disait-elle, *était un honnête homme; on ne pouvait lui reprocher d'autre tort que d'avoir défendu ce pauvre tyran.* Je crois que ce mot mérite d'être conservé; il caractérise admirablement l'esprit du peuple dans la révolution.

Cet esprit se manifeste surtout dans le procès-verbal des exhumations, car on dressait un procès-verbal des évènements les plus horribles, et le désordre le plus effréné a toujours été accompagné de toutes les formes, de l'ordre et de la plus exacte régularité. Ce procès-verbal, qui est signé des officiers municipaux de Saint-Denis, renferme des jugements très-curieux sur les rois, et qu'on n'aurait pas dû attendre des hommes qui gouvernaient alors; on y rend hommage à Louis XV, et on justifie sa mémoire des soupçons que la malignité avait accrédités sur le genre de maladie dont il est mort. Les rédacteurs du procès-verbal donnent des éloges à Louis XIV et à plusieurs autres rois de France, à qui ils n'ont à reprocher, disent-ils, que le tort d'avoir porté une couronne.

Le peuple, la municipalité de Saint-Denis et les commissaires du comité de salut public, passèrent successivement en revue tous les illustres morts déposés dans les caveaux de l'église de Saint-Denis. Le corps de Louis XIII était parfaitement conservé, comme celui d'Henri IV. La peau de celui de Louis XIV était

d'un noir de fer. Louis XV était déposé à l'entrée du caveau sur les marches, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur ; c'était là que restait déposé le dernier roi mort. Le corps de Louis XV, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de langes et de bandelettes, ne conservait plus aucune forme. Le corps du grand Dauphin et celui de plusieurs princes et princesses, morts dans le siècle dernier, étaient dans une putréfaction liquide. Cette fouille scandaleuse, commencée le 12 octobre 1793, dura jusqu'au 25 du même mois. Toutes les dépouilles des rois furent entassées dans un petit cimetière qui avoisine l'église, et précipitées dans la même fosse. On est parvenu à sauver quelques monuments précieux ; on les a transportés au musée des antiquités de France. Le directeur de cet établissement, M. Lenoir, a su, par son esprit d'ordre, tirer le parti le plus heureux des débris qui ont échappé au temps et à la révolution.

Cette révolution faite dans les tombeaux de Saint-Denis, peut fournir à l'historien le sujet des tableaux les plus sublimes et des méditations les plus profondes ; je ne puis me refuser à citer ici le beau morceau de M. de Château-Briant.

« On voyait autrefois près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération,

pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme Saint-Grégoire : *Cette nation est réellement la plus grande entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort ; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*HAMMON *a disparu sous les sables des déserts ?*

» L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort, ne manquait point de gloire : les trésors de la France étaient à ses portes ; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine ; cent endroits célèbres remplissaient, à chaque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage ; et l'antre royal de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetait les restes du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

» C'est là que venaient tour-à-tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre : Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne

d'une éternelle méditation ! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient ! Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements ; elles sont plus haut.

» Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain de *ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer madame Henriette, « *tant les rangs y sont pressés*, » s'écrie le plus éloquent des orateurs, *tant la mort est* » *prompte à remplir ces places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines ; et à je ne sais quelle odeur

de poussière, répandue sous ces arches funèbres, on croirait, pour ainsi dire, respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Écoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer dans tous ces cercueils les indestructibles réseaux de la mort!

» Lecteurs chrétiens! si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur nous leurs regards étincelants, à la lueur de cette lampe sépulcrale? Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race, nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Et bien! peuple royal de fantômes, dites-le nous: Voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore?..... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

» Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguère nous visitions les cendres, ils auraient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et sor-

sant du sein de la terre, comme des vapeurs brillantes. Ils nous auraient répondu : « Si Dieu l'ordonne ainsi, » pourquoi refuserions-nous de revivre ? Pourquoi ne » passerions-nous pas encore des jours résignés dans » nos chaumières ? Notre boyau n'était pas si pesant que » vous le pensez ; nos sueurs mêmes avaient leurs » charmes, lorsqu'elles étaient essuyées par une tendre » épouse, ou bénies par la religion ».

» Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déjà effacés de la terre ? Elles ne sont plus, ces fameuses sépultures. Les petits enfants se sont joués avec les os des puissants monarques : Saint-Denis est désert. Au lieu de l'éternel cantique de la mort, qui retentissait sous ces dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés. »

2) PAGE 79, VERS 6.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Le roi dont nos neveux béniront la mémoire ;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits :
Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe où la vertu repose !

Les Muses françaises se sont réunies pour honorer

la mémoire de ce malheureux prince. Nous citerons ici un fragment tiré du poëme de la Navigation, où M. Esmenard a célébré en très beaux vers, les vertus pacifiques de Louis XVI.

O de nos temps affreux mémorable victime!
Monarque infortuné, digne d'un autre sort,
Méconnu dans ta vie, immortel par ta mort,
Tu ne reverras plus ce ministre fidèle; *
De ces douces vertus dont tu fus le modèle,
Il va porter l'exemple au nouvel univers....

On avait remarqué qu'il ne se trouvait plus de place pour Louis XVI, dans le caveau où les rois ses ancêtres avaient été inhumés. M. de Treneuil a très-habilement profité de cette idée dans son poëme des Tombeaux de Saint-Denis: il s'adresse à Louis XVI.

Du tombeau paternel où tu devais descendre,
La Mort même semblait avoir proscrit ta cendre;
De ce tombeau, peuplé des princes de ton sang,
Nous vîmes ton aïeul fermer le dernier rang:
Et, pour le saluer de tes adieux funèbres,
Quand tu vins de ce gouffre aborder les ténèbres,
Ton regard aperçut, sans doute avec effroi,
Qu'il ne s'y trouvait pas une place pour toi.
Qui sait, qui me dira si de ce noir présage
Ta sagesse entendit le sinistre langage?
Cet oracle, rendu par la voix de la Mort,
T'aura-t-il révélé que le torrent du sort

* La Peyrouse.

Entraînerait bientôt ton empire et ta race ?
Ainsi de la grandeur le fantôme s'efface.
La France a vu briller sur le trône des lis,
Le sang de Charlemagne et le sang de Clovis :
La race de Capet.... Une race nouvelle
La remplace, fleurit, et doit passer comme elle.

M. de Treneuil doit publier encore plusieurs élégies du même genre, telles que la *Captivité de Pie VI*, la *Nuit du 20 Janvier*, l'*Orpheline du Temple*, etc.

3) PAGE 80, VERS 2.

A la patrie, aux lois, à la vertu fidèle,
Jeune encor j'éprouvai leur rage criminelle.
J'ai vu, dans la douleur, fuir ces instants si courts,
Où le cœur n'est ouvert qu'au charme des amours!
A peine citoyen j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connaître la vie.

M. l'abbé Paul, auteur d'une excellente traduction de *Cornelius Nepos*, a traduit quelques fragments de ce poëme; je vais transcrire ici la traduction qu'il a faite des six vers qui viennent d'être cités:

Exul et illacrymans, hoc vidi abscedere tempus,
Proh! brevius, sibi quod vindicet unus amor.
Vix civis fueram, amissi civilia jura,
Ignaro vitæ, mors inexpia subit, etc.

Il est difficile de traduire plus exactement et plus élégamment; ces vers ont été publiés avec une traduction en vers latins de l'*Art poétique* de Boileau, qui prouve que M. l'abbé Paul connaît et sait employer

toutes les richesses de la langue poétique de Virgile et d'Horace.

4) PAGE 81, VERS 5.

Mais, ô bonté du ciel! l'amitié magnanime
Au fer inexorable arrache sa victime.

Je fus arrêté à Chartres par les ordres de Bourdon (de l'Oise.) Il ordonna aux gendarmes de m'attacher à la queue d'un cheval, et de me faire marcher à coups de plat de sabre. Quelques années après, Bourdon (de l'Oise) fut proscrit à son tour; je le fus encore moi-même; et si je n'étais parvenu à m'échapper, je me serais trouvé à côté de lui dans les déserts de Synamary.

Les gendarmes de Chartres furent révoltés de l'ordre de Bourdon (de l'Oise); ils refusèrent d'obéir, et ils eurent pour moi tous les égards qu'on doit au malheur. Je fus traduit devant le comité de sûreté générale; et j'allais être conduit à la commission militaire, lorsque je parvins à m'évader par les soins généreux de M. G....., mon ami. Quelques jours après, je fus condamné à mort par contumace, comme rédacteur de *la Quotidienne*, et exécuté en effigie sur la place de Grève.

5) PAGE 88, VERS 12.

Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné.

Ce vers fait allusion au reproche ridicule que Rivarol avait fait au chantre *des Jardins*, d'avoir oublié le chou

et le navet. Je crois que le chou était moins dédaigné par celui qui l'avait oublié, que par celui qui avait remarqué cet oubli. Au reste, M. Delille a terminé cette petite querelle, en faisant de jolis vers sur le chou et le navet, dans sa dernière édition *des Jardins*.

6) PAGE 89, VERS 15.

Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Les Indiens ont pris le jaune pour la couleur de deuil.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

1) PAGE 101, VERS 1.

Quel talent, quel génie a, dans ses nobles veilles,
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles?

Les arts ont cependant leurs prodiges comme la nature, et je dois avouer que les fleurs sont très heureusement imitées par madame Roux; tout le monde connaît son beau salon; son talent a été célébré par M. Delille: qu'on me permette de rappeler ici les vers que je lui ai adressés:

Certaine abeille voltigeait
Parmi les fleurs que votre art fait éclore;
Elle croyait revoir la rose et le muguet,
L'émail des prés et les pleurs de l'aurore;
Elle croyait être aux jardins de Flore.
Flore, de vos bouquets admirant les couleurs,
Lui dit: De ton erreur je ne suis point surprise;
Je suis la déesse des fleurs,
Et j'ai fait la même méprise.

2) PAGE 121, VERS 11.

Ces palais étonnés de leurs hôtes nouveaux....

La Convention a tenu long-temps ses séances aux Tuileries.

3) PAGE 124, VERS 8.

Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorants
N'ont que trop secondé la rage des tyrans.

Après ces vers, j'avais placé un épisode que j'ai cru devoir retrancher dans cette édition, parce qu'il interrompait le cours de mon récit, et nuisait à la marche du poëme: comme il m'a coûté quelques soins, et qu'il renferme d'ailleurs une action toute entière, je le rappelle ici;

Lorsqu'aux champs, aux cités, le démon des batailles
Ou quelqu'autre fléau sème les funérailles,
Ceux qu'épargne le sort sont les plus malheureux;
J'en atteste ton cœur et tes pleurs généreux,
Trop sensible Almazil: tu perdis ta patrie,
Dans les feux des volcans sous tes yeux engloutie:
Tu mourus. Tu restais sans espoir, sans soutien;
J'ai pleuré sur ton sort, et ton sort est le mien.

Almazil, élevé sous le toit de ses pères,
Dans les murs de Quito coulait des jours prospères:
Jeune encor, sa patrie était chère à son cœur.
Du règne des incas admirant la splendeur,
Aux antiques vertus il formait sa jeunesse,
D'un peuple heureux et bon il partageait l'ivresse,
Et le bonheur public suffisait à ses vœux:
Mais tels sont nos destins, tel est l'arrêt des dieux,
Leurs dons sont trop souvent achetés par nos larmes,
Le bonheur a son deuil, la paix a ses alarmes,
Et le sort, aux mortels prodiguant ses faveurs,
Toujours à ses bienfaits mêle quelques rigueurs.
Dans les champs de Quito, la féconde nature
Entretient du printemps l'éternelle parure;
Mais en vain ces beaux lieux ignorent les hivers;
Un gouffre suspendu sur ces bords toujours verts,
Vomit, parmi des flots de poudre et de fumée,
Ses foudres menaçants et sa lave enflammée.
La terre sans culture y prodigue ses dons;
Mais l'enfer est caché sous l'or de ses moissons.
Ces germes si féconds, qu'un ciel pur fait éclore,
Sont les exhalaisons du feu qui la dévore:
Sa richesse est un piège; au sein de ses bienfaits,
Souvent elle engloutit les heureux qu'elle a faits.
Un jour, ô jour fatal! sur leur cendre amortie
Les volcans se taisaient, et leur affreux génie

Semblait dormir caché dans ses noirs soupiraux.
Les champs et les cités reprenaient leurs travaux:
L'un conduit ses troupeaux dans les gras pâturages;
A l'utile arbrisseau qui couvre ces rivages,
D'autres vont arracher le duvet précieux
Dont l'éclat doit parer les ministres des dieux;
Dans les temples sacrés, sous leurs vastes portiques,
Les filles du Soleil, par de joyeux cantiques,
De l'astre paternel saluaient le retour,
Et, remplissant les airs de ses hymnes d'amour,
Le peuple errait en paix dans les vertes campagnes:
Tout à coup, répété par l'écho des montagnes,
Un mugissement sourd sort des antres profonds;
La foudre dans les airs trace d'affreux sillons;
La mer gronde, bouillonne, et son onde embrasée
Retourne vers les monts en ardente rosée;
D'une noire vapeur le soleil est voilé;
Jusqu'en leurs fondements les Andes ont tremblé;
La terre au loin chancelle, et les laves errantes,
Roulant leurs flots grondants sur les plaines brûlantes,
Ont porté dans Quito la mort et la terreur.
O cité malheureuse! ô séjour plein d'horreur!
Partout la mort menace et poursuit ses victimes;
Partout l'effroi, le deuil; partout d'affreux abîmes;
Et tout un peuple, atteint par le même fléau,
Va descendre vivant dans le même tombeau.

Le frère tombe, expire embrassé par son frère,
Le faible enfant périt sous les yeux de sa mère;
Les uns, dans les palais par les feux investis,
Expirent écrasés sous d'immenses débris,
D'autres des dieux puissants vont embrasser l'image:
Vain espoir! nul n'échappe à l'horrible ravage,
La lave les atteint dans les temples sacrés,
Et sur l'autel des dieux vainement implorés.
Alzazil, déplorant le sort de sa patrie,
Veut conjurer l'orage et la lave en furie.
Il appelle à grands cris ses amis, ses parents;
Mais tous ont disparu dans les feux dévorants.
Sans espoir de fléchir la colère céleste,
Il fuit ces murs détruits, cette cité funeste,
Et se traîne en pleurant vers les antres déserts.
Mais déjà les zéphirs ont rafraîchi les airs.
Les volcans sont éteints, et leur cime fumante
Jette les derniers feux d'une lueur mourante
Le murmure des vents, le doux chant des oiseaux,
Seul, des champs et des bois interrompt le repos.
Les lacs dorment en paix, et leur onde immobile
Réfléchit la clarté d'un ciel pur et tranquille;
Et l'astre radieux, des incas adoré,
Comme un dieu bienfaisant, dans l'olympe azuré
S'avance, et ses rayons ranimant la verdure
Ont d'un deuil passager consolé la nature.

O spectacles des champs! tel est votre pouvoir,
Dans les cœurs malheureux vous réveillez l'espoir;
Ce beau ciel, dont l'éclat dissipe les nuages,
De nos faibles esprits calme aussi les orages:
Le sensible Almazil sent calmer sa douleur,
Et la paix des vallons a passé dans son cœur.
Des fureurs des volcans, de leur affreux ravage,
Il se retrace alors la douloureuse image.
Dans ces murs renversés, sous leurs débris fumants,
Il croit entendre encor de vains gémissements.
L'espérance renaît dans son ame attendrie;
A quelques malheureux il peut sauver la vie,
Et sécher quelques pleurs dans ce désastre affreux.
Roulant dans son esprit ces pensers généreux,
Il revient dans Quito; mais bientôt à sa vue
S'offre une ville entière au tombeau descendue.
De ceux qu'il a perdus il foule les débris;
Il ne reconnaît plus ces lieux, ces lieux chéris,
Où comme un songe heureux s'écoula sa jeunesse.
Les foyers paternels, si chers à sa tendresse,
Des filles du Soleil l'enclos religieux,
Les palais des incas et les palais des dieux,
Tout avait disparu: la terreur, le silence,
Régnaient avec la mort sur cet abîme immense.
Almazil est saisi d'une soudaine horreur;
Le deuil, la mort, l'effroi, sont rentrés dans son cœur.

Hélas! il ne voit plus ce beau ciel qui l'éclaire;
Il accuse les dieux, il maudit la lumière;
Il pleure ses amis et leur trépas affreux;
Il meurt, et dans la tombe il descend avec eux.
Du sensible Almazil, de sa touchante histoire,
Puissent mes vers long-temps conserver la mémoire!
Échappé comme lui d'un fléau destructeur,
Comme lui je mourrai de ma propre douleur.

4) PAGE 124, VERS 8.

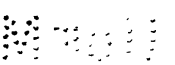
Hélas! tout doit périr, tout succombe, et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères.

J'ai supprimé les vers qui terminaient le poëme dans les deux dernières éditions; je crois pouvoir les rappeler ici:

Un jour nous pleurerons jusqu'aux bienfaits des dieux;
Déjà le doux printemps ne charme plus nos yeux.
Plaisirs de la vertu, félicité du sage,
Non, nous ne perdrons point jusques à votre image;
Il est, il est un bien qui ne doit point périr.
Les beaux jours renaîtront pour ne jamais finir.
Hommes justes, du sein de la nuit éternelle,
Levez-vous, et suivez la voix qui vous appelle;

O spectacles des champs! tel est votre
Dans les cœurs malheureux vous réveil
Ce beau ciel, dont l'éclat dissipe les n
De ces faibles esprits calme aussi les or
Le sensible Alonzul sent calmer sa dou
Et la paix des vallons a passé dans son
Des fureurs des volcans, de leur affreu
Il se retrace alors la douloureuse imag
Dans ces murs renversés, sous leurs dé
Il croit entendre encor de vains gémis
L'espérance renaît dans son ame atten
A quelques malheureux il peut sauver
Et sécher quelques pleurs dans ce déso
Berchant dans son esprit ces pensers g
Il revient dans Quito; mais bientôt à s
S'offre une ville entière au tombeau d
De ceux qu'il a perdus il foule les déb
Il ne reconnaît plus ces lieux, ces lieu
Où comme un songe heureux s'écoula
Les fastueux palais, si chers à sa tend
Des filles du Soleil l'enclos religieux,
Les [illegible] des incas et les palais des d
Tout [illegible]ara; la terreur, le silen
Règn[illegible] mort sur cet abîme
Alonz[illegible]me soudaine horre
Le deuil [illegible]effroi, sont rentr

Allez jouir des biens qu'un dieu vous a promis :
L'espoir de ses bienfaits ne vous a point trahis.
Des tyrans et du sort vous fûtes les victimes,
Le trépas fut le prix de vos efforts sublimes.
Un dieu doit réparer les injures du sort,
Et l'immortalité doit absoudre la mort.



Frontispice de l'Enlevement de Proserpine.

Proserpine éperdue est déjà dans les bras de son noir ravisseur.

Morgue inv. P. Baquoy sculp.

L'ENLÈVEMENT

DE PROSERPINE,

POËME EN TROIS CHANTS.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

En relisant les auteurs latins, je me suis arrêté surtout aux passages qui offraient des situations intéressantes. Quelques métamorphoses d'Ovide, et les chants qui nous restent d'un poëme de Claudien, m'ont donné l'idée de traiter l'enlèvement de Proserpine, dont la peinture et la sculpture se sont emparées avec succès, parmi les modernes. Je connais toute la défaveur qui est attachée aux sujets mythologiques; je sais qu'on est las d'entendre parler de Jupiter, de Neptune, de Pluton, et de tous les autres dieux de la fable; mais il m'a semblé que lorsque les fictions puisées dans la mythologie exprimaient des passions et des sentiments, elles avaient moins vieilli, et qu'on pouvait encore les employer: Vénus nous représente l'Amour, et l'empire qu'il exerce sur les cœurs; Proserpine n'est autre chose qu'une jeune fille enlevée à ses parents; Pluton est un ravisseur dont la fable ne nous offre pas seule des exemples;

Cérès n'est qu'une mère tendre et désolée : ce sont-là des personnages tels que la scène nous les représente tous les jours; ce sont des tableaux où le cœur humain se retrouve partout; et la poésie, en rappelant ainsi la fable, ne cesse point d'être l'*expression de la société.*

Le sujet de l'enlèvement de Proserpine est à la fois gracieux et touchant; et s'il n'intéresse point sous ma plume, j'avoue que la faute n'en est point aux dieux ni aux déesses dont je viens de parler.

Je me suis borné à chanter l'Enlèvement de Proserpine, me proposant de traiter séparément la Douleur de Cérès, ses Voyages et sa Descente aux enfers. La prévention qu'on a aujourd'hui contre les sujets mythologiques, a été pour moi une raison pour être simple et précis, et pour ne donner qu'un fragment de mon travail; j'ai d'ailleurs été retenu par une autre crainte. Quand Proserpine est enlevée, quand elle est mariée à Pluton, l'action est finie, et si le récit était poussé plus loin, on y trouverait réellement deux poëmes : l'un, dont Proserpine serait l'héroïne, et l'autre dont la douleur de Cérès aurait fourni le sujet. Claudien n'a pas évité cet écueil, aussi ce qui nous reste de son ouvrage est-il rempli de confusion : tantôt on s'intéresse à Proserpine, tantôt à Cérès; il ne célèbre pas plus l'une que l'autre; il l'avait senti lui-même; aussi le titre qu'il a donné à son poëme est celui qu'il aurait donné à une dissertation

sur le même sujet: il ne l'a point intitulé *Raptus Proserpinæ*, l'Enlèvement de Proserpine, mais *de Raptu Proserpinæ*, de Proserpine, ou sur l'Enlèvement de Proserpine.

Claudien a un autre tort, c'est celui d'avoir employé les formes gigantesques de l'Épopée, pour traiter un sujet simple et gracieux, qui offre partout des contrastes, et qui est fécond en tableaux. Les Muses n'avaient pas besoin ici du conseil des dieux et de la puissance de Jupiter, pour arriver à un dénoûment. Claudien était doué d'une imagination brillante, et avait beaucoup d'esprit, on peut dire même qu'il en avait monstrueusement; mais il est arrivé dans un temps de corruption et de décadence; dans ces temps où les mœurs dégénèrent, où les esprits n'ont plus la véritable mesure des choses, où les poètes se plaisent à mettre de la pompe et de l'emphase dans leurs expressions, à mesure que les caractères perdent de leur élévation et de leur grandeur. Ses vers sont pleins d'images ingénieuses; mais il est rare qu'il ne gâte pas ses tableaux par l'exagération de ses couleurs. La lecture en est très séduisante et très dangereuse. Quoique je n'aie point suivi la marche de Claudien, je l'ai imité en quelques passages, mais je l'ai toujours fait avec une grande réserve. L'étude de Virgile m'a défendu de la séduction, et si l'on trouve que je n'ai point blessé, dans mon

L'ENLÈVEMENT

DE PROSERPINE.

NAGUÈRE, quand Bellone, en sa marche sanglante,
Portait dans nos remparts le trouble et l'épouvante,
Quand la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Désolait les cités, menaçait les hameaux,
Jeune encor, dans l'exil et dans le deuil nourrie,
Ma Muse déplorait les maux de ma patrie,
Et sur les monts déserts, dans les bois gémissants,
Faisait dire aux échos ses douloureux accents :
Aujourd'hui que la paix du ciel est descendue,
Que la patrie enfin à nos vœux est rendue,
Et respire à l'abri des complots des méchants,
Un malheur étranger sollicite mes chants.
Fidèle aux dieux des bois, à la pitié fidèle,
Je redis les chagrins d'une jeune immortelle;

La fille de Cérès me demande des pleurs.
Aux champs de la Sicile elle cueillait des fleurs ;
Tout à coup dans les bras d'un ravisseur barbare,
Malheureuse, elle a vu les rives du Ténare,
Et gémit sous les lois d'un hymen odieux
Que n'a point éclairé la lumière des cieux.
Oh combien, dans ce jour de douleur et d'alarmes,
Les domaines de Flore ont vu couler de larmes !
Quel deuil couvrit les monts, attrista les forêts !
O vous qui partagez les honneurs de Cérès,
Dieux des prés et des champs, et vous dieux des bocages,
Vous qui m'avez reçu dans vos grottes sauvages,
Prêtez encor l'oreille aux accents de ma voix,
Et répétez mes chants dans les antres des bois !

CHANT PREMIER.

Pour visiter les bords où Cybèle adorée
De ses enfants nombreux est sans cesse entourée,
Et sur l'antique Ida, de ses pins couronné,
Montre l'orgueil des tours dont son front est orné,

Cérès avait quitté ses campagnes riantes,
Les champs fleuris d'Enna, leurs moissons odorantes,
Et Proserpine, objet de son plus tendre amour.
D'une mère chérie attendant le retour,
Au penchant de l'Etna, dans l'ombre et le silence,
Aux lieux même où Cérès éleva son enfance,
Proserpine croissait en grâces, en beauté.
Elle voyait au loin, sous un ciel irrité,
L'énorme Pélion de ses roches fumantes
Ecraser des géants les têtes menaçantes;
Tandis qu'un ciel brillant d'or, de pourpre et d'azur,
Versait sur sa retraite un jour tranquille et pur,
Et que les jeunes pins, doux présents de Cybèle,
Lui prêtaient leur ombrage et croissaient avec elle.
Sur les pas des zéphirs qui courbaient les moissons,
Chaque jour la déesse, errant dans les vallons,
Des épis maternels composait sa parure,
Et foulant dans les prés les fleurs et la verdure,
Aimait à contempler, sur le bord des ruisseaux,
Son image imprimée au cristal de leurs eaux;

Les dieux des bois sacrés et les dieux des prairies,
Souvent l'accompagnaient dans les plaines fleuries ;
Flore enviait l'éclat de ses attraits naissants,
Les Faunes souriaient à ses jeux innocents;
Fille de Jupiter, dans le ciel, sur la terre,
Hors de ces bords chéris rien ne pouvait lui plaire ;
Elle ne voyait point, sous la voûte des cieux,
De plus riches trésors, de biens plus précieux
Que l'aspect des coteaux où se plaisait l'Aurore,
Que l'azur des beaux jours et les présents de Flore.
Elle ignorait l'amour et ses charmes trompeurs ;
Ne cherchant que les bois et n'aimant que les fleurs,
Fidèle aux dieux des champs, aux nymphes des fontaines,
Elle fuyait l'hymen, et sa pompe et ses chaînes.
Secondé par Latone, en vain le dieu du jour
Fait briller ses trésors, offre, avec son amour,
Et la blanche Paros, et la riche Amiclée,
Et son char, ornement de la voûte étoilée;
En vain, pour la charmer et captiver son cœur,
Le dieu qui des héros anime la valeur,

Vient offrir les lauriers, parure de la gloire,
Et le Rhodope altier, si cher à la victoire :
Sa naïve candeur a dédaigné leurs vœux;
A la blanche Paros, à la pompe des cieux,
A l'éclat des lauriers, la déesse préfère
Les plaisirs de son âge et l'amour de sa mère,
L'Etna, ses bois touffus et leurs ombrages frais.
Heureuse au sein des bois, doux séjour de la paix,
Heureuse, si Vénus dans sa haine perfide,
Hélas! eût pris pitié d'une vierge timide,
Et pour elle aux enfers n'eût fait choix d'un époux.
Mais Vénus porte un cœur implacable et jaloux;
Elle a vu ses autels et sa gloire outragée,
Et d'un cruel affront brûle d'être vengée.
Naguère les mortels, égarés dans les bois,
Charmés de ses bienfaits, dociles à ses lois,
Au sein des voluptés adoraient son empire,
Et sans frein se livraient aux penchants qu'elle inspire.
Mais Cérès leur apprit, pour obtenir ses dons,
A tracer lentement de pénibles sillons;

Elle forma leurs mœurs, éclaira leur rudesse,
Et du sein du travail fit naître la sagesse.
Depuis ce jour heureux, leurs cœurs reconnaissants
A Cybèle, à Cérès adressaient leur encens,
Et négligeaient Paphos, Amathonte et Cythère.
Vénus veut s'en venger sur le cœur d'une mère :
Lorsque loin de sa fille, un soin tendre et pieux
Doit arrêter encor Cérès sous d'autres cieux,
Elle veut, triomphant d'une vierge innocente,
Préparer un long deuil à la déesse absente,
Et rangeant sous ses lois Proserpine et Pluton,
Désoler la Sicile et dompter l'Achéron.
Elle vole aux enfers ; dans l'ardeur qui l'anime,
Ses regards sans effroi contemplent leur abîme.
L'Erèbe, noir séjour du deuil, du désespoir,
La reçoit dans son sein, et s'étonne de voir
Et les jeunes Amours et les Grâces légères,
Folâtres déités au Cocyte étrangères.
Elle voit accourir les mânes désolés,
Du banquet de la vie à jamais exilés,

Ceux qu'enchaîna l'hymen et que la mort jalouse
A frappés dans les bras d'une fidèle épouse ;
Ceux qu'un funeste amour conduisit au tombeau ;
Les enfants que le sort ravit à leur berceau,
Tendres fleurs qu'au matin l'autan a desséchées,
Et du sein maternel en naissant arrachées ;
Mais, détournant les yeux de ce triste séjour,
Elle arrive au palais où Pluton tient sa cour,
Et s'adresse en ces mots au dieu du noir rivage :
« Un empire sans borne est votre heureux partage ;
» L'Erèbe insatiable y range sous vos lois
» Les temps et les saisons, les peuples et les rois,
» Et sur tout l'univers étend votre puissance ;
» Cependant, au milieu de cet empire immense,
» Quand de votre pouvoir tous les dieux sont jaloux,
» Vous ignorez encor les plaisirs les plus doux :
» De funèbres cyprès forment votre couronne ;
» Dans un palais désert le deuil vous environne,
» Et jamais le regard d'une jeune beauté
» N'adoucit, ne charma votre cœur attristé ;

» Au sein des flots émus, dans sa couche azurée,
» Le dieu des mers reçut la fille de Nérée,
» Et s'applaudit de voir, dans son humide cour,
» Croître de jeunes dieux, gages de son amour :
» Jupiter, fatigué de lancer le tonnerre,
» De gouverner l'Olympe et d'effrayer la terre,
» Dans les bras de Junon, son épouse et sa sœur,
» Se plaît à fuir des cieux l'importune splendeur.
» Vous seul, ô Dieu puissant! du fidèle hyménée,
» Vous n'osez recevoir la chaîne fortunée;
» Vous seul, vous dédaignez l'amour et ses faveurs.
» Ce dieu que vous fuyez est cher à tous les cœurs;
» Il donne à la beauté sa grâce enchanteresse,
» Au plaisir, au bonheur leur douce et tendre ivresse;
» Souvent des grandeurs même il vient charmer l'ennui;
» Sans lui rien ne peut plaire, et tout plaît avec lui;
» De ses feux créateurs il anime le monde;
» Il féconde les airs, peuple la terre et l'onde;
» Tout reconnaît enfin le pouvoir de l'amour;
» Quand tout cède à ce dieu, cédez à votre tour.

» Aux champs de la Sicile, une jeune déesse
» Qu'éleva de Cérès l'orgueilleuse tendresse,
» Pour vous peut de l'hymen allumer le flambeau
» Hâtez-vous, et témoin de cet hymen nouveau,
» Qu'au funèbre Achéron l'Olympe porte envie;
» Qu'aux campagnes d'Enna Proserpine ravie,
» Du sceptre des enfers porte avec vous le poids,
» Aux mânes consolés fasse adorer vos lois,
» Et vous environnant des plus douces images,
» Enchante à vos regards le deuil des noirs rivages ».

Ainsi parlait Vénus; des accents de sa voix
L'asile du silence a retenti trois fois;
Dans les enfers émus, dans leurs sombres abîmes,
La Parque inexorable et ses pâles victimes
Invoquent l'hyménée, implorent le destin;
Les mânes fortunés qui, sous un ciel serein,
De l'heureux Élysée habitent les bocages,
Foulant des prés fleuris, sous de riants ombrages,
Célèbrent Proserpine et ses jeunes attraits;
Et Pluton, que l'amour a blessé de ses traits,

Au fond de son palais s'attendrit et soupire.
Fière d'avoir soumis l'enfer à son empire,
Loin des mânes charmés qui la suivent des yeux,
Vénus prend son essor vers les plaines des cieux;
Et des mers de Tirène atteignant le rivage,
Vole vers la forêt dont le discret ombrage
Cache à tous les regards la fille de Cérès.
Là, de ses noirs complots méditant les apprêts,
Et le cœur palpitant d'espérance et de joie,
Elle attend en silence et veille sur sa proie.
Ainsi, loin des hameaux le barbare oiseleur
Recherche des taillis la sauvage épaisseur;
Près des lieux où gémit la colombe innocente,
Où du chantre des bois la famille imprudente
Est prête à s'emparer du domaine des airs,
Il s'avance à pas lents sous les feuillages verts;
Là, sans bruit et caché dans une ombre perfide,
Attentif il observe et suit d'un œil avide
L'oiseau qui, s'éloignant de l'arbre paternel,
Voltige et va tomber dans son piège cruel.

Déjà la nuit fuyait devant l'aube naissante ;
Les feux du jour épars sur l'onde étincelante
De la mer d'Ionie avaient blanchi les flots ;
De légères vapeurs errant au bord des eaux,
Retombaient dans les champs en brillante rosée,
Et les fleurs renaissaient sur la terre arrosée ;
Déjà resplendissait, sur la cime des monts,
L'astre qui de Cérès fait jaunir les moissons,
Et d'un regard d'amour voit l'heureuse Sicile.
Cependant Proserpine, en sa couche tranquille,
D'un sommeil innocent savourait le repos ;
Mille songes légers, couronnés de pavots,
Se jouaient autour d'elle, et leur troupe volage
Des fleurs, son seul amour, lui retraçait l'image.
A la clarté du jour qui luit sur les forêts,
Vénus quitte les bois et leurs antres secrets,
Et s'arrête au séjour où la jeune déesse
Des songes caressants goûtait encor l'ivresse.
O douleur! Proserpine, à son fatal réveil,
Pour la dernière fois va revoir le soleil.

Déjà brillait au ciel l'astre de Citherée;
Vénus loin des amours, et d'humbles fleurs parée,
Se cache sous les traits d'une nymphe des bois;
Et, prenant de Cyane et la forme et la voix :
« O fille de Cérès ! suivez-moi, lui dit-elle;
» Dans les champs d'alentour l'aurore vous appelle;
» Ecoutez les oiseaux dont les joyeux accents
» Ont reveillé l'écho des bois retentissants.
» Du fond des chênes creux, voyez la jeune abeille,
» Vers le lis blanchissant, vers la rose vermeille,
» Voler, et dans les prés devancer le zéphir.
» Suivez-moi : le printemps vous invite à cueillir
» Ses fleurs, dans un beau jour, sous un beau ciel écloses,
» Et l'Enna vous attend sous ses berceaux de roses. »
Proserpine à ces mots ouvre un œil languissant;
Elle voit dans les cieux l'éclat du jour naissant,
Elle voit le printemps, et son ame ingénue
Ressent près de Vénus une ardeur inconnue :
O puissante Vénus ! ô mère de l'Amour !
Qui peut te résister à l'aspect d'un beau jour !

Jeune, belle et semblable à l'aube matinale,
Proserpine a quitté sa couche virginale;
Sur son front où se peint l'innocente candeur,
Sur son sein qui du lis surpasse la blancheur,
Zéphir fait ondoyer sa blonde chevelure;
Un long voile de lin, sa plus riche parure,
Brodé par les Amours, par les Grâces tissu,
Que des mains de Vénus la déesse a reçu,
Descendant mollement sur sa robe flottante,
Laisse voir les contours de sa taille élégante;
L'aiguille sur ce voile avec art dessina
Le doux aspect des bois et des vallons d'Enna.
Là, dans des prés fleuris, de jeunes immortelles
Dépouillent le printemps de ses roses nouvelles;
Là, folâtrent en paix les Amours et les Jeux;
Ici l'orage gronde et fait trembler les cieux;
Plus loin, le dieu des morts, vaincu par un sourire,
De l'Amour, d'un enfant a reconnu l'empire.
Vers le Styx, des mortels et des dieux redouté,
Il conduit en triomphe une jeune beauté;

L'Achéron la reçoit sur sa rive étonnée,
Et l'empire des morts va fêter l'hyménée.
Sur ce riche travail, prophétique présent,
La déesse promène un regard innocent;
Elle admire comment l'aiguille industrieuse
Traça de tant d'objets l'image merveilleuse :
Elle aime à contempler, dans ces divers tableaux,
Cet enfant qui du Styx sût enchaîner les flots.
Sur la jeune captive, aux enfers descendue,
D'un air triste et pensif elle arrête sa vue;
Sur la toile plaintive elle l'entend gémir,
Et voyant l'Achéron tout prêt à l'engloutir,
Voyant les cieux troublés et les nymphes en larmes,
S'étonne que l'Amour ait causé tant d'alarmes.
Mais déjà le soleil, sur son char radieux,
De l'astre du matin a fait pâlir les feux,
Et dans un ciel serein, poursuivant sa carrière,
Jusqu'aux antres secrets a porté sa lumière;
La fille de Cérès va quitter sans retour
Des vallons de l'Etna le tranquille séjour;

Auprès d'elle elle voit la déesse de Gnide,
Et croit voir une nymphe innocente et timide;
Cependant, de l'amour ô pouvoir inconnu!
Tous ses sens sont troublés, tout son cœur est ému;
Une vive rougeur colore son visage.
Ainsi la jeune fleur, ornement du bocage,
Se réveille et rougit aux premiers feux du jour.
Sans prévoir son malheur, sans connaître l'amour,
Elle hésite, elle craint : mais Vénus la rassure;
Imprudente! elle part : ô trop fatal augure!
Trois fois l'Etna mugit, et les bois gémissants
Trois fois ont répété de lugubres accents;
Mais elle n'entend point cette voix menaçante :
Vers les lieux dont l'aspect la ravit et l'enchante,
Elle suit Dionée, hélas! et ne sait pas
Quel abîme effrayant est ouvert sous ses pas.
Par l'amour enflammé, dans sa barbare joie
L'Erèbe impatient attend déjà sa proie.
Environné de feux et d'éclairs menaçants,
Pluton presse à grand bruit ses coursiers hennissants,

Et son char a déjà franchi les rives sombres.
Les fantômes hideux, et le peuple des ombres
L'accompagnent des yeux et font des vœux pour lui ;
L'Averne qui l'implore et dont il est l'appui,
Craint de rester un jour sans monarque et sans maître ;
Hélas ! ce jour cruel, ce jour qui vient de naître
Doit bientôt éclairer un spectacle odieux,
Et l'enfer va souiller la lumière des cieux.

FIN DU PREMIER CHANT.

ARGUMENT

DU CHANT DEUXIÈME.

Marche de Proserpine et des Nymphes vers l'Enna. — Le dieu d'Enna les voit et appelle le Zéphyr. — Discours de l'Enna au Zéphyr. — Zéphyr vole dans la campagne, et fait naître des fleurs sur les pas des déesses. — Les déesses se répandent dans la plaine et dans les vallons. — L'Etna est ébranlé. — Pluton se montre à la lumière; Proserpine est en son pouvoir. — Discours de l'Enna à Pluton. — Deuil et plaintes des Nymphes et des dieux de la Sicile. — Retour de Pluton aux enfers.

L'ENLÈVEMENT

DE PROSERPINE.

CHANT DEUXIÈME.

Qui n'a connu l'amour et son cruel empire?
Hélas! souvent les pleurs naissent de son sourire;
Sa parole est naïve et son abord flatteur;
Mais l'enfer est caché sous son myrte imposteur.
Sans prévoir son destin, d'un pas lent et timide,
La fille de Cérès suit la reine de Gnide;
L'Enna resplendissant des feux purs du matin,
Déjà s'offre à ses yeux, dans l'horizon lointain.
Pour former un cortège à la jeune immortelle,
Bientôt de toutes parts accourent auprès d'elle,
Les nymphes des forêts et les nymphes des eaux:
Le front paré de fleurs, couronné de roseaux,

Les unes du Crinise abandonnent les ondes,
Les autres l'Aréthuse et ses grottes profondes;
Les nymphes que Diane assemble sous ses lois,
Quittent le bord des mers, sortent du fond des bois,
Désertent les coteaux, descendent des montagnes,
Et se joignent en foule à leurs jeunes compagnes.
A leur gauche, l'Etna lançait jusques aux cieux
Et ses rocs enflammés et ses torrents de feux;
Un mugissement sourd, précurseur des orages,
Sortait des antres creux et des forêts sauvages,
Et la foudre grondait sur la cime des monts.
Le calme cependant régnait dans les vallons,
Les lacs dormaient en paix, et leur onde immobile
Réfléchissait l'éclat d'un ciel pur et tranquille.
Loin de l'Etna grondant, image des enfers,
Les bois harmonieux et les bocages verts,
Et la plaine fleurie où brille la rosée,
Montraient l'aspect riant du paisible Elysée.
Du haut d'une colline où le jeune printemps
Etale à l'œil charmé ses tributs éclatants,

L'Enna des déités voit la troupe brillante ;
Sur son urne penché, d'une voix indolente,
Il appelle Zéphir endormi dans les bois :
« O toi ! qui sur ces bords où je donne des lois,
» Partages mon empire et fécondes les roses,
« Hâte-toi de quitter la grotte où tu reposes ;
» Tu vois les déités qui s'avancent vers nous ;
« Répands sous mes berceaux les parfums les plus doux,
» Verse-moi les trésors de l'heureuse Arabie ;
» Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie
» Vole et conserve au jour la fraîcheur du matin ;
» Que dans nos champs le lis, et la rose et le thym
» Attirent sur tes pas les jeunes immortelles ;
» Qu'à l'envi, Proserpine et ses nymphes fidèles
» Dépouillent nos bosquets de myrtes et de fleurs,
» Et que leur front divin brille de mes couleurs. »
Il dit, et le Zéphir, dans les plaines riantes,
Déploie en se jouant ses ailes odorantes ;
Partout où le conduit son vol capricieux
Une douce vapeur s'exhale vers les cieux.

Chaque arbre, chaque fleur s'éveille à son passage;
Il fait rider les eaux et frémir le feuillage;
Reverdit les bosquets, parfume les gazons,
Et ranime l'éclat et des prés et des monts.
Jamais l'Enna ne vit tant de roses nouvelles,
De plus riches trésors et des moissons plus belles;
Jamais dans les vallons, au penchant des coteaux,
Le printemps n'étala de plus riants tableaux.
La plaine offre aux regards les couleurs de l'aurore,
Et couverte des fleurs que zéphir fait éclore,
Rivalise l'éclat de cet arc radieux
Qui brille dans la nue et partage les cieux.
La beauté de ces lieux, aimés de la nature,
Surpasse encor des fleurs la brillante parure;
Un mont dont le sommet ignoré des autans
Dans toutes les saisons voit le ciel du printemps,
S'abaisse doucement et s'unit à la plaine.
Parmi des rocs mousseux une claire fontaine
Bondit, s'échappe, tombe, et dans son cours errant
Arrose une prairie et fuit en murmurant;

Au nord, une forêt profonde et solitaire,
Quand l'ardeur du midi vient embraser la terre,
Oppose aux feux du jour sa fraîche obscurité.
Là, croissent à l'envi le troëne argenté,
Le myrte de Vénus et le pin de Cybèle,
Portant jusques aux cieux sa verdure éternelle;
Le cyprès cher aux morts, le saule aux longs rameaux,
Le pampre qui s'élève au faîte des ormeaux,
L'oranger aux fruits d'or, le laurier prophétique,
Et le chêne orgueilleux de son ombrage antique.
Non loin de la forêt où mille oiseaux divers
De leurs hymnes bruyants font retentir les airs,
Le Spergus en silence étend ses eaux profondes.
Vainement les marais au cristal de ses ondes
Mêlent leur eau dormante et leur limon impur;
De ses flots transparents rien ne trouble l'azur;
Et le berger assis sur sa rive tranquille,
Se plaît à contempler, dans une onde immobile,
Les fronts altiers des bois par les vents agités.
Bientôt l'essaim bruyant des jeunes déités

S'élance avec transport dans les plaines fleuries :
« Allez, leur dit Vénus, allez, mes sœurs chéries ;
» Cueillez, cueillez des fleurs, tandis qu'à l'orient
» L'aurore laisse voir son visage riant,
» Que son char suspendu dans la voûte azurée
» Verse encor du matin la fraîcheur éthérée,
» Et que le plus brillant des astres de sa cour*
» Répand son doux éclat sur le berceau du jour. »
Elle dit : ses accents sur les monts retentissent,
Et dans leurs antres verts les faunes applaudissent;
Le zéphir qui murmure en parcourant les bois,
Le bruit des clairs ruisseaux est moins doux que sa voix,
Et du plus noir courroux son ame est dévorée;
Parmi les jeunes fleurs dont la terre est parée,
L'anémone qui naît et brille sous ses pas**
Lui rappelle Adonis et son cruel trépas;

* L'étoile de Vénus.

** Adonis, tué par un sanglier sur le mont Liban, fut changé par Vénus en anémone.

A peine de son char elle voit Adonis,
Dans son sang qui ruisselle en liquides rubis,
Sans vie et sans couleur couché sur la verdure;

Elle-même a connu l'amour et ses alarmes ;
Mais en vain le Liban a vu couler ses larmes,
Le souvenir récent de sa propre douleur,
Sur des maux étrangers n'attendrit point son cœur.
Sans soupçonner sa ruse et sa haine cruelle,
Proserpine et ses sœurs se pressent autour d'elle;
Qui peut craindre Cyane et ses chastes attraits!
Cyane est chère aux bois, elle est chère à Cérès.
Les jeunes déïtés, que trompe son image,
Écoutent de Vénus le perfide langage.
Hélas! et sans songer aux pièges de l'amour
Se répandent au loin dans les bois d'alentour.
Les unes, loin des champs et des plaines connues,

Elle se précipite, observe sa blessure,
Arrache ses cheveux, les voiles de son sein,
Le frappe, le meurtrit, et s'écrie : O destin!
Enfers, qui le cachez dans vos ombres funèbres,
Son nom sera du moins sauvé de vos ténèbres!
Je veux qu'un deuil public, fête de mes douleurs,
Par des pleurs annuels solennise mes pleurs.
Tu naîtras de son sang, belle et tendre Anémone.
(Desaintange.)

A la cime des monts se montrent suspendues ;
Les autres dans les prés errent au bord des eaux,
Parcourent les vallons, gravissent les coteaux,
Et des bosquets touffus cherchent le doux ombrage ;
De vallon en vallon, de bocage en bocage
L'écho vif et joyeux répète leurs accents.
Des abeilles d'Hybla tels les essaims naissants,
Lorsqu'enfermés long-temps dans le tronc d'un vieux chêne,
Ils reprennent l'essor sous les lois de leur reine,
S'égarent à l'envi sur les coteaux voisins
Où le thym les invite à d'utiles larcins ;
Sans s'arrêter jamais, leur troupe diligente
Visite chaque fleur, vole vers chaque plante ;
L'air retentit au loin d'un doux frémissement.
Ainsi des déités vole l'essaim charmant.
L'Enna qui voit errer dans ses vertes campagnes
La fille de Cérès et ses jeunes compagnes,
Les suit partout de l'œil et sourit à leurs jeux ;
Près de son antre vert, elles vont sous ses yeux
Dépouiller le lilas que la pourpre colore
Et le jeune églantier dont la fleur vient d'éclore ;

De l'éclat du pavot l'une orne sa beauté,
L'autre unit avec art, sur son sein agité,
L'iris au front d'azur, la jonquille odorante,
Et le lys plus brillant que l'aube blanchissante.
Tout est cueilli; leurs mains vous moissonnent aussi
Myrte heureux de Vénus, tendre et pâle souci,
Triste narcisse, et toi dont la feuille est empreinte
Des regrets d'Apollon et du sang d'Hyacinte.
Proserpine, au milieu de ses nombreuses sœurs,
Suit partout le Zéphir errant parmi les fleurs,
Et de ses pas légers, sur les monts, dans la plaine,
Effleure les gazons qui se courbent à peine.
L'ivresse du plaisir et l'ardeur du soleil
Font d'un plus vif éclat briller son teint vermeil;
Elle cueille les lis et la rose nouvelle,
Et la reine des fleurs est moins brillante qu'elle;
Elle assemble en bouquets, elle arrange en festons,
La dépouille des prés, la parure des monts;
Prophétique signal de l'hymen qui s'apprête,
Elle en couvre son sein, elle en pare sa tête;

Elle orne sa beauté pour l'avare Achéron!
Et Vénus, poursuivant sa noire trahison,
Des grâces, des plaisirs et des jeux entourée,
Invoque des enfers la puissance abhorrée;
Elle charme les cœurs qu'elle veut désoler,
Et se rit en secret des pleurs qui vont couler.
Tout à coup, ô surprise! un bruit, un bruit horrible,
Vient du vallon d'Enna frapper l'écho paisible;
Le Spergus de ses eaux voit le cristal troublé;
Jusqu'en ses fondements la Sicile a tremblé.
Au signal de Vénus, le dieu du noir rivage
Sous les rocs de l'Etna cherche un étroit passage
Qui conduise son char vers l'empire du jour;
Impatient de fuir le ténébreux séjour,
Rien ne peut l'arrêter; il marche, et le tonnerre
Semble gronder au loin dans les flancs de la terre.
Le dieu du feu pâlit dans ses noirs arsenaux;
Le cyclope, au milieu de ses brûlants fourneaux,
D'épouvante et d'horreur sent son ame glacée,
Fuit et laisse tomber la foudre commencée;

A travers les volcans allumés sous ses pas,
Parmi les rocs brisés qui volent en éclats,
Comme un sombre torrent le dieu des morts s'avance,
Et l'Etna voit sortir, de son cratère immense,
Un monstre, effroi du jour. Les astres radieux,
A son horrible aspect, égarés dans les cieux,
Ont pris loin de la terre une route nouvelle;
Ses fiers coursiers nourris dans la nuit éternelle,
Lorsqu'ils ont vu le jour et son brillant flambeau,
Reculent à leur tour devant un ciel nouveau.
Mais bientôt ranimés par la main qui les guide,
Ils franchissent les airs d'un vol prompt et rapide;
Pressés par la terreur qui règne aux sombres bords,
Leur flanc est déchiré, le sang rougit leur mors;
Ils vomissent des flots de soufre et de bitume,
Et les champs sont couverts de leur brûlante écume.
Parmi les déités des forêts et des eaux,
Le dieu des sombres bords, du sommet des coteaux,
A reconnu sa proie; il a vu la déesse
Que Vénus a promise à sa farouche ivresse :

Semblable à l'ouragan qui gronde autour des monts,
Le char du dieu descend, roule dans les vallons :
Tout tremble, tout frémit; les nymphes des bocages
Vont cacher leur effroi dans les antres sauvages;
Et dans leur cours troublé, les fleuves suspendus
Ouvrent leur sein humide à leurs dieux éperdus.
Seule au milieu des champs, Proserpine éplorée
Au tyran des enfers sans défense est livrée;
Il l'entraine en ses bras: d'une plaintive voix
Elle appelle les dieux et les nymphes des bois;
Les nymphes et les dieux, tout est sourd, et la plaine
S'ébranle et retentit sous le char qui l'entraîne.
Le char s'élève et fend les campagnes de l'air,
Et Vénus le poursuit de son sourire amer.
Bientôt, prenant l'essor vers Paphos, vers Cythère,
Elle va s'applaudir des chagrins d'une mère,
Et conter dans sa cour, par quels nouveaux exploits,
L'indomptable Achéron roule enfin sous ses lois.
Debout, sur le sommet de sa verte colline,
Alors l'Enna, touché du sort de Proserpine,

Et s'adressant au dieu du funèbre Achéron :

« De quel droit troublez-vous la paix de ce vallon ?
» Dans les plaines du jour quelle fureur barbare
» Vous a conduit si loin des rives du Ténare ?
» L'empire de la nuit ne vous suffit-il pas ?
» Si l'hymen vous sourit, dans vos vastes états
» Ne pouvez-vous trouver une épouse fidèle ?
» Faut-il donc, ô Pluton ! qu'une jeune immortelle,
» Pour régner avec vous sur l'Erèbe odieux,
» Renonce pour jamais à la clarté des cieux ?
» Au plus puissant des dieux elle doit sa naissance ;
» Craignez de Jupiter la trop juste vengeance,
» Si sa fille est ravie à cet heureux séjour !
» Hélas ! c'est dans nos champs qu'elle a reçu le jour...
» Quand Cérès, de retour sur ce bord solitaire,
» Viendra nous demander une fille si chère,
» Que lui répondrons-nous pour calmer sa douleur ?
» Si le malheur des dieux peut toucher votre cœur,
» Respectez cette terre à Cérès consacrée,

» Et rendez à sa mère une fille éplorée. »
Pluton ne répond point : d'un regard foudroyant
Il hâte de son char l'essor prompt et bruyant;
Il vole et sème au loin le trouble et l'épouvante.
Zéphyr quitte d'Enna la colline odorante,
Et court en murmurant apprendre aux lieux déserts,
Aux antres des forêts, aux rivages des mers,
Quel monstre a ravagé les fleurs qu'il fit éclore,
Et quel deuil a flétri les campagnes de Flore.
Les dieux et les mortels, les champs et les cités,
Et les nymphes en pleurs, et les bois attristés,
Implorent la pitié du monarque barbare;
Mais qui peut attendrir le maître du Tartare!
Déjà son char franchit le sommet des coteaux;
Tel un loup que la faim rend l'effroi des troupeaux,
Sous les yeux des pasteurs, plein d'une horrible joie,
Emporte vers les monts son innocente proie;
Chargé d'un doux trésor, tel le dieu des enfers
Regagne de l'Etna les gouffres entr'ouverts,

Et de ce jour de deuil faisant un jour de fête,
A l'éternelle nuit court montrer sa conquête.

FIN DU SECOND CHANT.

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

Plaintes de Proserpine. — Pluton vent la consoler. — Discours de Pluton ; son arrivée sur les bords du Styx. — La joie farouche des enfers à l'aspect de Proserpine. — Pourpre et fête des enfers. — Mariage de Proserpine et de Pluton.

L'ENLÈVEMENT

DE PROSERPINE.

CHANT TROISIÈME.

Proserpine entraînée au séjour ténébreux
Détourne vers le ciel un regard douloureux;
Ses yeux mouillés de pleurs se reportent encore
Vers les coteaux lointains où resplendit l'aurore;
Elle voit de l'Etna les tranquilles vallons;
Et sous des pins touffus, vers le penchant des monts,
Doux séjour du repos, de l'ombre et du silence,
Découvre l'humble toit qui cacha son enfance :
« Adieu, vallons charmants où j'ai reçu le jour;
» Adieu, dit-elle, adieu, je vous perds sans retour;
» Adieu, nymphes des bois, et vous dieux des fontaines,
» Vainement les zéphirs, de leurs douces haleines

» Féconderont les prés, embaumeront les airs,
» Vous ne me verrez plus sous vos bocages verts,
» Je ne reverrai plus les domaines de Flore!
» O trop funeste hymen! ô destin que j'abhorre!
» Pour mériter mon sort, qu'ai-je donc fait aux dieux?
» Tendres fleurs que j'aimai, vous qui parez ces lieux,
» L'amour que j'ai pour vous, hélas! fut tout mon crime;
» Quand le ciel m'abandonne au ténébreux abîme,
» Quand l'Erèbe odieux me choisit un époux,
» O Cérès! ô ma mère! en quels lieux êtes-vous?
» De retour sur ces bords pleins de deuil et d'alarmes,
» Qui charmera vos maux, qui séchera vos larmes?
» Pour sauver votre fille et pour briser ses fers,
» Qui vous enseignera le chemin des enfers? »
Elle dit, et des monts, qui tremblent et qui grondent,
A ses cris prolongés les cavernes répondent;
Les champs de la lumière ont fui loin de ses yeux
Et la dernière aurore a reçu ses adieux.
Hélas! déjà livrée au deuil du noir rivage,
Les larmes ont flétri les lis de son visage;

Son front n'est plus orné du long voile de lin
Qui couvrait ses cheveux et flottait sur son sein ;
Loin d'Enna, loin du jour, loin de tout ce qu'elle aime,
Hélas ! elle a perdu, dans son désordre extrême,
Son plus riche trésor, ces guirlandes de fleurs
Qui paraient sa beauté de leurs fraîches couleurs ;
Ces fleurs que le zéphir et que l'aube nouvelle
Naguère dans les prés ont fait naître pour elle.
Les roses et les lis, échappés de ses mains,
Tombent et des enfers parsèment les chemins,
Noirs sentiers, ignorés du zéphir, de l'aurore,
Et qui jamais n'ont vu les richesses de Flore.
A cet aspect, le dieu de l'Érèbe indompté
D'un transport inconnu sent son cœur agité :
De sa jeune captive il contemple les charmes,
Admire sa candeur, prend pitié de ses larmes ;
Sur les gouffres profonds, de ses coursiers fougueux
Il arrt e un moment l'essor impétueux ;
Et déposant du Styx la fierté menaçante,
Le dieu tombe aux genoux d'une vierge tremblante.

Tel l'Auster descendu du noir sommet des monts,
De son aile brûlante effleure les gazons,
Et boit parmi les fleurs la rosée et la pluie;
Tel de son noir manteau doucement il essuie
Les pleurs de la beauté qui rebelle à ses feux,
Le repousse, rougit et détourne les yeux.
« O vous qu'avec transport mon amour a choisie!
» Lui dit alors le dieu, d'une voix adoucie;
» Croyez-moi, cet hymen aujourd'hui plein de deuil,
» A votre cœur un jour donnera quelque orgueil.
» Jupiter est mon frère, et par droit de naissance
» Je commande au chaos dont l'empire est immense.
» L'univers reconnaît mon pouvoir souverain,
» Et je règne partout où règne le destin.
» Près de moi votre sort peut encor faire envie.
» La lumière à vos yeux ne sera point ravie :
» Bientôt vous reverrez, dans un autre séjour,
» Les astres de la nuit et les astres du jour,
» Et l'aurore brillante et fraîche de rosée,
» Versant son doux éclat sur l'heureux Élysée.

» Là revivent, au sein d'une éternelle paix,
» Ceux qui de l'âge d'or ont goûté les bienfaits;
» Cet âge fortuné pour nous renaît sans cesse.
» Dans ces lieux à jamais témoins de ma tendresse,
» Votre oreille entendra d'harmonieux concerts,
» Vos yeux charmés verront des bosquets toujours verts,
» Des antres toujours frais, des fleurs toujours nouvelles;
» Là, vous pourrez cueillir des roses immortelles,
» Que le riant Enna ne vous offrit jamais.
» Là, je veux vous montrer, au fond d'un bois épais,
» Un arbre dont la tige, honneur de la nature,
» Etale d'un fruit d'or l'éclatante parure;
» Cet arbre radieux vous sera consacré.
» Là, couronné de fruits, de guirlandes paré,
» Pour vous le doux printemps remplira ses promesses;
» Et près de lui l'automne accroîtra ses richesses.
» Là, toutes les saisons viendront charmer vos yeux.
» C'est peu; tout ce qui vit sous la voûte des cieux,
» Depuis l'aigle qui plane au séjour du tonnerre,
» Jusqu'à l'insecte obscur qui rampe sur la terre,

» Connaîtront votre empire et recevront vos lois ;
» Que dis-je ! vous verrez les plus puissants des rois,
» Dépouillés et tombés de leur grandeur suprême,
» Dans la foule à vos pieds ramper sans diadême.
» Votre seule équité dictera mes arrêts,
» Flétrira les méchants, punira les forfaits,
» Et de vous la vertu recevra sa couronne.
» Près de moi désormais, assise sur mon trône,
» Bannissez ces chagrins qui blessent votre époux,
» Et livrez votre cœur à des transports plus doux ;
» Au puissant Achéron ôtez, donnez des chaînes,
» Que tout l'enfer soumis à vos lois souveraines
» Se courbe sous un sceptre affermi dans vos mains,
» Et que vos volontés soient l'ordre des destins ».
C'est ainsi qu'il rassure une vierge timide,
Et de ses noirs coursiers pressant l'essor rapide,
Il laisse loin de lui la limite des cieux.
Dans des gouffres sans fond, dans des lacs ténébreux,
Parmi les feux ardents, sous la lave fumante,
Il s'enfonce, il poursuit sa marche triomphante,

Et traverse à grand bruit l'abîme épouvanté.
Bientôt s'offre à ses yeux le fleuve redouté,
Qui de ses flots dormants, de ses replis funèbres
Enveloppe neuf fois l'empire des ténèbres.
Les mânes vers le Styx marchent à flots pressés,
Plus nombreux mille fois dans l'abîme entassés,
Que l'herbe par la faux enlevée aux prairies,
Ou les feuilles des bois que l'automne a flétries;
A l'aspect de leur roi qui revient auprès d'eux,
Ils cherchent en tremblant leur destin dans ses yeux;
Et s'étonnent de voir sur son front répandue
Une sérénité du Tartare inconnue.
Proserpine paraît, et sa jeune beauté
Tempère des enfers la sombre majesté.
Ainsi lorsqu'une étoile, en sa marche égarée,
Se détache soudain de la voûte azurée,
Elle trace dans l'air de longs sillons de feux,
De sa clarté mourante elle remplit les cieux,
Et dans l'ombre achevant sa rapide carrière,
Tombe et prête à la nuit l'éclat de sa lumière.

Le peuple des tombeaux, morne et silencieux,
S'anime au doux aspect de la fille des dieux,
Et partout la beauté reçoit sur son passage
Et les vœux des enfers et leur funèbre hommage.
L'hydre horrible qui veille au séjour des tourments
Suspend à son abord ses affreux sifflements;
Sa présence a fléchi les Parques inhumaines,
Et les mânes captifs ont oublié leurs chaînes.
Elle avance, elle voit accourir sur ses pas
Les fantômes hideux, ministres du trépas;
La Guerre au front d'airain qui se plaît au carnage,
Et la Révolte impie, aveugle dans sa rage,
Et la Famine, effroi des peuples gémissants,
Et la Fièvre brûlante aux regards menaçants,
Et la Vieillesse enfin qui lentement succombe,
Triste fille du Temps, pâle sœur de la Tombe.
Couronnés de cyprès, parés d'affreux lambeaux,
Et portant dans leurs mains de lugubres flambeaux,
Ils forment un cortège à la jeune immortelle,
Et leurs fronts indomptés s'inclinent devant elle.

Le Phlégéton du sein de ses roseaux brûlants,
Se lève, environné de feux étincelants,
Et partage en grondant leur farouche allégresse.
Tandis qu'autour de lui tout son peuple s'empresse,
Le roi des morts s'avance, et suivi de sa cour,
Revoit de son palais le lugubre séjour.
D'un front calme il s'assied sur son trône d'ébène,
Et commande aux enfers de recevoir leur reine;
Il commande : empressés d'obéir à ses lois,
Des esclaves nombreux accourent à sa voix,
Et du dieu triomphant proclamant la puissance,
Etalent ses trésors et sa magnificence.
Là, s'offrent aux regards, l'un sur l'autre entassés,
Les lambeaux éclatants des trônes renversés;
Les couronnes des rois, les palmes de la gloire
Et les sceptres tombés des mains de la victoire.
Par le temps effacés, confusément épars,
Ici l'œil aperçoit les monuments des arts,
Chefs-d'œuvre des vieux ans, dépouillés des vieux âges.
Vingt siècles écoulés, au deuil des noirs rivages

Mêlent partout l'éclat de leurs riches débris,
Et le trône funèbre où Pluton est assis,
Déployant sa splendeur sous un ciel triste et sombre,
Semble l'astre des nuits qui rayonne dans l'ombre.
Partout l'or resplendit, et jamais le soleil
D'un luxe plus pompeux n'éclaira l'appareil.
Bientôt une clarté bienfaisante et nouvelle
Perce les profondeurs de la nuit éternelle;
Sous un ciel moins obscur, roulant en paix ses eaux,
Partout l'heureux Léthé verse l'oubli des maux;
Et la douce espérance aux malheureux si chère
Fait briller chez les morts sa lueur étrangère.
Le trépas a cessé ses ravages cruels,
Et le ciseau fatal, redouté des mortels,
Reste oisif dans les mains de la Parque étonnée.
O prodige nouveau! pendant une journée
La terre ne vit point une famille en deuil,
Pleurer la mort d'un père et suivre son cercueil;
Ce seul jour ne vit point, triste jouet des ondes,
Le nocher s'engloutir au sein des mers profondes;

Ni les guerriers tomber dans le champ des combats,
Ni les cités des rois déplorer le trépas.
Le Styx n'entendit plus sur son fatal rivage
Les mânes de son onde implorer le passage;
Sur la foi du destin, à la merci des eaux,
L'inflexible Caron, couronné de roseaux,
Et le front rayonnant d'une allégresse austère
Laissa flotter en paix sa barque solitaire.
Sur la cour de Pluton, sur le trône éclatant,
Où l'hymen la conduit, où l'Erèbe l'attend,
Proserpine un moment a reposé sa vue.
Mais en vain des enfers la splendeur inconnue
Remplit les sombres bords d'un éclat radieux,
Elle regrette encor la lumière des cieux,
Et des vallons d'Enna l'image retracée
D'un noir pressentiment vient troubler sa pensée.
Dans les bois de l'Etna, dans les champs d'alentour,
Peut-être en cet instant sa mère de retour,
Hélas! la redemande aux nymphes des bocages,
Aux antres des forêts, à l'écho des rivages,

Et d'une voix plaintive implore en vain les dieux.
Des pleurs à ce penser s'échappent de ses yeux,
Et dans son cœur en proie à la douleur amère
Rien ne peut effacer l'image d'une mère.
L'empire de la nuit, étonné de la voir,
L'éclat de la richesse et l'éclat du pouvoir,
L'âge d'or renaissant dans l'heureux Elysée,
De l'hydre des enfers la colère apaisée,
Et la Parque adoucie et l'Erèbe calmé,
Et le peuple des morts de ses attraits charmé,
De ses tristes pensers rien ne peut la distraire.
Cependant sur ces bords qu'un faible jour éclaire,
L'astre du soir paraît, et son disque argenté
Verse du haut des airs sa paisible clarté;
Loin du jour, loin du bruit, l'hymen des rives sombres,
Pâle divinité que révèrent les ombres,
Voit la cour de Pluton entourer ses autels.
Ce n'est point cet hymen, adoré des mortels
Qui naquit des amours, partage leur ivresse
Et porte à ses banquets la bruyante allégresse,

Triste enfant du destin, l'enfer fut son berceau,
La Parque inexorable alluma son flambeau;
Son front est couronné de guirlandes funèbres,
Né sur les sombres bords, il aime leurs ténèbres;
Austère, il fuit l'amour et sa volage ardeur.
Bientôt l'antique Nuit, sa compagne et sa sœur,
Sur les toits du palais a déployé ses voiles :
Des pavots à la main, le front paré d'étoiles,
Animant la pudeur aux doux embrassements
Elle unit les époux et reçoit leurs serments.
Un cri s'est fait entendre au fond du noir abîme;
L'empire du trépas et s'ébranle et s'anime;
L'Erèbe a tressailli; le peuple des tombeaux
Célèbre l'hyménée et ses bienfaits nouveaux.
L'onde n'insulte plus à la soif de Tantale;
Sisiphe est endormi sur sa roche fatale,
Et l'enfer n'entend plus ses abîmes frémir,
Ni ses fleuves gronder, ni ses mânes gémir.
Ceux qui de l'Elysée habitent les demeures,
Les sages, entourés des Grâces et des Heures,

Du paisible sommeil négligent les douceurs,
Sous leurs bocages verts, le front paré de fleurs,
Ils chantent des époux l'union éternelle;
Et d'échos en échos, sur sa rive fidèle,
L'Achéron attendri répète leurs accords :
« O Pluton, disaient-ils, ô roi des sombres bords,
» Et vous que les enfers adoptent pour leur reine,
» Par l'hymen fortuné dont le nœud vous enchaîne,
» Unissez le Tartare, et la terre et les cieux;
» Aux mânes consolés donnez de nouveaux dieux;
» Gage de votre hymen, qu'une race nouvelle,
» Puissante comme vous, comme vous immortelle,
» De votre empire immense augmente la splendeur,
» Et de Cérès un jour console la douleur! »

FIN DU CHANT TROISIÈME.

MÉLANGES EN PROSE.

LETTRES A M. DELILLE

SUR LE SENTIMENT

DE LA PITIÉ.

LETTRES
SUR LA PITIÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 2 mars 1802.

Vous avez célébré et fait revivre la pitié dans vos vers; il vous appartenait de chanter ce doux sentiment, à vous, Monsieur, qui avez fait passer dans notre langue le génie et l'ame de Virgile. Permettez que je mêle ici mon suffrage à ceux que vous avez le droit d'attendre du public; j'ai éprouvé presque tous les malheurs qui sont le sujet de vos chants; vos vers ont adouci l'amertume de mes souvenirs : en chantant l'infortune, vous la consolez; et, parmi les larmes que vous m'avez fait répandre, il en est quelques unes pour la reconnaissance.

Dans les tristes loisirs de l'exil, souvent dans la retraite, et privé de mes livres, je suis quelquefois descendu dans mon cœur; j'ai examiné les sentiments qui se rapportaient le plus à ma situation, et j'ai réfléchi sur la pitié. J'ose, Monsieur, vous adresser ici le résultat de mes réflexions. Je sais toute la défaveur qui m'attend, en traitant un sujet que vous avez traité; mais il est des détails auxquels la poésie ne peut descendre, et ce sont ces détails dont je me suis occupé. Je cède, au reste, beaucoup plus à mon penchant qu'à un sentiment présomptueux de mes forces. Vous m'avez fait pleurer, et je n'ai plus d'amour-propre; vous combattez l'égoïsme, vous faites triompher l'humanité; et, sans trop songer à ce qu'on pourra dire de ma témérité, je n'ai pu résister à l'envie de me ranger sous vos drapeaux.

Votre but, Monsieur, en chantant la pitié, est de la représenter comme la première des vertus sociales. L'origine que vous donnez ainsi à la société, est beaucoup plus noble que celle que lui ont donnée les philosophes; et votre hypothèse me semble plus ingénieuse et plus vraie que la plu-

part des systèmes qu'on a faits sur la formation du contrat social.

Ce sentiment, qui intéresse les hommes les uns aux autres, et qui, par son essence, renferme le principe d'un rapprochement, d'une association nécessaire, devait en effet être placé parmi les premiers liens de la société; il doit même être compté au rang de ses principes conservateurs. Si, parmi les hommes, la somme des maux l'emporte toujours sur la somme des biens, si, dans les états les mieux ordonnés, il se trouve encore un si grand nombre d'hommes qui ne participent point au bonheur qui semble leur être promis, quel sentiment peut offrir de plus douces compensations que celui qui tend à adoucir les rigueurs de l'infortune, et qui vient sans cesse au secours de ceux qui sont le plus mal partagés? Quel sentiment est plus propre à maintenir l'équilibre dans l'état social, que celui qui nous aide à réparer les injustices du sort, et qui, dans les sociétés où les malheureux sont abandonnés, rend les citoyens plus généreux que la cité, et l'homme meilleur que les lois.

La nature a donné aux êtres faibles plus de

moyens de toucher les cœurs, et ces moyens leur ont toujours été donnés en proportion de leur faiblesse. Les femmes pleurent plus facilement que les hommes, parce qu'elles sont plus faibles, et qu'elles ont plus souvent besoin d'invoquer dans les autres le sentiment de la pitié. L'enfant au berceau n'a que ses larmes pour appui; il ne fait que pleurer; et la pitié a si peu de force pour lui résister, que l'enfant devient en quelque sorte, par ce sentiment, aussi fort que ceux qui l'entourent. A mesure que l'homme se fortifie, il perd la faculté des larmes, qui lui devient plus inutile.

On peut faire la même observation, par rapport aux rangs de la société. Les hommes qui sont dans les rangs élevés pleurent moins facilement, lors même qu'ils éprouvent quelque malheur. La douleur est plus apparente dans les dernières classes du peuple, et les larmes coulent plus aisément sous le chaume que sous les voûtes de marbre de nos palais. Si un peintre représentait dans un tableau un homme puissant, pleurant sur ses maux, au milieu de l'appareil de sa puissance, il ferait un contre-sens qui ne manquerait pas de choquer tous

les spectateurs. Timante, peintre grec, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, avait représenté Ulysse et Calchas fondant en pleurs; mais il n'avait pas voulu qu'on vît les larmes d'Agamemnon: le roi des rois était représenté le visage couvert d'un voile. Les larmes ne siéent point à la majesté et à la force. Jupiter ne pleure point dans l'olympe; un héros comme Hercule pleure fort rarement. Il est vrai qu'Homère fait pleurer Achille; mais les larmes poétiques de ce héros n'ont pu trouver grâce devant le judicieux Platon. On voit rarement pleurer les conquérants, les maîtres de la terre. Il n'en est pas de même de l'être faible dans l'état social; il a sans cesse besoin d'intéresser les autres hommes qui peuvent plus que lui, et la force expansive de sa douleur est en raison de sa propre impuissance: ordre admirable, dans lequel la faiblesse a son empire, qui fait céder la force elle-même; où l'infortune a son pouvoir, qui balance quelquefois l'éclat de la prospérité.

Je sais que ces idées ont dû perdre quelque chose de leur réalité dans les temps modernes. La Pitié, qui avait des autels chez les anciens, n'en a

plus parmi nous. Dans l'enfance du monde, dans les jours où la terre commençait à se couvrir d'habitants, un homme ne fut jamais indifférent pour un autre homme; l'humanité fut alors la première des vertus, et l'axiome, *res est sacra miser*, fut long-temps gravé dans les cœurs, avant qu'il fût écrit dans les livres des sages. La pitié rappelait chez les anciens l'idée de toutes les vertus, et le mot de *pietas* exprimait à la fois l'intérêt qu'on porte au malheur, le respect pour les dieux, l'amour pour les parents, le dévouement à la patrie. Les poëmes d'Homère sont remplis des scènes attendrissantes de la pitié; dans les fictions des premiers poètes, les larmes furent représentées comme les messagères des dieux sur la terre; un poète de l'antiquité cache des larmes dans la ceinture de Vénus, pour montrer que la mère des amours ne règne pas moins par les pleurs que par les grâces et les ris. Le sentiment de l'amour commence quelquefois par la pitié. Les peintres ont souvent donné des pleurs à la beauté pour la rendre plus intéressante. L'art oratoire et l'art dramatique ne furent souvent que l'art de faire verser des larmes. Lors-

que la poésie des premiers âges a voulu embellir l'aurore, elle n'a cru pouvoir mieux faire que de lui donner des pleurs; les pleurs eurent toujours le don de plaire et d'intéresser. Ainsi la Pitié prêtait ses larmes au génie; elle présidait à la naissance des arts, et veillait à la conservation des mœurs.

Cette bienveillance réciproque, qui émane du sentiment de la pitié, contribua long-temps au bonheur des sociétés; mais, en toute chose, il est un but qu'il est dangereux de dépasser. L'habitude que les hommes contractèrent, de se réunir en trop grand nombre dans les mêmes lieux, diminua le penchant qui tendait à les rapprocher; peu à peu le sentiment moral de la pitié s'affaiblit, et l'égoïsme prit naissance dans les cités populeuses. A force de rester au milieu d'un grand nombre d'hommes, on s'intéresse moins à leur sort; on se recherche plus par le besoin réciproque de se distraire que par celui d'éprouver de tendres affections: on y calcule trop le parti qu'on peut tirer de ses semblables, pour qu'on s'occupe de l'idée de les soulager. Les habitants d'une grande

ville, tous occupés de l'unique affaire d'avancer leur fortune, se regardent entr'eux comme des concurrents, et non comme des êtres de la même origine; ils ne sont guère occupés, d'après cela, que des moyens de se nuire et de se surpasser. Un homme marchant à côté d'un autre homme qui se précipite au même but que lui, n'est frappé que de l'idée d'un obstacle à vaincre, d'une difficulté à surmonter. Je n'ai jamais pu me figurer une grande cité, qu'en me la représentant sous l'image d'un torrent où les vagues, entraînées par une pente commune, se choquent et se brisent, tantôt s'abîment, tantôt se montrent à la surface, et n'ont aucun lien qui les unisse et qui les rapproche: ainsi, les passions, qui font mouvoir une grande cité, se croisent et se heurtent sans cesse. Les hommes se suivent, se déplacent, se montrent, et disparaissent presqu'au même instant; ils marchent ensemble, mais ils ne tiennent point les uns aux autres; ils n'ont presque rien de commun que la pente qui les emporte; ils ne sont réunis par aucun sentiment, ils ne connaissent point la pitié.

Personne, Monsieur, n'a mieux senti que vous

cette vérité; aussi dans votre poëme vous célébrez d'abord la pitié dans les campagnes. Vous n'avez pas de grands malheurs à peindre; mais vos tableaux n'en sont pas moins pathétiques; ce qui prouve qu'on s'attendrit plus facilement par des images champêtres, et que la Pitié a spécialement placé son culte dans les champs. Dans les autres parties de votre ouvrage, vous peignez les malheurs des cités, dans les alarmes des guerres civiles et dans les fléaux d'une révolution. Ce n'est plus cette pitié touchante qui inspirait la muse champêtre, c'est un sentiment mêlé d'horreur, qui fait éprouver une impression douloureuse et pénible; les malheurs y sont trop accumulés, pour que la pitié ne dégénère pas souvent en un sentiment vague.

La pitié est plus touchante dans les champs, parce que les idées y sont plus simples; on pourrait ajouter que les objets sur lesquels peut s'exercer la pitié, y sont plus saillants et plus distincts, par leur contraste avec l'ordre qui règne dans les saisons, et l'harmonie inaltérable de la nature. Bernardin de Saint-Pierre observe que le senti-

ment de l'innocence est le premier mobile de la pitié; cette idée peut encore nous servir à expliquer pourquoi la pitié a conservé des impressions plus vives dans les champs que dans les villes. En effet, les mœurs des champs sont en général moins corrompues. Un des morceaux les plus pathétiques de la poésie anglaise est le *Village abandonné* de Golsmidt. Chaque trait de ce tableau rappelle l'innocence d'un pasteur et les mœurs d'hommes bons et simples; la pitié s'attendrit aisément sur leur sort, et ce doux sentiment ne se mêle à aucun sentiment pénible. Le poète anglais nous aurait peut-être moins intéressés, en nous représentant les ruines d'une grande ville; la destruction d'une grande cité n'offre point de contraste pour l'esprit, point de repos pour l'ame, et la monotonie du tableau nuit à l'effet. Les malheurs qu'on éprouve dans une grande ville, et surtout dans une ville corrompue, semblent plus mérités, et la pitié a moins de larmes à répandre.

Cette idée me paraît venir merveilleusement à l'appui de votre hypothèse, sur l'utile influence de la pitié dans l'état social. En effet, on a dû remar-

quer que ce sentiment se manifeste beaucoup moins vivement en faveur des êtres dangereux et nuisibles à la société. Nous plaignons le malheureux qui vient d'être condamné à mort; mais il suffit de nous rappeler son crime pour étouffer en nous les émotions de la pitié. Voyez expirer Néron; si vous ignorez ses forfaits, vous déplorerez sa destinée; mais vos larmes ne couleront point, si vous avez lu Suétone ou Tacite. La pitié tient essentiellement au sentiment de la justice; et c'est sous ce rapport qu'elle doit être placée parmi les principes conservateurs de l'ordre social.

Dans les siècles moins corrompus, dans les lieux où l'homme est meilleur, la pitié a plus d'empire; elle se tait, dès que l'homme se déprave; elle fuit les lieux où l'on abuse des institutions sociales. Quand la population des cités tend à se corrompre, la pitié se retire dans la solitude; c'est là qu'elle trouve des cœurs moins indignes des plaisirs qu'elle fait éprouver.

Ce n'est pas cependant qu'une population comme celle de nos grandes villes soit tout-à-fait incompatible avec l'idée de la solitude; mais cette

solitude n'est autre chose que l'isolement, et tient plus qu'on ne croit à l'insouciance de l'état sauvage. Beaucoup de gens vivent seuls au milieu de la foule; ils n'ont pas pour cela les qualités de la vie retirée. Les autres se répandent dans ce monde tumultueux; ils sont au milieu du bruit, et leur cœur ne les a jamais avertis de la présence de leurs semblables. Il n'en est pas de même dans la retraite des champs; on peut y vivre dans la solitude, mais l'ame n'y est point solitaire; elle s'y entoure à loisir d'objets chéris; les sentiments affectueux y trouvent moins de sujets de distraction; on y aime mieux; on y aime plus long-temps; un homme y est toujours compté pour quelque chose, et l'infortune y perd plus rarement ses droits à la pitié. C'est surtout dans les champs, et surtout bien loin de Paris, que les sentiments conservent toute leur délicatesse; la délicatesse est à l'humanité, ce que la grâce est à la beauté. Souvent un regard, un mot, est un acte de bienfaisance. Dans les villes, au contraire, on connaît moins le sentiment des convenances : l'amour-propre est le mobile du bien comme du mal; on y prodigue des bienfaits de la

même manière qu'on y prodigue les outrages, et les hommes n'y connaissent point la douce expansion, l'abandon généreux, la cordialité franche, les heureux sentiments que la providence nous a donnés pour nous secourir les uns et les autres, et qu'elle a tirés des trésors de sa bonté pour le maintien de l'ordre social.

Le spectacle presque habituel de la misère qui règne dans les grandes villes, doit accoutumer l'ame à l'indifférence. Une fois que les hommes ont cessé de nous intéresser, leur infortune n'est plus qu'une image odieuse qui blesse la vue, sans toucher le cœur; l'esprit dirige encore ses spéculations vers l'humanité, mais c'est toujours l'humanité en général, et l'on sait que cela n'engage à rien. On s'attendrit encore à la lecture d'un roman, à la représentation d'un drame; on aime à penser que les malheurs sur lesquels on pleure, sont imaginaires, et qu'ils n'imposent point l'obligation de les soulager; mais on redoute la vue d'un malheur réel; on s'en éloigne comme d'un objet incommode; on le fuit comme un mal contagieux. Quelquefois votre malheur excite la compassion; mais

il faut que vous vous trouviez dans une situation piquante et dramatique; vous ne ferez point répandre de larmes, si vous êtes malheureux comme tout le monde. Qu'un homme soit écrasé sous la chute d'une tuile, personne ne pleurera; mais si un acteur expire en jouant la tragédie, sa mort deviendra le sujet d'un deuil public. Ainsi, il faut que l'infortune soit, en quelque sorte, *encadrée*, pour attirer les regards; la vaine curiosité, un frivole intérêt, devient la source de la pitié; c'est ce qui a fait dire sans doute que les gens du monde étaient difficiles en malheurs.

Le sentiment de la pitié n'est pas seulement étouffé par le spectacle habituel de la misère, mais par le spectacle même du luxe qu'on étale dans les villes. Le luxe dirige insensiblement toutes les idées vers la richesse; c'est ce signe apparent de la félicité qu'on recherche, qu'on admire presque exclusivement; il en résulte que l'infortune est abandonnée, et reste isolée dans un coin du tableau. L'idée de la pitié devient une idée injurieuse; il n'est pas rare de voir des hommes se menacer de leur pitié, comme ils se menaceraient de leur co-

lère ou de leur mépris. Aussi la honte fait-elle toujours plus pour cacher la misère, que l'humanité pour la secourir.

L'émulation de luxe qui règne dans les grandes cités, intercepte les secours de la pitié entre les mains des riches. Les besoins qu'ils se sont faits ne sont pas moins impérieux que ceux que la nature leur a donnés : le superflu devient une chose d'une nécessité absolue, et l'envie de paraître avec éclat fait plus de malheureux que la mauvaise fortune. On a compté à Paris cent mille pauvres; ce calcul s'élèverait bien plus haut, si on comptait les pauvres que fait la vanité, ces mendiants dorés à qui le vulgaire porte sottement envie. Quatre villages, dit quelque part Montesquieu, ne suffisent pas quelquefois pour enrichir un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou un misérable prêt à devenir grand seigneur. Il est plus difficile d'enrichir la pauvreté de luxe que la pauvreté d'état. Il manque bien plus de choses aux habitants de la Chaussée-d'Antin qu'à ceux du faubourg Saint-Marceau. Ceux que la fortune a favorisés se plaignent plus de ses rigueurs que ceux qu'elle accable.

Comment la pitié serait-elle écoutée, dans une ville où tout le monde se plaint, où tout le monde est pauvre?

A ces causes d'insensibilité et d'indifférence, s'en joignent beaucoup d'autres, surtout dans les moments de trouble. Quand le peuple a secoué le joug de l'autorité, beaucoup d'hommes profitent de cette occasion pour secouer celui de la reconnaissance, et ils ne manquent pas de prétextes pour voiler leur ingratitude des couleurs du bien public. C'est vainement qu'on viendra nous dire qu'il est grand, qu'il est beau de faire des ingrats; personne n'est jaloux de cette sorte de gloire. L'ingratitude est le vice qui déplaît le plus aux hommes, parce qu'il attaque ce qu'ils ont en eux de plus noble et de plus délicat, le sentiment de l'humanité.

Il faut avouer aussi que, dans les derniers temps, le malheur s'est montré quelquefois indigne du sentiment de la pitié; il est si peu d'hommes qui sachent résister à l'épreuve d'une longue adversité. Combien au contraire n'en a-t-on pas vu à qui les revers ont arraché le secret de leur bassesse, et qui, dans leur chute, sont descendus beaucoup

plus bas que leur fortune ! Ils n'ont inspiré que le mépris, et ce mépris a été d'autant plus profond, qu'on est presque toujours plus exigeant envers les malheureux. Les jugements de ceux qui voient d'en haut sont ordinairement plus sévères que les jugements de ceux qui regardent d'en bas ; et l'on se montre toujours ingénieux à trouver des fautes à ceux qui sont tombés dans l'infortune, sans doute pour se ménager des prétextes de ne pas les secourir. Les prétextes de ce genre n'ont malheureusement pas manqué à l'indifférence ; et le malheur, en perdant sa dignité, a perdu une partie de ses droits à la compassion.

J'ai quelquefois réfléchi sur la sévérité des jugements qu'on porte envers les malheureux, et j'avoue que je n'ai pu en trouver la cause que dans la bizarrerie de l'esprit humain. J'avais lu dans les historiens que les dames romaines, en applaudissant aux jeux sanglants des gladiateurs, exigeaient que les vaincus expirassent avec grâce. Ce trait m'avait toujours paru incroyable ; mais il a bien fallu le croire, quand j'en ai vu les exemples se multiplier dans nos sociétés modernes ; j'ai vu par-

tout les hommes les plus pusillanimes, les plus incapables de supporter la douleur, reprocher aux malheureux de ne savoir ni souffrir, ni mourir; j'ai vu dans les cercles les plus corrompus, des censeurs plus qu'indulgents pour eux-mêmes, blâmer sans pitié la conduite des hommes qui ont succombé, et parler sur ce point de manière à faire entendre que la vertu, comme certaines fonctions pénibles, tient plus particulièrement à la classe infortunée, et que ceux qui sont dans l'adversité, indignes de figurer dans le beau monde, ne sont tout au plus bons qu'à être vertueux.

Une des idées les plus affligeantes, c'est de voir que les époques où les hommes ont le plus besoin du sentiment de la pitié, sont toujours celles où ce sentiment s'affaiblit davantage dans le cœur humain; et notre révolution offre plus d'une preuve de cette triste vérité; en multipliant les sujets de nos larmes, elle semble avoir tari leurs sources.

Mais la providence n'a pas voulu qu'au milieu d'une révolution qui étouffait la voix de la pitié, le malheur restât tout-à-fait sans consolation, et le prétexte même qu'on a pris pour nous per-

sécuter, a pu nous faire supporter la persécution. Nous avons souffert pour une cause honorable; nous avons souffert pour tout ce qui nous était cher, et quand on souffre pour la gloire, pour l'honneur et pour ce qu'on aime le plus, on n'est jamais trop malheureux. Dans les fers, dans l'exil, au pied de l'échafaud, j'ai souvent éprouvé un secret mouvement d'orgueil, qui adoucissait mes maux et soutenait mon courage. J'ai entendu plus d'une fois mes compagnons d'infortune parler de leurs malheurs dans la révolution, comme un guerrier parlait de ses exploits et des combats glorieux où il s'est trouvé.

La pauvreté même, qui est le malheur que les hommes supportent le moins, a trouvé des motifs de consolation au milieu d'une révolution qui a changé toutes les propriétés. La manière dont nous avons vu accumuler tant de richesses a contribué à les déconsidérer, et l'idée de la bassesse enrichie a consolé ceux que la révolution a ruinés. Plusieurs des hommes riches qui sont tombés dans l'indigence, supportent leur nouvel état avec une résignation dont on ne les aurait pas crus capables

La pauvreté, à la suite d'une révolution comme la nôtre, se rattache à l'idée d'une bonne conduite; souvent ces mots seuls, *je suis resté pauvre*, ont suffi pour la justification d'un homme accusé au tribunal de l'opinion. Ceux qui ont une ame élevée peuvent se consoler de cette manière. Il en est d'autres qui ont tout perdu dans le nouvel ordre de choses, et qui se consolent en se rappelant des temps chers à leur amour-propre. J'ai vu des hommes plus vains de leurs titres depuis qu'ils les ont perdus, qu'ils ne l'étaient dans tout l'éclat de leur fortune. J'ai vu de vieux serviteurs de la patrie sous les rois, sourire encore à leurs honneurs éclipsés, et s'écrier avec un secret orgueil : *voilà ce que fut autrefois le pauvre Bélisaire!* Les souvenirs qui les environnent sont comme ces ruines augustes, qui parlent encore de la gloire des siècles écoulés. J'ai toujours remarqué qu'on n'oubliait jamais les faveurs de la fortune, mais qu'on oubliait aisément ses rigueurs. Quand la prospérité arrive, on ne voit que le présent; quand le malheur vient, on a toujours le passé sous les yeux; les gens qui ont fait

fortune n'ont point de mémoire, et les malheureux sont pleins de souvenirs. Ces souvenirs peuvent consoler quelquefois ; mais cette consolation n'est pas de longue durée. Il en est des malheurs qu'on a éprouvés dans la révolution comme des blessures qu'on reçoit sur le champ de bataille ; on les sent à peine dans la chaleur de la mêlée ; mais on voit tout son mal lorsque le combat est fini. D'ailleurs les consolations dont je viens de parler ne sont point à la portée de tout le monde. Toutes les infortunes n'ont pas ainsi leur orgueil et leur gloire ; il est beaucoup d'infortunés qui n'ont point d'heureux souvenirs ; la plupart se laissent accabler par les maux qu'ils éprouvent, et la prospérité passée ne fait qu'accroître pour eux le chagrin du présent. La pauvreté, un moment honorée, commence à retomber dans l'avilissement : on estime déjà beaucoup ceux qui sont devenus riches ; on méprisera bientôt ceux qui sont devenus pauvres. Je dois faire ici une autre observation dont on sentira peut-être mieux la vérité.

Notre révolution n'a présenté d'abord qu'une guerre entre les pauvres et les riches, l'affreux gé-

nie de la terreur s'est long-temps caché sous les haillons de la misère; c'est toujours au nom de la classe indigente que la licence a dicté ses homicides arrêts; le souvenir s'en est malheureusement conservé; et ceux qui sont restés riches, ne s'accoutument pas facilement à l'idée de ne voir qu'un infortuné dans un homme qui implore leur pitié. Je ne parle pas ici des nouveaux riches, qui n'ont pas les mêmes motifs d'indifférence; les uns mettent autant de soins à cacher leur fortune, qu'ils en ont mis à cacher les crimes qui les ont enrichis; les autres, plus avides de paraître, ne songent qu'à faire savoir au public qu'ils ont changé d'état, et les moyens que leur offre la bienfaisance ne sauraient suffire à leur vanité.

Pénétrez dans l'asile du pauvre, vous ne verrez à ses côtés que des gens plus pauvres encore que lui; vous verrez toujours la misère consolée par la misère. Qu'un homme meure de faim dans la rue, vous ne verrez se rassembler autour de lui que des gens du peuple : je n'ai jamais vu un homme ou une femme descendre de voiture pour secourir un malheureux. Les gens qui vont en voiture ont

bien d'autres choses à faire. Ainsi l'humanité est étouffée par l'égoïsme; l'égoïsme a préparé tous les maux de la révolution, et, pour comble de malheur, il vit encore pour nous empêcher de les réparer.

Je ne répéterai cependant point ici les plaintes bannales qu'on a faites tant de fois contre l'égoïsme, pendant les époques orageuses de la révolution : elles étaient d'autant plus ridicules, qu'elles étaient presque toujours dans la bouche des égoïstes eux-mêmes. Il n'était plus temps de déclamer; tout le mal était fait, et l'égoïsme était devenu une suite nécessaire de la situation violente où nous étions placés. Tous ceux qui n'étaient pas tourmentés par l'ambition ou par le fanatisme du moment, tremblaient pour eux-mêmes; chacun sentait sa propre douleur, et gardait sa pitié pour soi. Il est dans l'homme un principe qui parle plus haut que tous les sentiments, c'est celui de sa conservation. Au milieu du tremblement de terre de Lisbonne, les habitants de cette malheureuse cité, tous occupés d'échapper au désastre, ne s'arrêtaient pas à gémir les uns sur les autres; et nous avons

été long-temps comme dans le tremblement de terre de Lisbonne.

Je sais que la pitié, dans ces temps malheureux, s'est fait entendre encore quelquefois ; mais ce n'était plus cette bienveillance naturelle qui s'étend à tous les hommes ; trop souvent elle prenait sa source dans l'esprit de faction. On ne pleurait pas sur les malheurs de l'humanité, mais sur les malheurs d'un parti. On ne s'attendrissait point sur votre infortune, parce que vous étiez un homme, mais seulement parce que vous aviez défendu une opinion. Au reste, nous n'avons pas le droit de nous montrer fort difficiles sur le sentiment de la pitié, et nous devons l'encourager partout où on le trouve, quels que soient sa cause et son motif. J'ai souvent gémi sur les maux que nous a causés l'esprit de parti ; mais j'avoue que je suis quelquefois tenté de les lui pardonner, quand je songe qu'il est presque le seul mobile qui nous ait encore fait faire quelque bien, en conservant en nous le principe des affections généreuses.

Je sais que l'esprit de parti a beaucoup contribué à dénaturer le cœur humain ; mais telle était

notre situation, qu'il a fallu souvent chercher le bien dans le principe même du mal. Il n'est point d'ailleurs de chef de parti que le malheur n'ait quelquefois désarmé, et qui n'ait essuyé quelques larmes. J'ai vu dans la révolution des hommes capables tout à la fois de vous dénoncer à la tribune, et de vous donner chez eux un asile contre les fureurs de la multitude; les hommes neutres, au contraire, semblables aux cadavres rangés dans les tombeaux, sont restés dans un état immobile; on ne peut pas les accuser des crimes qu'on a commis; mais qu'ont-ils fait pour les prévenir ou les réparer? Ils n'ont eu qu'une vertu négative; ils n'ont poursuivi ni sauvé personne; leur ame ne fut jamais ouverte aux passions furieuses; mais, au milieu de tant d'infortunes, ils n'ont jamais connu la pitié.

Vous ne croirez pas sans doute, Monsieur, que je fais ici l'apologie de l'esprit de parti; ceux qui s'y sont livrés avec fureur et qui se sont souillés des plus noirs forfaits, sont inexcusables à mes yeux comme aux vôtres; j'ai mis mon courage à les combattre; j'ai plus d'une fois été leur victime;

mais il est un grand nombre d'hommes qui se sont laissés entraîner par l'enthousiasme, sans se déshonorer par des crimes; leur exaltation pouvait naître d'un sentiment généreux : dans les temps de calamité publique, l'erreur peut avoir une excuse, mais l'indifférence n'en a point.

LETTRE SECONDE.

Paris, 10 juin 1802.

Lorsque les sociétés se corrompent, et que les sentiments de la nature s'effacent du cœur humain, la religion dispose encore les hommes à la pitié, et je dois dire ici que la religion chrétienne est plus propre qu'aucune autre à maintenir cette bienveillance réciproque. La religion chrétienne nous montre sans cesse un Dieu de miséricorde; la plupart de ses cérémonies donnent à la pitié une sorte de solennité touchante; je ne crains pas d'ajouter qu'elle est favorable à l'humanité, par cette austérité même que la philosophie lui a reprochée. Elle rappelle l'homme à la pitié, en entretenant dans son cœur cet état de mélancolie qui le dispose à aimer ses semblables et à s'attendrir sur leurs maux. Aux yeux de l'homme religieux, le malheur a quelque chose d'auguste et de divin. La vue de l'infortune, de la pauvreté, rappelle à un catholique l'origine du culte de ses ancêtres. Notre religion est

née sous le chaume des pêcheurs; elle s'est propagée au milieu des persécutions; ses autels furent d'abord placés dans des tombeaux. En même temps que sa doctrine nous ordonne d'aider les malheureux, ses annales et la vie de ses instituteurs nous offrent des exemples et des expressions pathétiques pour consoler l'infortune. Placez auprès du lit d'un malade, dans l'humble retraite du pauvre, le plus éloquent des philosophes, il fera, comme Sénèque, des sophismes à perte de vue sur la vanité des richesses, et sur la fragilité des biens de la vie; le pauvre ne sera point consolé; le malade ne sourira point à son consolateur. Mettez à la place de l'éloquent Sénèque, le plus simple des vicaires de paroisse; il portera, d'un seul mot, la consolation dans l'ame de ces malheureux. « Vous êtes pauvres, leur dira-t-il, les premiers apôtres de votre Dieu l'ont été comme vous; vous souffrez: le Dieu que nous adorons a souffert aussi. » Qui consolera cet infortuné qui marche au supplice qu'il n'a peut-être point mérité? Ce n'est pas la philosophie, qui ne lui citera point d'exemples, et qui n'a point d'espérances à lui donner. Cette tâche

sublime est encore réservée au ministre de l'évangile; il ouvrira le ciel et l'avenir à celui que le présent accable, et qui n'a plus d'espoir sur la terre; il lui montrera le Dieu des chrétiens sur la croix, et le triomphe du repentir ou de l'innocence dans une autre vie. Vous avez, Monsieur, développé cette idée dans votre troisième chant; et les vers où vous représentez la religion, encourageant et consolant une famille malheureuse, m'ont toujours rempli de la plus vive émotion.

Quand la religion ne serait pas prouvée par les miracles, par l'excellence de sa doctrine et par le témoignage des siècles, il me suffirait, pour y croire, de lui avoir vu essuyer une seule des larmes qui ont coulé dans les jours malheureux de notre révolution. Par elle, les cachots étaient moins affreux, les chaînes moins pesantes, l'approche de l'échafaud moins horrible; combien de malheureux durent la vie aux secours ordonnés par elle! combien de proscrits, abandonnés de tous ceux qui leur étaient chers, durent un asile à ses inspirations bienfaisantes! Elle entretenait ainsi le feu sacré de la pitié au milieu des horreurs de la ty-

rannie, et c'est à elle peut-être que nous devons, dans les derniers temps, d'avoir conservé quelque chose de la nature humaine.

Je ne veux pas dire cependant que l'esprit religieux ait essuyé toutes les larmes de la révolution; depuis long-temps la religion avait perdu son influence sur l'esprit du peuple. Il arrive pour toutes les sociétés humaines une époque fatale, où la mémoire des ancêtres n'est plus révérée, où les peuples dédaignent les institutions religieuses; cette époque voit bientôt se tarir la source des sentiments et des vertus qui tendent à réunir les hommes. Dès que la corruption a détruit le respect des générations pour celles qui les ont précédées, lorsque l'incrédulité a fermé le livre de la morale divine, ce livre, dont les pages étaient écrites dans les cieux, afin que tout le monde pût y lire; les exemples de la vertu et l'expérience des siècles se trouvent perdus pour l'âge présent; et les peuples, privés du guide de la religion qui leur servait de point de ralliement, s'égarent dans la nuit des théories et des systèmes. Chaque génération reste isolée au milieu des siècles, chaque peuple est

isolé dans l'univers, chaque homme reste seul au milieu de sa nation, chacun se fait des principes conformes à ses passions, à ses goûts, à ses idées; tout rentre dans les limites de l'intérêt personnel; l'anarchie s'introduit dans le monde moral, et menace l'ordre politique; toutes les affections, bornées à une sphère étroite, n'ont plus ce développement qui les élève à l'héroïsme, et la pitié, l'humanité, tous les sentiments dont l'effet se dirige hors de l'être qui les éprouve, se trouvent, par leur nature même, bannis du cœur humain.

Lorsque les hommes sont arrivés à cet état de corruption, qui étouffe en eux la pitié, ils ne manquent pas d'en affecter encore le langage; ils inventent même de nouvelles expressions (1) pour caractériser les sentiments; ils décorent des plus beaux mots les moindres devoirs; rien n'est plus touchant que leur conversation, mais ils n'en deviennent point meilleurs; il faut toujours se défier de ceux qui affectent la bonté, et de ceux qui exagèrent les sentiments; l'affectation de la vertu est le premier

(1) Les mots de *bienfaisance* et de *philantropie* n'ont été employés que dans le siècle dernier.

de tous les vices, et l'exagération est le mensonge de ceux qui ne sentent rien. Il semble que ces hommes si bons, si généreux, et surtout si polis, tremblent d'être vus de trop près et d'être devinés. Ils se cachent sous l'emphase des hyperboles; une politesse étudiée et féconde en belles maximes, laisse entr'eux un espace toujours désert, et le langage des sentiments affectueux dégénère en un froid jargon, auquel on ne saurait attacher aucun sens. On ne voit que des gens qui parlent d'un sentiment qu'ils n'éprouvent point; ils sont toujours *désolés*, *désespérés*, pour la moindre chose qui vous arrive; nouveaux pharisiens, ils écriraient volontiers le mot de *sensibilité* sur les franges de leurs habits; et, par une dérision cruelle, tandis que la douleur reste sans consolation, que l'infortuné demeure sans secours, le mot d'humanité est dans toutes les bouches; on le répète dans toutes les tribunes, il est dans tous les livres; les bourreaux le prononcent du haut des échafauds; et, lorsque des milliers de victimes expirent sur l'autel des furies, tout un peuple chante en chœur des hymnes à la Pitié.

Pour comble de malheur, la société ne manque

jamais alors d'être inondée d'une foule de sophistes qui décomposent le cœur humain, et qui expliquent tout par des chiffres; ils veulent tout analyser; ils veulent rendre compte de tout, et le charme des idées morales s'évanouit sous la sécheresse de leur doctrine. Donnez une rose à ces hommes qui veulent toujours procéder par l'analyse; ils n'admireront ni ses couleurs, ni son parfum : ils voudront vous dire de quoi elle est composée; ils la jetteront au creuset, et ce ne sera plus cette fleur qui charmait les regards et l'odorat. C'est ainsi que les sophistes ont traité le cœur humain. Les larmes ne sont plus pour eux qu'une vapeur légère, qui s'échappe par une combinaison physique, et l'homme qui pleure n'est plus qu'une espèce d'alambic, dont ils calculent froidement tous les résultats. Lorsque cette doctrine s'accrédite, on ne croit plus qu'au témoignage des sens, les sensations prennent la place des sentiments, et toutes les idées ont une pente rapide et funeste vers le matérialisme.

Cet esprit raisonneur et calculateur a contribué beaucoup plus qu'on ne pense aux désastres des sociétés. Toutes les sociétés sont dirigées par deux

mobiles : la puissance de la force et la puissance morale ; la puissance morale se compose des illusions et des sentiments qui entretiennent les liens de la confiance et de l'amour ; elle établit des rapports invisibles entre les citoyens ; en environnant la politique de ses heureux prestiges, elle conduit à l'obéissance par le respect, à la vertu par le sentiment, à la gloire par le charme éblouissant qu'elle attache aux grandes entreprises. Heureux les peuples qui sont gouvernés par la puissance morale ! La chaîne du devoir y est plus facile à porter ; l'état y a moins de rigueurs à exercer et de trésors à répandre ; on y fait tout avec l'opinion. Quoi qu'on en ait dit, la société doit avoir son côté mystérieux, comme la religion, et j'ai toujours pensé qu'il fallait quelquefois *croire* aux lois de la patrie, comme on croit aux préceptes de Dieu.

Je sais, monsieur, qu'on va crier au fanatisme, à l'aveuglement ; on va m'accuser de défendre l'ignorance ; on va dire que je veux perpétuer l'erreur : comme si les sophistes avaient fait briller la lumière et avaient quelquefois découvert la vérité. Ils viennent toujours quand les peuples sont éclairés, et lorsqu'on n'a plus besoin d'eux. *Ils se*

multiplièrent dans la Grèce, après le beau siècle d'Alexandre; ils parurent à Rome après le siècle d'Auguste; la plupart de ces derniers étaient des esclaves grecs; l'histoire nous apprend que les règnes sous lesquels les philosophes qu'on vendait autour du temple de Janus, trouvaient le plus d'acheteurs, n'ont pas été les plus heureux et les plus brillants. Nous avons vu reparaître les sophistes après le siècle de Louis XIV. Toutes les vérités morales avaient été proclamées avant eux, et la lumière qu'ils ont répandue n'a été pour nous que la clarté douteuse qui suit le jour et qui précède les ténèbres.

Je sais que notre âge a fait des découvertes aussi brillantes qu'utiles dans le monde physique; mais j'ose affirmer qu'il fallait s'en tenir là, et ne point surtout porter la manie de l'analyse dans la science des choses morales. Dans le cours ordinaire de la vie, et même sur la scène politique, il est des choses qu'on fait mieux, lorsqu'on ne songe point à la cause qui nous fait agir, et l'homme est souvent porté à la vertu et à l'héroïsme par un mouvement irréfléchi. Si un savant allait raisonner sur

les lois de l'équilibre parmi les hommes accoutumés à porter les plus lourds fardeaux, ils se moqueraient de lui. Il n'est presque point de situation où l'homme vertueux ne puisse se moquer de même de ceux qui s'obstinent à analyser ses devoirs et à disserter sur ses facultés morales. Allez philosopher avec ces soldats qui vont mourir pour la patrie; si malheureusement on vous écoute il ne restera personne sur le champ de bataille. Pour remplir nos devoirs envers la famille et envers la société, nous n'avons besoin que du sentiment; pour être bon père, il suffit à un homme d'aimer ses enfants; pour être bon citoyen, il lui suffit d'aimer sa patrie, et la philosophie raisonneuse n'apprend point à aimer. Si les femmes, monsieur, ont conservé dans la révolution quelque chose de ce courage qui distinguait nos aïeux, si elles ont donné tant d'exemples sublimes d'humanité et de vertu, au milieu de la dépravation générale, c'est évidemment parce qu'elles raisonnent beaucoup moins qu'elles ne sentent; et lorsque vous leur dites, d'une manière si touchante,

Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?

chacune d'elle pourrait vous répondre qu'elle l'a prise dans son cœur, dans ce cœur qui ne sut qu'aimer, et qui resta toujours fermé à la fausse lumière de l'analyse.

Qu'on mette au creuset de l'analyse ces croix, ces cordons, ces rubans qui entretiennent le respect du peuple pour l'autorité, qui servent d'attribut à la gloire, qui paient les services rendus à la patrie; ce ne seront plus que des morceaux de métal et d'étoffe, et la société aura perdu son mobile le plus puissant. C'est ainsi que les philosophes raisonneurs, en discutant, en cherchant à approfondir toutes les institutions, ont mis à découvert les racines de l'arbre social, et qu'ils ont imprudemment porté la coignée dans les conduits secrets où la nature avait placé la sève vivifiante.

On demandait à Louis XIV comment il récompenserait les services du maréchal de Villars. « Je saurai, dit le monarque, lui trouver une ré» compense digne de lui. » En effet, le roi de France permit au maréchal de paraître à son lever une demi-heure avant les autres, et le vainqueur de Demain crut tous ses exploits payés par cette

faveur. On ne pourra s'empêcher d'avouer ici que cette espèce d'enchantement politique, ce mobile des grandes actions, est une merveille de l'ordre social; et, moins nous sommes aujourd'hui accessibles à de pareilles idées, plus nous devons en sentir le prix, et plus nous devons les regretter; car, il n'est personne à qui il ne parût fort commode de ne payer à l'état qu'un tribut d'admiration, et de donner des éloges au lieu de donner son argent. Heureuse la société qui peut acquitter les services rendus, par la magie des illusions, et récompenser les chefs-d'œuvre du génie, les exploits de la valeur, avec quelques distinctions, qui font le bonheur de ceux qui les obtiennent, sans rien ôter au bonheur des autres!

La morale, parmi les hommes, a, comme la politique, ses rubans et sa broderie; ce sont les illusions, et je n'entends par illusion que la manière d'envisager les choses sous leurs formes les plus attachantes. Le grand Pascal a comparé cette vie à une prison; pourquoi ne chercherions-nous pas à embellir la nudité de cette sombre demeure par des tableaux consolants, par des images rian-

tes? Sur cette terre, que l'écriture appelle si justement une vallée de larmes, la félicité n'est pas toujours dans ce qui existe, mais elle est quelquefois dans ce que nous croyons, dans ce que nous imaginons, j'allais presque dire dans ce que nous rêvons. Je me rappelle à ce sujet une des allégories les plus ingénieuses de l'antiquité. L'Amour aima Psyché, et la fit transporter par Zéphyre dans un lieu plein de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connaître; elle voulut le voir; elle approcha la lampe fatale, et l'Amour disparut pour toujours. Il n'est pas inutile d'observer ici que le mot *Psyché* signifie *ame* dans la langue grecque. L'antiquité a peut-être voulu prouver, par cette allégorie, que l'ame voyait s'évanouir ses plus doux sentiments, à mesure qu'elle cherchait à en pénétrer l'objet. On va me reprocher de placer le bonheur dans des idées chimériques; mais il ne faut pas croire que les illusions dont je parle soient une chose purement imaginaire; elles sont le plus souvent une peinture fidèle qui nous montre les objets sous des couleurs plus animées. Ce ciel qui nous éclaire, cette terre que nous hab-

tons, ne brillent-ils pas à nos regards de l'éclat magique des prestiges? Voyez les plaines se parer au printemps des couleurs les plus brillantes; voyez l'arc-en-ciel s'élever en voûte d'émeraude et d'azur du sein d'une atmosphère orageuse : toutes ces merveilles ne sont, aux yeux du physicien, qu'un jeu de la lumière solaire ; mais elles consolent et parent la terre, elles charment tous les êtres vivants. Ainsi, les illusions animent et embellissent le monde moral; elles sont des sentiments réels qui peuvent nous rendre meilleurs ou plus heureux; elles ôtent à la vérité ce qu'elle a de trop austère; elles donnent de nouveaux charmes à la vertu.

En approchant la *lampe fatale* du cœur humain, les philosophes ne nuiront pas seulement à notre bonheur; mais ils ôteront à la vertu son noble enthousiasme, son généreux orgueil ; l'incertitude s'introduira dans tous les esprits, l'indifférence dans tous les cœurs; on arrivera même au point où il n'y aura plus rien d'absolument faux et d'absolument vrai, rien d'essentiellement mauvais et d'essentiellement bon; la plupart des hommes qui seront avides de réputation, se

montreront très indifférents sur les moyens de parvenir à la célébrité; et la louange, cette monnaie dont un peuple vertueux paie les bonnes actions, sera prodiguée au vice encore plus qu'à la vertu; l'éducation prendra une direction nouvelle, et se portera vers un scepticisme arrogant, qui apprendra aux hommes à ne rien admirer; la vieillesse n'inspirera plus de respect, l'autorité paternelle sera méconnue; les jeunes gens, qui voudront être de profonds penseurs, se vanteront d'être désabusés sur l'amour, sur l'amitié (1); la vie humaine n'aura plus son printemps; ce sexe, qui adoucit les mœurs, perdra son empire; la beauté sera séduite sans être aimée, et les hommes regretteront jusqu'à la volupté.

Au milieu de ce désordre, l'argent sera la seule chose réelle; on le préférera à l'honneur, qui ne sera plus qu'une chimère; on ne croira plus qu'au bonheur qu'on peut voir et qu'on peut toucher;

(1) On se rappelle ce mot de Fontenelle, à l'âge de quatre-vingts ans : *Je suis effrayé de l'horrible certitude que je trouve à présent partout.* On pourrait aujourd'hui dire la même chose à vingt ans.

ce qui amusera et flattera les sens, sera préféré à ce qui sera beau et honnête. Il est mille choses dont on rougira plus que de l'immoralité et de la bassesse; on altérera jusqu'au langage de la morale; les expressions qui caractérisent les bonnes ou les mauvaises mœurs, auront perdu leur signification (1), et le moraliste qui voudra louer la vertu et censurer le vice sera embarrassé de trouver des mots qui puissent en rappeler l'idée; le succès qui couronnera le crime en effacera l'horreur; la foi du serment ne sera plus comptée pour rien; la probité ne sera plus qu'une erreur: une mauvaise action qui aura tourné au désavantage de celui qui l'a commise, ne sera regardée que comme une faute, et ne prouvera plus autre chose qu'un défaut d'habileté. On verra des hommes se repentir d'avoir rendu quelque chose d'un dépôt, et le remords ne sera plus que le regret d'avoir manqué une bonne occasion (2). Alors tous

(1) Depuis dix ans, les mots de *scélérat*, de *brigand*, d'*honnête homme*, n'ont plus aucun sens.

(2) J'ai souvent entendu dire : *Si je n'avais pas été*

les rapports de la famille et de la cité se trouveront interrompus; il n'y aura plus d'opinion publique, on ne consultera plus que l'esprit des factions; les hommes qui ne seront plus enchaînés par la puissance morale tomberont entre les mains de la force; tous les liens de la confiance seront détruits, et la société sera gouvernée par la terreur.

Il serait difficile de n'être pas effrayé de ce tableau et de ne pas apercevoir la cause de tant de maux; on ne me répondra point, mais on m'accusera de défendre les préjugés; oui, sans doute, je les défends, je dirai même qu'un peuple est souvent plus malheureux d'avoir perdu ses préjugés que d'avoir perdu ses lois. L'expérience nous a prouvé qu'on peut faire mille lois en un jour; mais les préjugés ne peuvent être que l'ouvrage de l'habitude et du temps. On ne décrète point les préjugés, on n'improvise point les institutions mo-

---

un sot en telle occasion, je serais bien plus riche que je ne le suis, mais je ne serai plus dupe de ma bonne foi. La pauvreté n'est point consolée par la conscience de sa vertu.

rales. On me dira que les préjugés sont des erreurs; mais, en morale et en politique, ce qui est utile et bon est toujours vrai; les préjugés, d'ailleurs, ne sont pas toujours des erreurs, ils sont la plupart du temps des principes généralement convenus; ils sont comme les vérités révélées de l'ordre politique et de l'ordre moral; et, quand ils n'auraient d'autre avantage que d'épargner une discussion sur des choses qu'on ne peut définir, on pourrait les regarder comme très utiles à la tranquillité et au bonheur des sociétés. Les préjugés nationaux sont presque toujours en harmonie avec les mœurs, et sont par-là l'expression des volontés domestiques d'une nation. Or, il est impossible qu'une nation veuille long-temps une chose qui lui serait funeste. Je sais qu'il est des préjugés parmi le peuple, qui nuisent aux progrès des lumières et de l'industrie; mais la plupart ne sont pas universellement accrédités, et l'inconvénient qui résulte de quelques préjugés ne peut égaler celui qu'il y aurait à n'en point avoir du tout. Je pourrais pousser ce développement beaucoup plus loin, mais je dois revenir à mon sujet, et parler seulement des

préjugés qui sont propres à entretenir parmi les hommes l'amour de l'humanité. Dans l'antiquité, les préjugés avaient partout établi des asiles où le malheur était sacré; les autels de la Pitié, à Athènes, étaient défendus et protégés par leur utile influence. De nos jours, il existe encore un préjugé en Turquie, qui fait croire au peuple qu'une maison où l'on a reçu un fou est une maison bénie du ciel. Il n'est point de voyageur qui n'ait rencontré dans le Valais ces malheureuses créatures humaines qu'on appelle *cretins*, et qui sont privées de la plupart des facultés qui distinguent l'homme des animaux; ils auraient peut-être été abandonnés par leurs semblables, mais les préjugés sont venus à leurs secours; la famille dans laquelle naît un cretin est comblée de bénédictions, et ce malheureux, si maltraité par la nature, est sur la terre qui l'a vu naître, comme un personnage miraculeux, qui a été envoyé pour annoncer la bonté du ciel. Qui osera dire aux Turcs, qui osera dire aux Valaisins qu'ils se trompent? C'est la philosophie qui soutiendra que la vérité n'est jamais dangereuse. Philosophes, gardez vos vérités sublimes,

et laissez-nous les erreurs qui nous consolent ; vos lumières sont admirables, mais elles coûtent trop à l'humanité, puisqu'elle est obligée de les payer du prix de la vertu et du bonheur des peuples.

A Dieu ne plaise cependant, Monsieur, que je veuille ici proscrire la philosophie, comme elle a proscrit elle-même ses adversaires. Il est des philosophes dont j'honore les vertus ; la philosophie peut être bonne en elle-même, mais malheureusement ses fausses maximes ont plus d'attrait pour le commun des hommes, que les vérités qu'elle enseigne. Le vulgaire, toujours entraîné par le charme de la nouveauté et par l'empire qu'ont naturellement sur son esprit les choses bizarres et originales, laisse là les préceptes utiles, et accueille avec enthousiasme les paradoxes, semblable à ces peuples sauvages, qui n'envient point aux voyageurs leurs trésors, et qui portent un œil avide sur quelques morceaux de verroterie et sur quelques pièces d'un faux métal. Quand la philosophie voudra renoncer à la manie d'entasser des systèmes, et à la manie plus dangereuse encore de raisonner sur tout, elle sera ce qu'elle était dans les premiers

âges, elle redeviendra l'amour de la sagesse, elle fera la gloire et la consolation des hommes. La philosophie moderne peut avoir des vues utiles, mais la manie des systèmes gâte tout le bien qu'elle peut faire; ses raisonnements ne font que détruire les premières inspirations, qui, dans nos actions comme dans les arts, sont la source de tout ce qu'il y a de véritablement beau. On me dira qu'il est nécessaire de discuter, de raisonner, pour s'éclairer et prendre le parti le plus sage : oui, sans doute; mais, quand le parti est pris, quand les institutions sont en harmonie avec les mœurs, et qu'elles sont consacrées par le temps, il est inutile de raisonner : il est des choses, d'ailleurs, que le raisonnement ne saurait éclaircir. Il y a près d'un siècle qu'on raisonne sur la liberté, sur l'égalité et sur les principes élémentaires de la morale et de la politique; qu'est-il arrivé? les choses qui étaient inintelligibles ne sont pas devenues plus claires, et ce qui était clair est devenu inintelligible. Les philosophes disent qu'il faut partout faire briller la lumière; je ne sais comment ils font, mais l'obscurité s'empare bientôt d'une discussion, lorsqu'ils

s'en mêlent. Au reste, qu'ils raisonnent tant qu'ils voudront sur les sciences humaines, mais je leur demande grâce pour le sentiment et pour la vertu. La conscience de l'homme vertueux fait des raisonnements bien plus sûrs que la philosophie, et l'héroïsme a son sublime instinct qui ne le trompe pas. La nature a mis dans l'ame et dans le caractère de celui qu'elle destine aux grandes actions une sorte de verve semblable à celle qui crée les chefs-d'œuvre; les actions d'un héros sont comme un beau poëme, qui se compose par inspiration; cette inspiration ne se raisonne pas plus que le génie, elle ne s'apprend pas plus que le goût dans les arts. La grandeur morale ne se mesure point au compas, et l'arbre de la science du bien et du mal ne se jette pas au fourneau, comme les plantes sur lesquelles s'exerce la chimie : il ne s'agit pas d'expliquer l'homme, mais de le rendre meilleur. Que les philosophes ne s'occupent donc plus de nous dire en quoi consiste la morale, nous le savons aussi bien qu'eux, mais qu'ils remplissent les cœurs de son feu sacré; qu'ils ne se bornent plus à tracer des lignes de géométrie, pour nous enseigner le

sentiment de la vertu, qui ne s'enseigne point, mais qu'ils nous montrent des tableaux sublimes et touchants, où nous puissions la voir et l'admirer.

Les premiers moralistes, ceux dont la morale s'est le mieux conservée parmi les hommes, sont les poètes. Horace nous dit qu'il trouve plus de sagesse dans Homère que dans Crantor. Dans les vers d'Homère, la sagesse est revêtue du charme qui la fait aimer; dans le philosophe, elle ne se montre qu'au milieu de la sécheresse des raisonnements. Parmi les philosophes, il faut pourtant distinguer Platon, qui fait aussi aimer la vertu, parce que ses images sont toujours sublimes et touchantes; il est poète comme Homère: aussi, tandis qu'il ne nous est resté qu'une idée vague des systèmes des sophistes, tous les amis de la morale lisent toujours avec délices les ouvrages du disciple de Socrate qui est encore pour tous les peuples le *divin Platon*.

Quoi qu'on en dise, l'homme a besoin d'être, pour ainsi dire, transporté hors de lui-même, pour devenir meilleur. Pourquoi les religions le portent-

elles à la vertu? Je ne crois pas que ce soit seulement par la pureté de leur doctrine; mais je crois aussi qu'il y a dans l'esprit religieux quelque chose de poétique, qui élève l'ame; et les idées morales se gravent plus profondément dans les cœurs, quand elles y arrivent par les routes toujours fleuries de l'imagination. On sait que les Orientaux tiennent plus à leurs mœurs que les peuples d'Occident. Ce ne serait peut-être pas s'éloigner beaucoup de la vérité, que de dire que les premiers ont conservé la morale et les lois de leurs ancêtres, parce qu'ils ont l'esprit moins raisonneur, et qu'ils parlent un langage toujours figuré, qui ne saurait se prêter à la méthode de l'analyse. Entendons parler un bramine, du sentiment de la Pitié: « Vois » cette plante chargée de rosée, s'écrie-t-il, dans » une espèce d'enthousiasme; les gouttes qui en » tombent, donnent la vie à tout ce qui l'entoure; » elles sont moins douces que les larmes de la com» passion. » Je ne puis m'empêcher de croire qu'un sentiment revêtu de ces douces images, ne nous charme davantage et ne réveille plus d'idées dans notre esprit. Vous, Monsieur, qui avez chanté l'Imagina-

tion, vous connaissez mieux qu'un autre son empire sur le cœur humain; elle préside souvent à nos sentiments; elle prête un charme à tous nos plaisirs, elle embellit la nature elle-même, pourquoi n'embellirait-elle pas la vertu? pourquoi ne prêterait elle pas ses touchantes illusions à la morale? Elle vous inspirait quand vous avez chanté les mœurs des champs, les vertus domestiques, et vous nous avez fait aimer tout ce que vous avez chanté. Vous ferez sans doute aimer aussi la Pitié, et c'est surtout en relisant vos ouvrages, que nous redirons avec Horace, qu'il y a plus de sagesse dans Homère que dans Chrysippe et Crantor.

LETTRE TROISIÈME.

Paris, 15 octobre 1802.

Les sophistes n'ont pas plus pardonné à la pitié qu'aux autres sentiments. Ils ont cherché à défigurer cette première vertu sociale, en en faisant le résultat d'une réflexion sur nous-mêmes, et en attribuant son principe à l'intérêt personnel. Ils n'ont pas vu que le sentiment de la pitié est un sentiment indépendant de celui qui l'éprouve, comme de celui qui en est l'objet, et que nous ne sommes pas plus les maîtres d'y résister, à l'aspect du malheur, que nous ne sommes les maîtres de ne pas éprouver un sentiment d'admiration à la vue d'une scène sublime. Ils n'ont pas voulu voir qu'il nous arrive de verser des larmes sur une situation dans laquelle nous savons fort bien que nous ne nous trouverons jamais; que le sentiment de la pitié, quoi qu'en ait dit le bon Lafontaine, existe dans les enfants qui n'ont jamais réfléchi sur les rapports d'une situation à une autre; qu'il existe dans

ceux qui sont le moins susceptibles de songer à leur intérêt personnel, et dans les hommes qui n'ont plus rien à espérer ou à craindre pour eux-mêmes; que le sentiment de la pitié est subit et imprévu; qu'il entre dans le cœur humain comme la surprise, et qu'il est impossible de le comprimer ou de le modifier. Dans l'âge où nous sommes le plus entraînés par les affections naturelles, on remarque que la Pitié a plus d'empire sur notre ame; mais, à mesure que nos divers sentiments se combinent les uns avec les autres, que notre réflexion embrasse un plus grand nombre d'objets, que nous réfléchissons plus sur notre intérêt personnel, alors nous devenons moins accessibles à la pitié.

Ce qui prouve encore que la Pitié n'est point le fruit de la réflexion, et qu'elle est un sentiment purement naturel, c'est la simplicité du langage qu'on lui a prêté chez toutes les nations. Dans toutes les langues on trouve des expressions consacrées à la Pitié; ces expressions ne sont jamais que des exclamations, de simples monosyllables, qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, mais qui

n'en sont pas moins entendues de tous les hommes. Pour intéresser dans les tableaux de la Pitié, la première règle, la seule règle chez toutes les nations et dans toutes les circonstances, c'est d'être simple et naturel. Voyez dans Homère le vieux Priam prosterné aux pieds d'Achille, et lui redemandant le corps de son fils. Ce tableau est touchant et pathétique, parce qu'il est présenté avec une grande simplicité. Surchargez ce tableau d'ornements; ajoutez-y des nuances plus riches, des couleurs plus brillantes, et l'effet sera tout-à-fait manqué. La Pitié semble se défier de tout ce qui a l'air de l'appareil et de la prétention. Dans les siècles où le goût est corrompu, on peut faire applaudir une maxime fausse, une image ampoulée; on peut subjuguer l'esprit, émouvoir les sens, tromper l'imagination, mais on ne trompe point la Pitié.

La mode, qui a tant d'empire sur nos goûts et même sur nos sentiments, ne peut jamais rien sur le sentiment de la Pitié. Le genre pathétique et sentimental dans les arts est indépendant des circonstances, des lieux et des usages. Les tableaux qui

ont arraché des larmes, il y a deux ou trois mille ans, en arracheront de même aujourd'hui. Euripide et Sophocle n'ont rien perdu de leur force et de leur énergie ; tous les sujets tragiques de l'antiquité, qui ont été transportés sur notre scène, sont toujours propres à exciter une grande émotion, tandis que les sujets pris dans les comédies et dans les mœurs des anciens, ont presque toujours paru froids et dépourvus de l'intérêt qu'ils eurent chez d'autres peuples et dans d'autres siècles.

Ce que je viens de dire me donne l'occasion de remarquer que le genre de la plaisanterie est relatif, il se rapporte aux mœurs, aux usages particuliers, aux idées reçues d'une nation ; la plupart des idées plaisantes d'Aristophane, de Plaute et de Térence, sont perdues pour nous ; on ne plaisante plus aujourd'hui comme on plaisantait au siècle de Voiture ; il n'est pas jusqu'à l'aimable gaîté d'Addisson, qui n'ait pris un air de vétusté, qui la rend moins intéressante pour le vulgaire des lecteurs. Mais le genre pathétique ne change point ; il traverse les siècles sans s'altérer, et sans rien perdre de son éclat. On pourrait comparer la Pitié comme

mobile du beau dans les arts, à ce dieu que les anciens représentaient comme un enfant, et que le temps n'a point fait vieillir.

La Pitié est en nous, si j'ose parler ainsi, un sentiment primitif. La compassion, dit le livre de Job, était avec moi dans le sein de ma mère; elle ne saurait donc être considérée comme le produit de la réflexion : on est d'autant plus fondé à le croire, qu'on a dû remarquer qu'elle précède presque toujours les autres mouvements de l'ame, et qu'elle donne souvent naissance à d'autres sentiments. La crainte, la frayeur, la colère, la jalousie, résultent quelquefois du sentiment de la compassion. La terreur, dont les critiques ont fait un mobile de la tragédie, a sa source dans la Pitié. Pourquoi sommes-nous alarmés lorsque Mérope lève le poignard sur son fils? Ce n'est pas pour nous, mais pour Égyste dont la vie nous est chère, et pour une mère trompée, qui prend son propre fils pour l'assassin de son fils. Toutes les poétiques ont divisé les passions tragiques en compassion et en terreur; on aurait peut-être pu les réduire à une seule, le sentiment de la Pitié. En

effet, nous ne tremblerons point sur le sort d'un homme ou d'une famille malheureuse, si leur situation ne nous touche point, et si la compassion n'a pas disposé notre ame à partager les malheurs dont ils sont menacés.

Revenons donc aux moralistes, qui ont pensé que ce sentiment n'était que l'effet d'un retour sur soi-même, et que la compassion n'était pas une impression directe. Il est bien vrai que pour compâtir, il faut avoir soi-même l'idée de la douleur, parce qu'il est impossible de partager ce qu'on ne connaît point. Mais cette triste expérience ne manque à personne, et quoiqu'elle soit nécessaire à la naissance du sentiment de la Pitié, il n'en est pas moins excité par la douleur d'autrui. Smith, dans sa théorie des sentiments moraux, soutient une opinion contraire. La plupart de ses exemples sont pris dans les sensations physiques; et cette manière de raisonner ne fait que prouver davantage ce que je crois avoir déjà dit, que l'esprit d'analyse appliqué aux choses morales nous conduit insensiblement au matérialisme. Smith dit, entr'autres choses, que les personnes dont la constitution

est faible et les nerfs délicats, lorsqu'elles voient dans les rues les maux que certains mendiants exposent aux regards, se plaignent d'éprouver une sensation douloureuse dans la partie de leur corps, correspondante à celle qui est affectée dans ces infortunés. Il résulterait de cette citation, que l'homme n'est sensible qu'à l'espèce de douleur qu'il craint d'éprouver, ce qui est très douteux, et que les personnes d'une constitution forte, qui ont moins de maux à redouter, sont moins sensibles aux maux des autres : ce qui est absolument faux. Dans l'exemple cité par Smith, le sentiment qu'on éprouve ne tient pas à la compassion, mais seulement à la crainte; celui qui souffre à l'aspect d'une plaie, et qui est physiquement affecté de la douleur qu'il voit éprouver aux autres, se trouve dans la même situation que ceux qui lisent un livre de médecine, et qui craignent d'avoir toutes les maladies dont on décrit les symptômes; il est évident que la Pitié n'est pour rien dans leur sensation.

J'avoue qu'on peut citer des exemples plus concluants. La Pitié paraît quelquefois un mouvement

de réflexion sur nous-mêmes, mais alors elle se mêle à un autre sentiment qui domine dans notre ame, et dont on ne démêle que confusément les impressions. Une mère tendre s'intéressera plutôt au sort d'Égyste, qu'une autre femme qui ne sera point mère ou qui n'aimera point ses enfants; le vif sentiment qu'elle éprouve est en grande partie le produit d'un retour sur elle-même; Égyste lui rappelle le souvenir de son propre fils; toutes les alarmes d'une ame tendre et inquiète se réveillent en elle à l'aspect du fils de Mérope, dont les jours sont menacés; mais il est aisé de voir que la tendresse maternelle l'emporte ici sur le sentiment de la Pitié. Je vais citer encore d'autres exemples. On a remarqué que les femmes s'intéressaient toujours aux malheurs causés par l'amour; leurs larmes ne sont pas tout-à-fait étrangères, en cette occasion, à l'idée qu'on souffre pour une cause qui est la leur. Dans ce cas, la Pitié est un sentiment qui tient en quelque sorte à la reconnaissance; c'est ce sentiment de bienveillance que nous éprouvons envers ceux qui ont fait quelque chose qui nous est agréable. Les jeunes filles qui lisent des

romans, ne manquent jamais de se mettre à la place d'une héroïne malheureuse; en pleurant sur l'infortune d'un être imaginaire, elles ne font, je l'avoue, que pleurer sur elles-mêmes. Cet exemple est plutôt une exception qu'une autorité. La Pitié est ici un sentiment où l'on semble s'être préparé, pour lequel l'esprit s'est en quelque sorte arrangé, dans l'unique vue d'augmenter ses jouissances. La jeune fille ne s'est pas mise à la place de l'héroïne, parce qu'elle est malheureuse, mais parce qu'elle est belle, parce qu'elle est dans une situation attrayante, parce qu'elle aime ou qu'elle est aimée. Une fois qu'elle s'est identifiée avec les personnages, quand les malheurs arrivent il faut bien qu'elle les éprouve elle-même. Ici l'amour-propre ne fait que tomber dans un piège qu'il s'est tendu lui-même, et la Pitié n'est point le premier mobile de l'attendrissement. Au reste, on ne peut pas raisonner d'après les romans. Je me défie de la pitié qu'on éprouve sur un sopha, un livre à la main. Il est une Pitié, fille de l'Imagination, qui n'est point la même que la Pitié de la nature. La révolution nous a laissé plus d'une preuve de cette

vérité; combien d'hommes, dans les époques les plus désastreuses, ont vu de sang-froid périr des milliers de victimes, et sont partis de la place des exécutions pour aller pleurer au théâtre.

Saint Augustin fait à ce sujet une observation judicieuse et profonde : « Le plaisir, dit-il, que la Pitié nous fait éprouver au spectacle, consiste dans les larmes que nous répandons. Mais lorsqu'il s'agit d'un malheur réel, il n'y a pour nous de plaisir que lorsque nous l'avons soulagé. » En effet, nous pleurons au théâtre sur les malheurs d'OEdipe, et quoique nous ne songions point à le secourir, nos pleurs sont pour nous une jouissance; qu'on nous présente un homme aussi malheureux qu'OEdipe, qu'il se montre à nous dans une situation ordinaire, nous pleurerons aussi, mais nos larmes ne seront point douces comme les premières; nous ne serons satisfaits que lorsque nous aurons pu soulager les maux sur lesquels nous pleurons : dans le premier cas, c'est une pitié stérile, dans le second, c'est un sentiment qui agit. Les larmes que nous fait verser un roman ou une tragédie sont comme ces vapeurs légères qui s'é-

vaporent dans les airs sans laisser aucune trace de leur passage ; mais les pleurs qui accompagnent la pitié agissante sont, pour nous servir d'une image orientale, comme la rosée qui descend du ciel, et qui donne la vie à tout ce qui l'entoure; ainsi donc la véritable Pitié est celle qu'on ressent à l'aspect d'un malheureux dont la vue nous frappe, au récit d'un malheur réel dont l'idée nous touche, et qui fait naître en nous le besoin de le soulager. On ne se met point alors à la place de l'infortuné ; il en coûterait trop à ce même amour-propre dont on veut faire le mobile de la Pitié; l'ame n'est frappée que de l'idée d'un malheur étranger.

Si notre Pitié était produite par un mouvement de réflexion sur nous-mêmes, il est évident que nous ne nous intéresserions qu'aux êtres qui se rapprochent le plus de nous, et aux situations qui ont plus de rapport avec celle où nous nous trouvons. Il nous arrive cependant le contraire ; les hommes les plus corrompus sont touchés du sort de la vertu aux prises avec l'infortune ; les cœurs les plus indifférents à l'amour se laissent amollir à la vue de la beauté malheureuse ; l'infortune des

hommes élevés en rang nous touche davantage que celle des hommes nés dans la classe vulgaire : dans ces exemples, la situation sur laquelle nous pleurons n'a point de rapports avec la nôtre.

Non seulement nous nous attendrissons sur le sort de ceux qui sont placés loin de nous et au-dessous de nous dans l'ordre moral et politique, mais nous pleurons sur les êtres qui sont au dessous de nous dans l'échelle de la nature; nous sommes touchés du sort des animaux. Quelquefois en me promenant dans les vallons des Alpes, j'ai vu une tourterelle emportée entre les serres d'un vautour; les cris d'un faible oiseau aux prises avec le féroce tyran des airs, excitaient en moi les plus vives émotions de la pitié, et j'éprouvais presque le même sentiment que si j'avais vu une jeune épouse arrachée à sa famille par un ravisseur barbare. On connaît le goût de plusieurs peuples de l'Europe pour les combats des animaux; ce genre de spectacle n'a pas seulement de l'attrait pour eux parce qu'ils y voient le triomphe de la force; mais la vue de la faiblesse qui succombe y remplit les cœurs d'une émotion attachante. et le charme de la pitié

conduit le peuple à l'arène des animaux, comme il nous conduit à la tragédie.

Il me semble, Monsieur, que je devrais conclure de tous ces raisonnements, que les sophistes ne connaissent pas le cœur humain; et, lorsqu'ils attribuent la pitié à l'intérêt personnel, on devrait peut-être se contenter de les comparer à cet étranger, qui, voyant pleurer Edelmone dans Othello, attribuait ses larmes à ce qu'elle avait perdu son mouchoir. Puisque nous en sommes aux comparaisons, ne pourrait-on pas ajouter que ceux qui veulent à toute force décomposer et expliquer ainsi la nature humaine, sont comme ces commentateurs qui se plaisent à donner un sens détourné aux auteurs anciens, et qui voient sans cesse dans Homère ou dans Virgile des choses auxquelles Virgile et Homère n'ont jamais songé; ils connaissent toutes les intentions du génie, ils voient à merveille tout ce qu'il y a de caché dans le plan d'un poëme; ils ont découvert l'esprit allégorique de chaque page, de chaque ligne; il est très probable cependant que si l'auteur eût travaillé d'après leurs idées, il n'aurait fait qu'un mauvais ouvrage; les

sophistes ont raisonné de même sur le cœur humain, et j'aime à croire que la providence n'a rien fait d'après eux. La Pitié, disent-ils, n'est qu'une combinaison cachée de l'intérêt personnel; mais dans quel temps s'aima-t-on davantage qu'aujourd'hui? Dans quel temps sacrifia-t-on davantage à l'idole du *moi* humain? On pourrait croire, d'après leur doctrine, que jamais la Pitié ne fit des impressions plus profondes. L'expérience cependant nous prouve qu'elle n'eut jamais moins d'empire sur les cœurs. J'ai jeté les yeux autour de moi, dit un écrivain (1) célèbre, et j'ai vu quelques vertus générales, résultat de l'esprit qui combine, plus que du cœur qui s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la Pitié, la Pitié toujours inquiète, toujours active, la Pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, et qui ne s'appaise que lorsqu'elle est appaisée.

(1) M. Bergasse.

Au reste, la doctrine des sophistes n'est point nouvelle. Hobbes avait déjà soutenu que la Pitié était un sentiment émané de l'amour-propre; la plupart des systèmes que le philosophisme a reproduits dans notre siècle, avaient été professés dans des temps plus reculés, et c'est, à mon avis, une preuve que ces systèmes ne sont point vrais. Quand une fois une vérité essentielle a été reconnue, elle ne se perd point d'un siècle à un autre; les hommes tiennent à ce qu'ils ont reconnu vrai. On a dit avec raison que le temps est le pere de la vérité; il respecte les découvertes utiles, les maximes sages, mais il entraîne dans son cours les frivolités et les erreurs. Les sophistes profitent du moment où elles sont oubliées, pour les reproduire comme des formes nouvelles. On pourrait compter en politique comme en morale, quatre ou cinq paradoxes qui font sans cesse le tour du globe, qui promènent tour à tour dans toutes les contrées leurs poisons corrupteurs, et qui reparaissent à de certains intervalles, comme les comètes et les météores orageux.

J'ai quelquefois réfléchi sur l'accueil prompt et

facile que les pauvres humains font à l'erreur, toutes les fois qu'elle se présente à eux pour la première fois, et je n'en ai pas été trop étonné : lorsqu'on présente à notre esprit une idée ou un sentiment vrai, notre esprit n'en est pas toujours frappé; nous portons tous avec nous le germe des vérités intellectuelles et morales, et ce qui est vrai nous paraît souvent commun, parce que nous le connaissons déjà : il n'en est pas de même de l'erreur; comme elle est née hors de notre monde moral, comme elle n'a point de rapports directs avec ce qui est en nous, elle nous séduit par sa nouveauté, elle nous entraîne par la surprise qu'elle nous cause : la vérité est pour nous comme la physionomie de nos amis que nous voyons tous les jours, et qui ne nous fait qu'une légère impression : l'erreur, au contraire, est une belle étrangère, qui attire nos regards, et qui intéresse d'abord notre curiosité : mais on quitte bientôt la belle étrangère, et l'on revient à ses amis; tel est le sort de l'erreur et de la vérité.

Je m'aperçois, Monsieur, que je disserte trop onguement; vous m'accuserez d'avoir raisonné à

mon tour sur le sentiment et d'avoir disserté sur les idées morales; j'ai dû, pour défendre la Pitié, me servir des armes dont nos adversaires se servent pour l'attaquer. J'aurais pu me contenter peut-être de demander aux sophistes s'ils ont quelquefois éprouvé le sentiment de la Pitié; s'ils ne l'ont point éprouvé, je les plains; mais s'ils ont été quelquefois sensibles aux malheurs de leurs semblables, qu'ils me répondent si le plaisir qu'ils ont ressenti en les soulageant, ressemble aux misérables jouissances de l'amour-propre. Non, je ne croirai pas qu'un sentiment aussi pur ait une méprisable origine; et si leurs froids calculs parvenaient à le démontrer, je leur dirai encore: Laissez-moi mon erreur, elle vaut mieux que la vérité que vous avez trouvée; il me suffit de savoir que le plaisir que fait éprouver la Pitié élève l'homme au dessus de lui-même; et je crois trop à la justice de la Providence, pour croire qu'un sentiment qui n'a point un noble motif, soit récompensé par elle d'un plaisir presque divin.

Je me hâte de finir cette discussion; et, pour prouver que la Pitié est, comme vous l'avez dit en

beaux vers, la première des vertus sociales, je me bornerai à dire qu'elle est précisément la vertu opposée à l'égoïsme. La Pitié tend à rapprocher les hommes ; l'égoïsme tend à les isoler : la Pitié rétablit à la fois les liens de la famille et de la patrie; l'égoïsme ne respecte pas les nœuds les plus sacrés. La Pitié est souvent le commencement de l'amitié, de l'amour et des sentiments affectueux; elle élève l'ame quelquefois jusqu'à l'héroïsme. L'égoïsme étouffe toutes les affections généreuses; il dessèche le cœur, il dégrade l'homme, et détruit en lui le mobile du bien public. L'égoïsme introduit le désordre dans la société, il brise la chaîne sociale, il interrompt les rapports établis entre les citoyens. La Pitié rétablit tout; elle tient par sa nature au sentiment de l'ordre et de la justice; elle tend par son essence, à entretenir l'équilibre, et ce n'est pas sans raison, Monsieur, que vous l'appelez une seconde Providence. L'égoïsme fait principalement des progrès à l'époque marquée pour la décadence des empires; la Pitié, au contraire, n'obtient des autels que dans l'âge d'or des sociétés. Puisse, Monsieur, votre voix être entendue, et nous rap-

peler à cet âge d'or, que les temps qui viennent de s'écouler n'ont rendu que trop fabuleux!

Le poëme de *la Pitié*, nous dira-t-on, rappelle quelques époques de la révolution, auxquelles il est dangereux de revenir, même par les souvenirs. Mais qui a pu oublier les malheurs de la révolution? Il serait fâcheux, sans doute, que les passions haineuses en gardassent la mémoire; mais quel inconvénient y a-t-il à ce que la Pitié s'en souvienne? Je suis bien loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent qu'il faut tout oublier; l'expérience se compose de souvenirs, et la mémoire est ici un garant de la sagesse. J'ai entendu dire quelquefois que c'était vouloir recommencer la révolution, que de rappeler les souvenirs des malheurs qu'elle a causés. Ce raisonnement paraît un pur sophisme, et je suis persuadé, au contraire, qu'il faut sans cesse se rappeler la révolution, pour que la révolution ne recommence pas. Je n'ai pas besoin de dire qu'après les troubles politiques, il est bien plus facile de gouverner un peuple *qui se souvient*, qu'un peuple *qui a oublié* : on pourrait ajouter que les lieux-communs qu'on débite à ce

sujet, et qui paraissent se rattacher à des vues personnelles, ont souvent pour but de diminuer la reconnaissance des peuples pour ceux qui ont terminé une révolution.

Vous avez pris les sujets de quelques uns de vos tableaux dans les rangs élevés et dans un ordre de choses qui n'existe plus parmi nous. Les hommes sages de tous les partis se garderont bien de vous en faire un reproche, et les gens de l'art vous sauront gré d'avoir pris un sujet qui donne un charme plus touchant à votre composition. Rien n'ajoute plus au pathétique d'une situation malheureuse, que l'idée d'une prospérité passée.

Il est tant d'hommes qui sont si près du malheur, que leur infortune n'a pas droit de nous étonner; mais les destinées d'un grand nombre d'hommes sont nécessairement liées à celles d'un homme placé dans un haut rang; sa chute renferme l'idée d'un grand nombre d'infortunes; c'est ce que Shakespear exprime d'une manière sublime. *Lorsque le chef d'une nation soupire, ses soupirs retentissent jusqu'aux extrémités de son royaume.* Pourquoi donne-t-on plus de larmes au malheur d'un

père de famille? C'est qu'on songe à ses enfants et à tous ceux qui doivent partager son infortune ; par la même raison la chute d'un monarque doit donner à la Pitié des émotions plus vives, lorsqu'on songe aux maux qu'elle entraîne pour tout un peuple.

La poésie, en célébrant un prince ou un héros malheureux, est presque toujours sûre d'intéresser en réveillant un grand nombre de sentiments divers. Les poètes peuvent ainsi rassembler une foule de traits épars, sous un seul point de vue, et embrasser toutes les parties de leur sujet, sans renoncer à l'unité, qui n'est point, comme on l'a dit, une règle de convention, mais une loi dictée par la nature elle-même, pour tous les ouvrages où l'on se propose d'exciter un grand intérêt.

Outre l'attendrissement que nous cause la chute des grandeurs, elle nous fait éprouver le plaisir douloureux que l'esprit ressent toujours à l'aspect d'une ruine. On sait combien les images de la destruction ont d'attrait pour les hommes en général; mais le sentiment qu'elles font naître, purement mélancolique, ne peut troubler le repos de per-

sonne. Le charme qu'on éprouve en contemplant une ruine, paraît naître en nous principalement de l'idée de notre sécurité actuelle; pour me servir de la pensée de Lucrèce, on jouit à la vue d'un malheur qu'on ne craint point d'éprouver. La Pitié qui se mêle à ce sentiment, est elle-même un sentiment doux et modéré, qui exclut les passions violentes. Ses images peuvent toucher, mais non point exaspérer les cœurs. Les perturbateurs ne pleurent point, et le génie de la discorde ne s'est jamais attendri. Rien n'est plus propre au contraire à nous rassurer sur la cessation des troubles, que de voir qu'on prend enfin quelque intérêt aux images de la Pitié. On ne pleure point sur le champ de bataille. Ce n'est que dans le calme qui succède au tumulte des armes, qu'on peut trouver des pleurs. Les anciens étaient pénétrés de cette idée; aussi représentaient-ils la déesse de la Pitié avec une guirlande d'olivier.

Aujourd'hui, les partis ont mis bas les armes; les souvenirs sont moins amers et moins déchirants; nous sommes arrivés à ce terme des grandes douleurs, où l'on est enfin soulagé lorsqu'on

a pu pleurer. L'humanité, Monsieur, vous devra la consolation d'avoir retrouvé des larmes; l'autel de la Pitié a été renversé parmi nous, mais votre poëme nous en tiendra lieu. Vous êtes enfin rendu aux vœux de la patrie, vous êtes revenu parmi nous, vous y avez trouvé la paix; vous nous la ferez aimer, en nous présentant le tableau de ces jours orageux qui ne reviendront plus; et je ne puis mieux vous comparer qu'à la colombe de la Genèse, qui revint dans l'arche pour annoncer à ce qui restait de l'espèce humaine, que la colère du ciel était appaisée.

LETTRE A UN PHILOSOPHE

SUR

LES PRÉJUGÉS.

PERMETTEZ-MOI, mon cher philosophe, de vous adresser quelques réflexions sur les préjugés. Nous laisserons là les injures, s'il est possible; il est question de nous entendre, et les injures n'éclaircissent rien. Il faut d'abord poser la question, et surtout être d'accord sur la définition des mots: on sait combien les mots mal entendus nous ont fait de mal, et vous me permettrez d'avoir recours au dictionnaire, avant même de consulter les lumières du siècle. Dumarsais a fait deux volumes contre les préjugés; il commence par faire entendre que les préjugés sont toujours des erreurs, et des erreurs ridicules et dangereuses; il part de là

pour déclamer contre toutes les religions et toute espèce de gouvernements. Je ne sais si vous adoptez la définition de Dumarsais, et si vous estimez beaucoup son essai sur les préjugés; mais je suis bien aise de vous dire que le grand Frédéric l'a réfuté, et que Voltaire (1) n'a jamais pu le lire. Si on consulte l'étymologie des mots, les préjugés ne sont autre chose que des opinions généralement reçues sur un point qu'on n'a point approfondi; ce sont des jugements portés avant l'examen : cette définition est simple; on ne peut en contester la vérité, et nous partirons de là, si vous le trouvez bon.

On peut diviser les préjugés en deux sortes, les préjugés qui tiennent à la vie domestique, et ceux qui tiennent à la société en général. Examinons d'abord les préjugés de l'homme en particulier. L'homme, dès son enfance, apprend à aimer ses parents, à respecter les décrets de la Providence qui l'a créé; sa faible raison n'est pas capable d'exa-

(1) Voyez la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse, année 1770.

miner ces premières idées de l'ordre social; ses sentiments et ses opinions ne sont que des préjugés; mais ces préjugés sont des vérités utiles à son bonheur. Quand il arrive à un âge plus avancé, il est sans cesse entraîné par l'autorité et par l'exemple de ceux qui l'ont précédé. Après avoir pris les sentiments de sa nourrice, il adopte les idées de son gouverneur; il fait ce qu'ont fait ses aïeux; il suit les usages établis dans le monde où il vit. Dans ses études, dans ses affaires et jusque dans ses plaisirs, il vit du produit des siècles; ses actions les plus indifférentes sont une imitation, et toute sa vie est en quelque sorte un *lieu-commun*, une répétition irréfléchie de ce qu'il a vu faire, de ce qu'il a lu, de ce qu'il a entendu dire. Sans doute qu'en adoptant ainsi les idées des autres, il s'expose à quelques erreurs; il a cependant pour lui l'expérience de plusieurs générations et d'un grand nombre d'hommes éclairés. L'inconvénient, d'ailleurs, serait bien plus grand, s'il n'adoptait aucune idée reçue, s'il ne vivait qu'avec le fonds particulier de sa raison. Qu'on se figure un homme cherchant à n'avoir point de préjugés, et forcé

par conséquent d'examiner le motif des usages les plus répandus, des idées les plus familières, des actions les plus simples; il sera embarrassé à chaque pas; tout ce que l'expérience et le temps ont consacré sera perdu pour lui; il ne sera pas plus avancé qu'un sauvage qui sort pour la première fois des forêts, et qui n'a jamais entendu parler d'une société policée.

Je ne parle ici, Monsieur, que d'un seul homme; mais, s'il arrivait à tous les hommes composant une société, de porter sur toutes les choses de la vie, sur tous les motifs qui déterminent la plupart de nos actions et de nos sentiments, un œil sévèrement scrutateur, il est aisé de se figurer la bigarrure et le désordre qui en résulteraient; il est probable que chacun se ferait une opinion à sa mode, et tous les membres d'une même société seraient bientôt étrangers les uns aux autres. On admire un écrivain qui est original dans ses écrits; mais on se moque avec raison d'un homme qui est original dans le commerce habituel de la vie. Les préjugés et les usages établis fixent les rapports des hommes entr'eux, ils leur servent de point

de ralliement, et ils doublent souvent leurs moyens intellectuels. Les préjugés, a dit Fontenelle, sont le supplément de la raison; ce qui manque d'un côté on le retrouve de l'autre.

Ce serait peut-être ici le cas de vous parler de l'influence du ridicule qui exerce tant d'empire parmi nous, et qui doit presque toute sa force aux préjugés; il est comme une puissance invisible qui veille sans cesse à la garde des usages établis; il réunit les esprits sous les lois de l'opinion, et il punit ceux qui refusent de s'y soumettre; il est, permettez-moi une comparaison un peu commune, comme le chien vigilant du berger, qui erre sans cesse autour du troupeau, et qui ramène les brebis qui s'en écartent: il est vrai que le ridicule exerce plus souvent son empire au profit des bonnes manières qu'au profit des bonnes mœurs; il met de l'importance aux petites choses, et néglige souvent les grandes; il n'est pas sans rapports avec la mode; il n'est puissant que dans les petits détails; il est le fils ou le père de la vanité: il n'est rien, chez un peuple qui n'a que de l'orgueil; il est souverain, partout où la vanité est le caractère domi-

nant; il est tout puissant parmi nous, et toute votre philosophie, Monsieur, ne saurait vous en défendre.

Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur ce point; j'avoue même, que la puissance du ridicule s'est beaucoup affaiblie depuis quelque temps; il serait difficile de prononcer aujourd'hui sur les bonnes manières, et sur ceux qui s'en éloignent. L'amour de l'argent a pris dans le cœur humain la place qu'y occupait la vanité; la révolution a détrôné le ridicule, et j'en suis fâché, parce qu'il était dans le monde comme une espèce de police correctionnelle, qui châtiait les désordonnés et les malveillants, et maintenait la règle établie, en inspirant à tous une crainte salutaire.

Je ne sais pas, mon cher philosophe, si mes idées peuvent se concilier avec les vôtres; mais je raisonne ici d'après la nature de l'homme; toutes les fois qu'on ne part pas de ce point, on s'expose à tomber dans un faux système. Je sais qu'il est beaucoup de gens qui croient l'homme meilleur qu'il n'est; c'est de là que nous vient cette fausse doctrine de perfectibilité et ce caractère de niai-

serie attaché aux idées d'amélioration professées par certains philosophes. Quoi qu'on en dise, le doute cartésien ne saurait s'appliquer aux choses ordinaires de la vie; il ne saurait convenir en aucune circonstance à la multitude qui court les rues, ni à celle qui brille dans les salons; outre que le doute neutralise nos facultés, il nuit essentiellement à notre bonheur. Rien n'est plus insupportable pour l'esprit humain que l'état d'incertitude; l'ame cherche sans cesse un point d'appui sur lequel elle puisse se reposer. Les préjugés, ou les idées reçues, viennent souvent au secours de la faiblesse humaine, ils offrent à l'esprit quelque chose de positif, un point fixe sur lequel il peut appuyer ses décisions; quand les préjugés ne serviraient qu'à tirer l'homme de l'état d'incertitude, ils auraient efficacement contribué à son repos, comme à sa félicité.

Souvent les préjugés sont des sentiments, et les sentiments servent à nous rendre meilleurs et plus heureux; souvent la croyance est un véritable amour; on aime déjà ou l'on est disposé à aimer ce qu'on croit avec confiance; ceux qui ne croient

à rien, n'aiment rien; l'indifférence flétrit leur ame, et l'incrédulité désenchante tout à leurs yeux. Les préjugés sont souvent les liens les plus doux et les plus attachants de la famille; ils donnent un nouveau charme aux noms de père, de frère et de fils; l'amitié, l'amour, ont leurs préjugés tutélaires; c'est peut-être aux préjugés que nous devons la fidélité de nos épouses, le respect pour la vieillesse, etc. Tous ces préjugés ne sont pas des erreurs, mais ils sont des sentiments dont on n'a point approfondi le motif.

Venons aux préjugés, considérés dans leurs rapports avec la société (1). Les préjugés des nations existent principalement dans les usages et dans la pensée habituelle d'un peuple sur la législation et la morale. Pour qu'une nation n'eût point de préjugés, il faudrait que les membres qui la compo-

(1) Tout ce que j'ai dit précédemment et ce que je vais dire encore sur les rangs, les distinctions, les préjugés utiles à la société, a éprouvé de fortes contradictions dans le temps où j'ai publié ces lettres pour la première fois. Je ne sais point si mon opinion paraîtra plus raisonnable aujourd'hui.

sent pussent se réunir et discuter ensemble tout ce qui les concerne ; mais, mon cher philosophe, savez-vous, en pareille occurrence, ce qui vous arriverait ? Vous avez de vastes domaines, des jardins immenses ; vous philosophez fort commodément sous des lambris dorés ; vous vantez même quelquefois la pauvreté à vos splendides banquets ; eh bien, ces nombreux ouvriers qui travaillent jour et nuit à entretenir votre luxe brillant, renonceraient tout à coup à leurs travaux, ils ne seraient plus occupés, comme vous, qu'à se débarrasser des préjugés, et ce ne serait pas pour eux une petite affaire : pendant la discussion, l'herbe croîtrait dans vos belles allées ; votre table serait mal servie, et vous ne dîneriez plus dans le *Salon d'Apollon ;* c'est en vain que vous implôreriez les soins de votre cuisinier, il vous répondrait qu'il ne peut rien faire pour vous, et qu'il est à la recherche de la vérité. Vos trésors même deviendraient inutiles en vos mains, car le fournisseur vous dirait que votre argent n'est que de la boue jaune, comme l'ont dit quelques moralistes ; que sa valeur n'est qu'un préjugé. N'êtes-vous pas déjà effrayé de cette conséquence, mon cher philosophe,

et en faveur de ce dernier préjugé, ne vous déciderez-vous point à faire grâce aux autres; mais ce n'est pas tout : pour comble de malheur, l'homme du peuple, qui est entré plusieurs fois chez vous, qui y a vu de beaux meubles, de belles glaces, des fauteuils et un lit à la grecque, pourrait fort bien, tout en rêvant sur les préjugés, croire qu'il serait beaucoup mieux chez vous que dans la rue, et venir prendre votre place jusqu'à plus ample discussion. Mais je suppose que tout se passât très paisiblement; que votre château ne tombât point en ruines; que votre cuisinier vous restât fidèle; que votre or conservât sa valeur fictive; que vous ne fussiez point chassé de votre maison, et que vous ne mourussiez point de faim, ou de froid dans la rue; je suppose de plus que tous les hommes s'assemblassent sans s'égorger, et qu'ils pussent s'entendre avant d'avoir bouleversé le monde; toutes les difficultés ne seraient point résolues : il resterait encore un très grand embarras. Il faudrait que chaque génération délibérât comme les précédentes, et qu'on recommençât sans cesse la société pour les nouveaux venus,

qui craindraient d'avoir des préjugés, et qui voudraient aussi tout examiner par eux-mêmes.

Ne trouvez-vous pas, d'après cela, Monsieur, qu'il était sage de convenir de certains principes, de certaines maximes, avant que ces maximes et ces principes pussent être discutés; c'est ainsi qu'il s'est formé dans chaque société des habitudes, qu'il s'est établi des usages qui se transmettent de génération en génération : ces habitudes et ces usages ne sont autre chose que des préjugés, qui lient, pour ainsi dire, les siècles entr'eux, qui sont l'expression des suffrages tacites des citoyens, qui mettent de l'esprit de suite dans les affaires politiques, et qui conservent l'équilibre et l'ordre une fois établi.

Je crois avoir prouvé, Monsieur, que tous les hommes ne peuvent pas discuter les institutions morales et politiques; mais je vois que cette considération ne vous arrêtera pas. Ne pourrait-on pas, me direz-vous, s'en rapporter aux philosophes? Je vous entends : vous voulez créer une suprématie d'opinion pour une certaine classe d'hommes privilégiés, et détruire des préjugés

pour y substituer des systèmes. Vous voulez renverser de leur trône ceux qui gouvernent, pour y faire monter les philosophes. Je veux bien y consentir; mais je vous avertis qu'il est des philosophes qui ne joignent pas la pratique au précepte. « La philosophie-pratique, dit l'auteur du livre » contre les préjugés, dépend du tempérament, » de la circulation du sang. » Vous voyez que nous ne serons pas plus avancés; et si vous nous donnez des philosophes pour nous gouverner, vous nous permettrez au moins de leur tâter le pouls, avant de les élever à l'empire. Le même Dumarsais ajoute une chose peu rassurante: il dit formellement que les cœurs dépravés ont souvent bien plus de pénétration et d'esprit, que les cœurs honnêtes et vertueux; et c'est à ces cœurs dépravés qu'il paraît donner la préférence pour les découvertes en morale et en politique. Je vous avoue que je n'ai pas assez de fermeté pour ne pas être effrayé des conséquences d'une pareille opinion; et, puisqu'il faut s'en rapporter à quelqu'un, j'aime autant m'en rapporter aux générations qui nous ont précédés: il y a peut-être plus de sagesse dans les siè-

des que dans les livres des philosophes. A votre compte, d'ailleurs, Monsieur, on aurait encore des préjugés; on serait encore obligé d'admettre les opinions des philosophes sans les examiner. Ainsi donc, puisque l'espèce humaine est condamnée à avoir toujours des préjugés, ne seriez-vous pas d'avis, mon cher philosophe, de garder ceux que nous avons, et de rester tout bonnement comme nous sommes?

Une nation, d'ailleurs, ne peut guère renoncer à ses préjugés, sans changer de mœurs; et à force de changer de mœurs, on risque de n'en plus avoir. Il ne faut pas oublier que les mœurs, et les préjugés qui font partie des mœurs, sont, bien plus que les lois, l'expression de la volonté générale. On a vu des empires exister long-temps après avoir changé leurs lois; mais aucun empire, aucune monarchie n'a survécu à l'anéantissement des mœurs et des préjugés. Les citoyens n'ont souvent que des rapports éloignés avec les lois, mais leurs rapports avec les mœurs sont toujours directs et immédiats. Les mœurs et les usages sont toujours près de nous et avec nous; on pourrait

dire qu'ils sont en nous; il n'en est pas ainsi des lois, dont nous pouvons, jusqu'à un certain point ignorer l'existence. Toutes les fois qu'on a changé une de nos constitutions, il n'est personne qui se soit plaint qu'on eût fait outrage à sa volonté; mais il n'en était pas de même des mœurs et des usages; tout le monde se croyait vivement intéressé à leur conservation. Rien n'a été si facile que de détruire les lois de la monarchie; mais les niveleurs ont toujours trouvé dans les coutumes nationales des obstacles insurmontables; les mœurs et la religion qui en est la sauve-garde, ont constamment résisté à leurs attaques; et si on a pu reconstruire parmi nous l'édifice politique, c'est que les débris en avaient été conservés par l'influence des institutions morales, par les habitudes domestiques, en un mot, par les préjugés.

Tout ceci, mon cher philosophe, prouve qu'il n'est point de législation durable, que celle qui a sa garantie dans les mœurs, et qu'il n'est point de mœurs que celles qui sont confiées à la garde des préjugés. Il est dans l'Asie des peuples qui conservent leurs institutions depuis deux ou trois

mille ans; c'est que ses institutions sont des préjugés et des habitudes. Les Juifs conservent encore leur législation parmi nous : Moïse leur donna des préjugés et des mœurs; ces préjugés et ces mœurs furent toute leur législation.

Il faudrait bien se garder de conclure de ce que nous venons de dire, que les préjugés sont favorables à la tyrannie. Le souverain trouve dans les préjugés une garantie contre ses sujets; mais les sujets, à leur tour, y trouvent une garantie contre le souverain. Voyez ces farouches despotes de l'Orient; ils peuvent changer les formes de l'état à leur gré; mais leur pouvoir est impuissant contre les préjugés. Ils peuvent, en fronçant le sourcil, faire trembler une province entière; ils peuvent commander la mort de cent mille de leurs sujets; mais leur trône risquerait de tomber en poudre, s'ils exigeaient de leurs esclaves la moindre chose qui contrariât les habitudes nationales. L'histoire nous offre mille exemples de princes et de monarques chassés du trône, pour avoir osé braver les préjugés; et, sans remonter à l'antiquité, nous pouvons citer la dernière révolution

anglaise qui a banni les Stuarts, et qui n'a été faite que par l'influence des préjugés nationaux, que Jacques II n'avait pas assez respectés.

Je vous vois sourire, mon cher philosophe, et vous commencez à pardonner aux préjugés depuis que je vous ai appris qu'on peut en tirer parti contre les rois; je profite du moment où je vous ai mis en bonne humeur, pour traiter une question épineuse, et pour vous parler encore de ces croix et de ces rubans qui vous ont si fort scandalisé dans mes premières lettres. Vous n'avez pas manqué de me citer les Grecs et les Romains, qui n'avaient ni croix ni cordons, et qui ont fait cependant de très grandes choses. Je pourrais vous répondre que les Romains avaient leurs préjugés comme nous avons les nôtres; et leurs armées, au grand scandale de la philosophie, durent plus d'une victoire aux poulets sacrés; les vainqueurs n'avaient point, il est vrai, des cordons de soie ni des croix d'or, mais leur courage était dirigé par un autre mobile; ils avaient des décorations composées d'une autre matière. Je vous avoue que je ne tiens pas beaucoup à la qualité de l'étoffe ou

du métal, et, si vous le voulez, j'adopterai la couronne de chêne qui sera encore meilleur marché; mais vous conviendrez que des décorations, soit qu'on en tire la matière du règne végétal, soit qu'on la tire du règne minéral, sont dignes de quelque respect, et peuvent exercer une utile influence lorsqu'elles sont le prix du patriotisme, et qu'elles rappellent les souvenirs d'une époque glorieuse. Au reste, vous raisonnez conséquemment à vos principes. Vous n'aimez pas les préjugés, et la gloire est peut-être le plus grand de tous.

En effet, la gloire, mise au creuset de l'analyse philosophique, ne sera plus qu'une vaine fumée. Montaigne se moque de ceux qui suivent cette ombre fugitive, *qui n'a ni corps ni prise.* « Je suis » en dépit, ajoute-t-il, qu'elle ait jamais pu entrer » en l'entendement de l'homme, qui eut cet honneur de porter le nom de philosophe. » Je n'examine point si Montaigne et les philosophes qui sont venus après lui ont eu tort ou raison. On doit moins juger les préjugés et les usages en eux-mêmes, que dans les résultats qu'ils ont pour le bonheur et la conservation des sociétés. Dès qu'une

société peut tirer un grand avantage d'une opinion accréditée, d'un usage établi, je crois que personne n'a le droit de s'en moquer; et, sans parler ici de la gloire, je pourrais citer un grand nombre de préjugés qui sont utiles aux peuples et aux gouvernements.

Vous allez me répondre par des lieux-communs sur la vérité; j'aime la vérité autant qu'un autre, mais il ne suffit pas de m'en parler vaguement, il faut me la faire voir, et c'est là qu'est la difficulté. *Ni les rhéteurs, ni les poètes, ni les philosophes, ni moi,* disait le plus sage des hommes, *ne savons ce qui est vrai;* savez-vous, mon cher philosophe, quel est l'homme qui n'a point de préjugés? Ce n'est pas assurément l'homme civilisé qui sait beaucoup de choses, mais le sauvage qui ne sait rien; il n'a point ou presque point d'idées acquises, son esprit ne reçoit rien des autres hommes; il a très peu de maximes vraies ou fausses; car il n'a point d'opinion; entraîné par les besoins physiques, il s'accommode de toutes les femmes qui lui tombent sous la main; il vit chaque jour de la proie qu'il peut attraper; il mangera même, si la

chasse et la pêche n'ont pas été favorables, la cuisse de son camarade mort, et il pourra se vanter, en faisant la digestion, d'être exempt de préjugés, d'être le plus grand des philosophes. Je suis presque honteux de vous le dire, mon cher philosophe, mais si l'homme civilisé l'emporte sur l'homme sauvage, c'est que le premier a sur le second l'avantage des préjugés, et si nous perdions un jour cet avantage, il ne nous resterait peut-être plus d'autre ressource que de nous réfugier dans les bois : je sais fort bien que c'est là que vous nous attendez, mais je vous avertis que vous aurez quelque peine à nous y gouverner. Nous avons résisté à toutes vos épreuves philosophiques, et les bois sans doute ne nous trouveront pas plus dociles. Il y a long-temps d'ailleurs que les hommes ont perdu l'habitude de se nourrir de gland; et je ne pense pas qu'ils atteignent jamais l'état de perfection où nous voyons les ours, les loups et les renards, qui vivent dans les forêts, sans erreurs et sans préjugés.

Parlons un peu sérieusement, examinons les préjugés dans leurs résultats, et convenez, mon

cher philosophe, qu'ils sont dignes du respect des sages. « Les hommes sages, dit un écrivain anglais, au lieu de se moquer des préjugés généraux, emploient toute leur sagacité à découvrir » la sagesse cachée dans chacun. Ils pensent qu'il » est bien plus prudent de conserver le préjugé » avec le fonds de raison qu'il renferme, que de le » dépouiller de ce qu'ils n'en regardent que comme » le vêtement, pour laisser ensuite la raison à nu. » En effet, un préjugé examiné d'après la raison qui l'a fait naître, a un motif qui donne de l'action à cette raison, et un attrait qui lui donne de la permanence. Le préjugé est d'une application soudaine dans l'occasion; il détermine, avant tout, l'esprit à suivre avec constance, la route de la sagesse et de la vertu; et il n'abandonne pas l'homme aux dangers du scepticisme, du doute et de l'irrésolution. Le préjugé fait, de la vertu, une habitude, et non pas une suite d'actions incohérentes: par le moyen enfin des bons préjugés, le devoir fait partie de notre propre nature; et, sous ce rapport, quel que soit leur fondement, les préjugés doivent être regardés comme des mobiles pré-

eieux, comme des institutions utiles et nécessaires. Il y a douze ans (1) qu'on n'aurait pas pu faire comprendre cette vérité; aujourd'hui elle est si claire, qu'elle a à peine besoin d'être exposée. Il en est du corps politique comme du corps humain; l'homme ne s'occupe guère des choses qui constituent l'état de santé, lorsqu'il se porte bien; il n'y songe que lorsque la maladie arrive; la médecine ne fait ses expériences que sur les malades, et ce n'est qu'à l'ouverture du cadavre, qu'elle aperçoit les conduits et les canaux où circulaient la santé et la vie. Ainsi la révolution, qui a décomposé le corps politique, nous a montré les moyens puissants, les ressorts secrets qui constituent la force des états, et que nous n'avions point aperçus quand ces états étaient florissants.

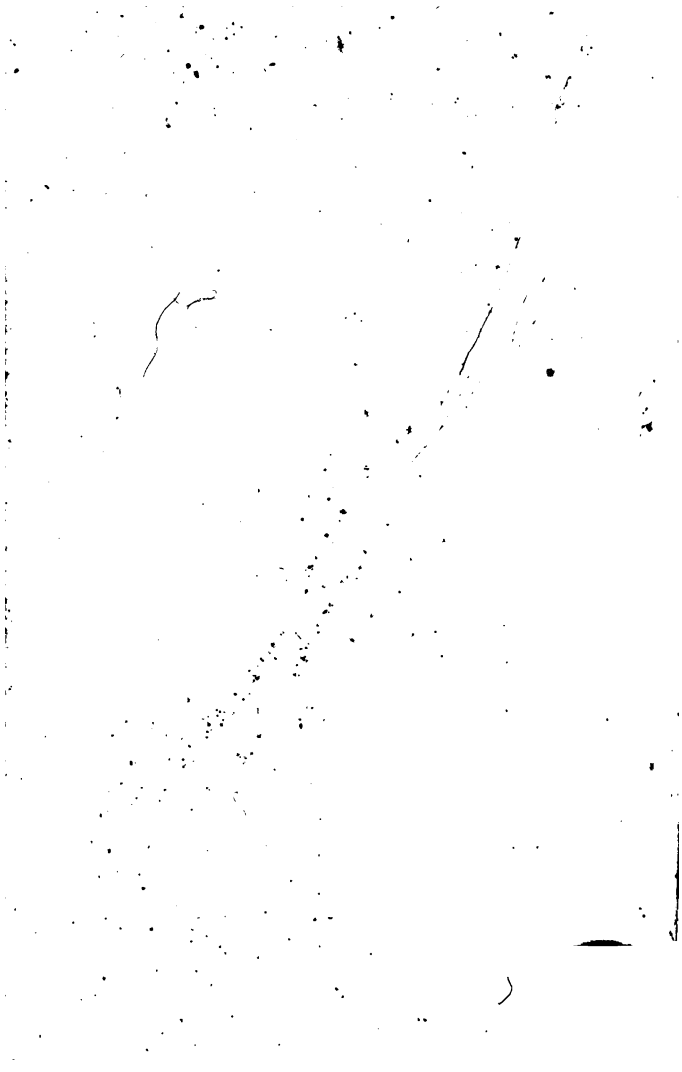
Voilà, mon cher philosophe, quelle est ma doctrine sur les préjugés. Il ne faut pas croire cependant que je les défende tous; je regarde les

(1) Je crois devoir répéter ici que cette lettre, à laquelle je ne change rien, a été imprimée, pour la première fois, en 1802.

préjugés comme des institutions morales : il peut se faire qu'il y en ait de dangereux ; mais ce n'est pas une raison pour n'en laisser subsister aucun ; de ce qu'il y a eu de mauvaises lois, on ne peut pas conclure qu'il faut vivre sans lois. Voltaire lui-même a dit qu'il *était des préjugés qui faisaient la vertu.*

Comme les préjugés tiennent immédiatement aux affections et aux volontés domestiques d'une nation, ceux qui sont nuisibles, ne tardent pas à être repoussés par ces mêmes affections et ces mêmes volontés qui les ont fait prévaloir. A mesure que les mœurs changent, les préjugés qui sont des opinions identifiées avec les mœurs, changent bientôt à leur tour, et les peuples n'ont pas besoin pour cela du secours des philosophes.

FIN.

UNIV. OF MICHIGAN.

MAY 1 1913